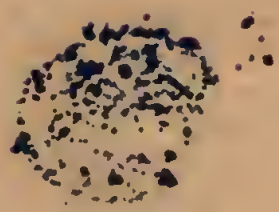
6
12 e
39

6-12 e 39

C. 59. c.



REMERCIMENT AV ROY.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

PAR. LOVYS D'ORLEANS.

A PARIS.

Chez REGNAVLD CHAVDIERE, ruë sainct Iacques, à l'Escu de Florence.

1604.

Auec Priuilege du Roy.

REMERCIMENT AV ROY.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO. EMANUELE

SIRE,

Quiconque a dit que les Roys estoyent enfans de DIEV, (bien que ce soit Homere ce grand estalleur de bagatelles Poëtiques, & ce doux & delicieux menteur) si a-il dict la verité. Car la science nous l'apprend, l'experience nous l'asseure, & les demonstrations en sont si claires, que qui en doute, doute du iour, & fait des nuicts en plein midy. Les Hebrieux à qui nous deuons la composition des lettres sainctes, & qui ont eu les grandes familiaritez auecque Dieu,

nous ont deuãt tous enſeigné ce ſecret. Et par ce que c'eſt le liure de doctrine & de verité, ils nous ont laiſſé ceſte doctrine pour l'apprendre, & ceſte verité pour la croire. Car diſcourans de la perſonne des Roys & des puiſſances ſouueraines, ils en parlent ainſi:

Tous vous eſtes des Dieux en terre triumphans,
Et du Pere treshaut vous eſtes les enfans.

Et certes, ce qu'eſt l'vmbre au corps, & l'image à la choſe, & le raïon au Soleil, les Roys le ſont à la Diuinité. Comme vmbre ils la ſuiuent, comme image ils la repreſentent, comme rayons ils en ſortent, & tiennent de ſa ſplendeur, de ſa beauté, & de ſa ſubtilité. Leur poinct, eſt vn poinct de ceſte ligne, leur degré, vn degré de ce Meridien, leur cercle, vn cercle de ceſte Sphere.

Les hommes Grecs, qui ont Royallement diſcouru de la Royauté, mais à la Greeque, ont pareillement appellé les Roys enfans des Dieux, leurs amis & confabulateurs, voire les Dieux meſmes, les Dieux humains, les Iupiters du monde, & les ont approchez ſi prés de

la diuine Essence, qu'ils en ont faict vne particule de ceſt vniuers de ſublimité. I'en puis dire autant des Romains, dont vn Senateur diſoit en opinant, *Que les Princes repreſentans les Dieux icy bas, on ne leur deuoit rien requerir qui ne fuſt iuſte, puis qu'il n'eſtoit loiſible de faire aux Dieux vne requeſte iniuſte.* Nos premiers Chreſtiens treſſeueres cenſeurs en leur diſcipline, de l'honneur qui ſe doit à Dieu, mais apres Dieu tres-affectionnez aux Ceſars, ne nioyent pas que les Roys ne fuſſent enfans de Dieu, (cõme ils le ſont,) mais ils diſtinguoyẽt les bons d'auec les mauuais, & ſoumettoient l'authorité des enfans à la ſupreme & redoutable majeſté du pere. Ils euitoient l'adulation, mais ils ne les deprimoient par abjection. Car les aſſeruiſſant à Dieu, ils ne les ſoumettoient qu'à Dieu, mais apres Dieu, ils les prepoſoient ſur les hommes, comme ſont les enfans ſur les ſeruiteurs chez vn pere de famille. Et certes on recognoiſt les enfans aux mœurs & aux lineaments du Pere. Les fruicts ont la ſeve des brãches, les brãches du tronc, le tronc de la raci-

ne. Les ruisseaux tiennent du gouſt, de la clarté, de la pureté & fraicheur de leur fontaine. En la fontaine d'Apollon, les poissons mesmes y sont prophetes. Aussi la nature a ceſt ordre, que tout semblable engendre son semblable. Car en terre, le genereux Lyon engendre le Lyon ; en l'air, l'Esparuier faict l'Esparuier, dans les eaux, le Ton naist du Ton, & ne voit-on point, sans monstruosité, que le Tiercelet d'autour, face des buses. SIRE, Monseigneur le Daulphin vous monstrera vn iour de qui il tient, & vous fera paroistre qu'il vient d'vn Aigle qui a volé bien haut, & qui ne s'est espouuenté du tonnerre.

C'a touſiours esté le naturel d'vn grand Prince, de ne rien faire & ne rien engendrer que de grãd. Aussi disoit-on d'Alexandre, qu'en la grandeur estoit tout son esbat. C'estoit l'air où il voloit, l'Occean où il se baignoit, & la terre où il faisoit ses courses plus heureuses. C'estoit la campaigne où ce courſier genereux prenoit sa carriere, où il se plaisoit de ietter la poudre au vent, & de parue-

nit auec longue halaine, au but de ſes Royalles intentions. Son cœur n'eſtoit qu'vn Sacre empenné de grandeur. De voler haut il s'y plaiſoit, de fondre à bas, il ne pouuoit. La baſſeſſe luy eſtoit vne fumee aux yeux, vn fumier au nez, vn abſynthe au gouſt, & vn horreur à ſa Royalle Nature. Auſſi ſa compoſition eſtoit telle, que tout ce qu'il auoit en luy, voire le plus vil, n'eſtoit qu'hõneur, & que grandeur. Car meſme ſa ſueur, dit Plutarque, n'eſtoit que muſc & parfũ odorant. C'eſtoit myrre, c'eſtoit cynname. Et s'il faut ainſi dire, tout Alexandre n'eſtoit qu'vne paſte de diuinité, meſlee auec vn peu d'humanité, que la Nature auoit effigiee en forme d'homme, qu'on nommoit Alexandre. Son eſprit eſtoit tellement faict aux choſes hautes, que ſi ce n'eſtoit pour exercer ſa vertu, il deſdaignoit les choſes baſſes. Car ce qui eſt bas, eſt ordinairemẽt vil & de peu de luſtre. S'il baſtiſſoit, c'eſtoit où la ville d'Ariſtote ſon precepteur, ou celle d'Alexandrie, qui retient encor auiourd'huy le nom, & le renom, voire l'heur & l'honneur de ſon Autheur. S'il

triomphoit, c'eſtoit du genre humain, s'il conqueſtoit, c'eſtoit le monde entier. Encor en vouloit-il pluſieurs pour les vaincre, & ſon cœur plus grãd que la terre (bien qu'il ne fut qu'vn poinct en la terre) ne pouuoit eſtre borné des bornes de la terre. On dict de Demetrius, (qui eſtoit encor vn autre Milan, dont le haut vol trouuoit le ciel trop bas pour s'eſſorer) que s'il mettoit la main aux mechanicques, où il eſtoit tres bien verſé, tous ſes ouurages ſentoiẽt ſa Royauté. C'eſtoit le naturel d'Alexandre: Car ſes plus baſſes actions & conceptions, n'eſtoient que merueilles. Trouuoit-il l'eſcrain des parfuns de Darius? il y enfermoit ſon Homere. Prenoit-il Thebes, il pardonnoit à la maiſon & famille de Pindare. Somme qu'il trouuoit par tout où faire paroiſtre la grandeur de ſon cœur, & de ſon eſprit. S'il vouloit vne ſtatuë il la vouloit de la main de Lyſippe, comme ſa peinture de la main d'Apelles; & vouloit vne ſtatuë, non de deux ou de trois coudees, mais vn Coloſſe plus grand que le mont Pelion plus ſourcilleux que l'Olympe, plus et

leué que le plus haut mõt de Thrace. Et ne la vouloit oisiue ou inutile, mais qui tint d'vne main vne grande ville, & de l'autre versast vn grãd fleuue, & pour sa baze, qu'elle eust vne grande estẽduë de païs. Aussi ne pẽsoit-il riẽ auoir de mortel, ains se disoit fils de Iupiter Ammon; n'ayant iamais creu qu'il fut homme, sinon lors que blessé, il vit le pourpre de son sang qui ruisseloit par la campagne. Les Grecs en ont autant dit de leur Hercule qu'ils ont fait fils de Iupiter. Car il ne faisoit, voire ne pẽsoit rien qui ne fut grand & grandement vtile. Et toutes ses actions, toutes ses cogitations, n'estoiẽt que grandeur. C'est pourquoy en souuenance de luy, la Grece a retenu fort lõg temps en ses mesures le pied d'Hercule, comme le grand pied, & le pied de Roy, que nous disons en France. Pour monstrer que les grands Roys, se doiuent mesurer non au pied du vice, qui n'est qu'vn Pigmee, & vne vilité, mais au grand pied de la vertu, & à la mesure de la valeur, grandeur, sagesse, & generosité d'Hercules. Et certainemẽt ils recitent de luy des choses hautes & gene-

reuſes, & des actions dignes d'vn grand & magnanime Prince. Car il n'eſt pas ſi toſt nay, qu'ils luy font eſtouffer deux ſerpens, ennemis de la naiſſance & ſubleuation des Roys, la Volupté & la Flatterie. Eſt-il adulte? il ne combat, & n'abbat que les Hydres à ſept teſtes, des Gerions à trois corps, des Cerberes à trois goziers, tous monſtres doubles, & triples, voire deux fois triples, iettãts le feu par les yeux, par le nez, & par la gorge, & qui nous repreſentent les vices, corrupteurs des Princes, & tous monſtres deuorateurs des plus beaux Eſtats, & puiſſantes Republiques. Hors de ces combats, ils le font infinimẽt religieux, qui ne iura iamais qu'vne ſeule fois: & luy font vn autel cõmun auec les Muſes, repreſentãs la douceur & mãſuetude de ſon eſprit. Sõme qu'ils nous fõt ceſt Hercule, qui n'eſt ni Hercule, ni Roy, ni enfant de Iupiter, que pour repurger les mõſtrueuſes ordures de la terre, & nõ en vn lieu ſeulemẽt, mais par tout. Et pour monſtrer la pureté de ſes mœurs, c'eſt qu'apres ſa mort, les Grecs ne vouloient pas que les mouches & les chiens qui ne

ſont qu'impuretez & villenies, entraſſent dans ſont temple. Ils auoient meſmes attaché ſa maſſuë, en l'vne des coulomnes de la porte, pour leur en faire peur.

SIRE, vous eſtes l'Hercule des François, vous ſçauez les monſtres qu'on y voit, voſtre eſprit les cognoiſt, voſtre volonté les deteſte, voſtre puiſſance les peut perdre, donnez-vous pour ſingulier honneur qu'on eſcriue à la baze de voſtre ſtatuë, HENRY IV. DOMPTEVR DES MONSTRES. Vous laiſſerez vn heritage net & paiſible à Monſeigneur le Daulphin, & à vous, vne gloire immortelle, d'auoir comme Vaſpaſien, releué le Temple d'Honneur & de Vertu. Auſſi eſt-ce la propre & peculiere function des Roys de deffaire & ruiner les vices. C'eſt la naturelle action des enfans de Dieu, de dompter les mõſtres, & en quoy les enfans doiuent reſſembler naturellement au Pere. Car il hayt l'impieté, l'iniuſtice, l'impureté, le menſonge, & la malice, d'vne hayne parfaite. Autant qu'il cherit la Verité & la Vertu, qui ſont deux

lampes allumees qui luiſent eternellement deuant ſon throſne. Ce ſont-là les opulentes richeſſes que ſes enfans ont en appennage de luy, & en aduancement de ſon eternelle hoirie. Ce ſont les dõs honorables de ſa royale magnificence. Ceux qui reuiennent des Indes Orientalles ſont couſtumierement riches en eſpiceries, & les marchands retournant du Peru, ſont volontiers foiſonnants en lingots d'or. Les Roys enfans d'vn ſi riché & ſi noble pere, cõme eſt Dieu, ne peuuent qu'ils ne ſoient richesà merueilles. Et comme on ne peut accuſer les enfans d'Attalus & de Crœſus de pauureté, ainſi ne les peut on blaſmer d'indigence. Car naturellement & dés leur naiſſance, ils foiſonnent en eſprit & intelligence, en ſens & iugement, en generoſité & magnanimité plus que le reſte des humains. Les petits aiglons qui ſont les Princes de l'air, ne ſont ſitoſt éclos qu'ils regardent aſſeurémẽt le Soleil. A peine leur prunelle eſt elle defermee, voire formee, que deſia elle fait teſte, & tient bon ſans claigner, contre les rayons de cet aſtre qui esblouït tous au-

tres regards. Ils voient petits, & en leur duuet, ce que les plus braues oyseaux, n'osent aborder en la force de leurs plumes. Aussi disoit-on des yeux de l'Empereur Tibere, qu'ils voyoient de nuict, comme en plein iour. Car les yeux des Princes ne s'esblouissẽt point à la clarté, & ne s'obscurcissent és tenebres. Le Lyonceau si ieune qu'il soit, ne redoubte rien. Il n'a encor ny griffes, ny dents, qu'il marche asseuré, & court à la proie. Et desia le feu luy jallit des yeux, & sent en son cœur les premieres poinctes de sa vigueur. Tel estoit Achille en sa prime ieuneſſe, chassant auec les Centaures; tel Cyrus le premier Monarque des Perses, tel ce Cæsar vainqueur de Rome, & Empereur de l'vniuers. C'est pourquoy les Romains deuant le temps donnoient aux ieunes Princes place és charges de leur Estat. Pource que deuant le temps ils auoient la prudencé & capacité de gouuerner vn Estat. L'espine Royalle en Babilone, le mesme iour qu'elle est entee, le mesme iour elle germe, contre l'ordinaire de la nature. Et

c'eſt pourquoy en la vieille republique Romaine, Scipion ne demandant que l'Ædilité, fut fait Conſul contre les loix. Car la loy de nature auoit deuancé le temps de la loy politique. Il eſtoit nay, non tant pour s'aſſubjettir à la loy, que pour auctoriſer & donner vigueur à la Majeſté de la Loy. La France a trop d'exemples de cecy en la perſonne de ſes Princes. Car nous liſons du Roy Charles cinquieſme dit le ſage, qu'ayant fait mettre ſur vn aureiller de veloux en vne ſalle vne couronne d'or, & vn ſceptre, & ſur vn autre vn armet & vne eſpee, y voyant entrer ſon fils encor ieune Prince, il luy commãda des choiſir de deux, ce qui luy ſeroit le plus agreable. Mais il choiſit le heaume & l'eſpee, ſçachãt que c'eſt peu d'vn Royaume, qui n'a l'armet & l'eſpee pour le garder. L'eſpee & l'armet acquierent les Royaumes, les Roys ſans eſpee & ſans armet, perdent leurs Royaumes. On conte de Monſeigneur le Daulphin, que ces iours paſſez, comme vous luy euſſiez mis vne Couronne ſur la teſte, il demanda où eſtoit l'autre; n'ignorãt point que vous en auez deux,

& qu'il ſeroit heritier de l'vne & de l'autre. Ce qui eſt plus eſmerueillable en luy qu'il eſt encor enfant, & qu'il monſtre que le iugement luy paroiſt deuant les ans. Auſſi les Princes ont de Dieu des eſprits forts & grands, eſprits pleins de viuacité & de ſubtilité, de prudence & de ſapience. Ce que n'a pas le vulgaire des hommes. Car Moyſe grand conducteur & general du peuple d'Iſraël, faſché de la peſanteur de ſa charge, & de la dureté de cœur des Iuifs, priant Dieu de le ſoulager d'vn nombre de quelques Conſeillers, receut ceſte reſponce. *Ie le feray, mais i'oſteray de tõ eſprit pour le bailler aux autres.* Ce qui nous monſtre, que les Roys poſſedent les grands eſprits auec plenitude, & que leurs ſubiets ne les ont par maniere de dire, que par ſubdiuiſiõs & particules. C'eſt pourquoy la femme Tecuite diſoit ainſi à Dauid, SIRE, *vous eſtes ſage cõme l'Ange de Dieu, vous ſçauez tout ce qu'il faut faire ſur la terre.* Et certes Dieu fait aux Roys, ce que les grands Princes font à leurs enfans. C'eſt qu'il leur donne de grands & nobles precepteurs pour les inſtruire, qui ſont les An-

ges. Plutarque diſcourant, mais en ſon paganiſme, des grands eſprits qui accõpagnent les Roys, dit que les dæmons ſont au deſſus de nous, & qu'ils choiſiſſent entre les hommes ceux qui ſont les meilleurs, mais principalement les Princes, comme ayant le naturel grãd & genereux, afin de les inſtruire à la raiſon, & les affaiter, comme vn bon faulconnier faict ſon oyſeau auec les longes, ou le braue Eſcuyer ſon cheual auec la baguette. Et adiouſte, que les Roys participent bien plus du feu que le reſte des hommes priuez; c'eſt à dire de la diuinité, dont le feu eſt le vray hieroglyfe. Et certes c'eſt vne choſe qui ſe remarque, que les fleurs de leurs nobles entendemens ſont pluſtoſt en fruict, que les eſprits de leurs ſubiects ne ſont en bourre: & pluſtoſt ſont-ils paruenus à l'Aouſt de leur prudence, recueillans à plein bras la moiſſon de leurs ſages conſeils, que leurs ſubiects ne ſont aux boutons de leur primevere. Ils reſſemblent à ces roſiers de Peſtane, qui portent des roſes deux fois l'an: car ils ſont deſia à la ſecõde portee, que les autres ſont encores

aux

aux boutons de leur premiere. Vn eſprit royal, eſt fœcond en toutes ſortes. Il eſt comme ces vignes de Smyrne, qui en meſme temps auoient trois ſortes de raiſins, l'vn qui fleuriſſoit, l'autre qui groſſiſſoit, l'autre qui eſtoit en ſa pleine maturité. Ou pluſtoſt cõme ces arbres, qui greffés de toutes parts, portent toutes ſortes de fruicts pendus à leurs branches. L'entendement des Roys eſt comme vn noble iardin, où non ſeulement il croiſt des fleurs pleines d'odeur, & de beauté en abõdance, mais des fruits ſuaues & excellents au gouſt, & autant delicieux à la lãgue, qu'ils ſont bõs au cœur, & agreables à la veüe. Et qui a veu en Aouſt vn champ de fromẽt fort eſpais, & qui iauniſt d'eſpics grenez & creſtez, qui reſiouïſſent l'œil des paſſans, & le cœur du pere de famille, il voit vn eſprit royal & Auguſte, comme vn champ, où germe l'abondance de conſeil en grande quantité, pour ſuſtanter, nourrir & alimenter le peuple de ſon Eſtat, & pour dõner vigueur & viuacité à tout le corps de ſon Royaume. Ce ſõt les riches vergers du Roy Adonis, & de Semiramis.

Ce ſont les iardins delectables que les Poëtes ont autres-fois attribuez aux Roys. C'eſt la pommeraye du Roy Alcynous, c'eſt la roſeraye de ceſt autre Roy de Phrygie, tant chanté & tant vãté pour ſes richeſſes: C'eſt cet Atlantide iardin, où croiſſoyent les põmes de pur or, pour eſtre le ſymbole de la Royalle ſapience.

SIRE, i'ay eu cet heur, d'auoir par voſtre main, & par voſtre Royalle debonnaireté odoré ces fleurs, i'ay eu l'hõneur de gouſter de ces fruits, nõ ſans vn plaiſir & vne delectation ſignalee. Et vous confeſſeray, que comme i'ay miré leur beauté, i'ay admiré leur bonté, que i'ay trouuee excellẽte voire ſinguliere. C'eſt pourquoy ie me ſuis reſolu non ſeulement de les aymer, mais de les eſtimer, & d'en auoir en l'ame vne eternelle ſouuenance. Et pource que ie ſuis entré en ce clos & parterre des graces Royalles, & que me promenant dans les allees & compartimens des fleurs de la Royauté, i'y ay trouué quelque choſe de ſingulier qui n'appartient qu'à vous; ie ſupplieray voſtre Majeſté (SIRE,) de me dõ-

ner congé de choisir en ce iardin quelques boutons de roses espanies à vostre honneur, voire quelques fruicts que ie voi pẽdans aux branches de vostre vertu, afin d'en faire vn present à la France qui les ayme & qui les reuere. Permettez-moy s'il vous plaist, d'en façonner vn bouquet que ie luy mette dãs le sein, & qu'elle porte par plaisir en faueur de vostre heureuse souuenance. Car si iamais vne Dame d'honneur fut espriſe d'amour & d'affection d'vn Prince, la France l'a esté de vous. Ie dis qu'elle l'a esté, & l'est encore, car son desir ne s'assouuit par la iouyssance. C'est vn present que ie luy veux faire de ma main, c'est vn don, dont ie la veux gratifier à mon retour: Non qu'elle ignore la beauté, la grace & la douceur qui est aux fleurs & aux fruits que ie luy veux donner, (car qui est de vous peuples qui ne le sçache, & qui ne les ayt gousstees & senties comme moy?) mais pour louër & recõmander auec elle, ce que i'ay senti & gousté, auec tant de plaisir & d'amœnité. Et certes ie me resiouy, que ma calamité m'ait donné ceste gloire, de seruir de subjet à

voſtre bonté,& que i'aye eſté le champ où voſtre Clemẽce ſe ſoit exercee auec tant de loüanges de voſtre Majeſté. Et ſi ma voix pouuoit entonner de l'Oriẽt en l'Occident,& du Septentrion au Midy,voire ſi elle pouuoit paſſer de ce bas centre de la terre, iuſques à la plus haute circunference du ciel empyree, i'appellerois tous les nobles eſprits qui y ſont, & tant de hautes intelligences qui y reſident,auec tant de diuines ames qui s'y eſgaient, & les prierios de m'aſſiſter à ce que ie diray,non par adulation, dont ie ſuis net,non par crainte,dont ma vie innocente me deliure,mais par vne verité dont le Ciel & la Terre, & dont les hõmes & les Anges ſont teſmoings affides & irreprochables. Car ie ne ſuis point vn Plaiſantin,mais vn Veronnois, & ne me feins point quand ie me jouë aux Alexandres. Pluſtoſt mes parolles ſentent le ſel d'vne pure affection, que l'huile d'vne molle adulation. Ma plume, ne ſera iamais le poignard de Ioab qui tua Abner par derriere. Ma langue eſt trop Françoiſe, mõ cœur trop Chreſtien, & vous SIRE, trop bon Roy qui

n'aymaſtes iamais d'eſtre flatté, mais pluſtoſt gracieuſement admoneſté. Auſſi ie dy de vous ce qu'on diſoit de Dauid en l'Eſcriture ſaincte; *Monſeigneur eſt cõme l'Ange de Dieu qui ne ſe meut ny de benediction ny de malediction.*

I'ay dõques recogneu aux bõs Roys, & particulierement en voſtre Majeſté (Sire) deux choſes qui viennent immediatement de Dieu, & que vous tirez de luy, comme vn enfant tire du pere les traicts & les lineaments de ſon viſage. C'eſt la puiſſance, & la douceur. Vos ennemis ont experimenté la premiere; de la derniere, i'en ſuis l'exemple. La premiere a eſté redoutable en l'Europe, la ſeconde a eſté aymable, voire admirable en vos ſubiects, & en moy particulierement. Ie ne pretends pas en cet endroict diſcourir de Dieu & de ſa puiſſance, car c'eſt vn Ocean de trop eſtrange profondeur. Ceſte coſte ne m'eſt aucunement nauigable, pource que ſon eſtenduë eſt trop vaſte, trop perilleuſe & incogneuë à mon petit vaiſſeau, & ce Nord peu regardé de mon eſguille. C'eſt pourquoy ie laiſſe ceſte ſublimité, pour nauiger vn

peu plus bas, & quittant vn trop dangereux voyage, pour trainer mon petit esquif au riuage tranquille & serein devostre Sereniſſime debõnaireté. Sur laquelle quand ie jette l'œil, & que ie voy le rayon qui en esclatte, touché de soudain esbahiſſement, ie penſe de voſtre Majeſté Royalle, ce que Seneque diſoit de la grandeur & authorité Imperialle. *C'eſt moy*, dit-il, ſous la perſonne d'vn puiſſant Empereur, *qui ay eſté ſi agreable aux Dieux, qu'ils m'ont choiſi pour eſtre leur Lieutenant en terre. C'eſt moy qui les ſeconde, c'eſt par ma bouche que ſe prononcent les arreſts immuables de la bonne ou mauuaiſe Fortune des humains.* Et à la verité, SIRE, qui eſt Roy eſt tout, & qui a ceſte qualité, il eſt riche en quantité, & n'a pas plus rien que deſirer en terre: Car les Rois couchent en la chambre de la belle Fortune, ce ſont ſes mignos & ſes fauorits. Ils dorment ſous ſon pauillon, ils ſommeillent ſur ſon aureiller, voire ils repoſent entre ſes bras, & à pleins voiles, ils iouyſſent du vent de la proſperité, & des delices de la terre. Ce ſont les enfans heureux, & le part glorieux de la riche Iu-

nom. Auſſi le Roy Porus eſtant priſonnier, comme Alexandre luy demanda en quelle ſorte on le traicteroit, il dict, EN ROY, & adiouſta que diſant en Roy, il diſoit tout; & qu'il n'eſtoit beſoin d'autre choſe. C'eſt pourquoy Euripide eſcrit ces Vers qui ſont certes dignes de remarque.

Vn Roy comme vn grand Dieu vit en ſa Royauté,
Riẽ ne luy peut mãquer fors l'immortalité.

Et certainement c'eſt vn grãd heur d'eſtre ſeul homme qui preſide ſur tous les hommes, & d'eſtre chef qui gouuerne tant de chefs. Car ce qu'eſt l'eſprit qui faict mouuoir le corps ſelon ſon appetit, tel eſt la Prince qui fait mouuoir les mẽbres de ſon Eſtat ſelon ſa volonté. Ce ſont les titres des Rois, d'eſtre appellez les Grands pour leur ſublimité, les heureux pour leur proſperité, les Auguſtes pour leur diuinité, les Paſteurs des peuples pour leur prudence, les Sacres, & les Aigles pour leur hauteſſe, & leur excellence. C'eſt, dis-ie, vn grand heur à vn Roy, qu'en quelque endroit qu'il ſe parque, tout luy obeyt, tout le regarde,

& que ſi le Soleil ſe leue, c'eſt pour le recreer, s'il ſe couche, c'eſt pour le ſoulager, & que par tout où il marche, le ciel l'eſclaire, la mer le reuere, quelque groſſier élement qu'elle ſoit, & que la terre qui amoureuſement l'honore, ne luy produiſe ſous les pieds, que des roſes, des violettes, & des lys. C'eſt vne grande felicité de commander à tant de gens ſi ſublims en eſprits, ſi opulents en richeſſes, ſi grands en forces, & que de ſon petit doigt, il face mouuoir toutes cès machines, & les applique à ſes deſſeings, comme vn Architecte faict les ſiennes aux pieces de ſon baſtiment. Car comme Archimede par ſes inſtrumens de Mathematique (qui n'eſtoient que cuiure, fer, & acier, ou autre dure matiere) faiſoit ioüer ſes Authomates: Ainſi les Rois par les hommes qui ſont les roües de leur eſtat, conduiſent leurs affaires à leurs poincts, & les font virer & tourner comme bon leur ſemble. I'ay vſé de ces noms, cuyure, fer, & acier, & les ay comparez aux hommes, pource que ce ſont des plus dures & rebelles parties de la Nature, & pource qu'il n'y a

rien qui reſſemble tant à l'homme que la dureté deces metaux. Car il n'y a animal ſi fantaſque, ſi dur, & ſi faſcheux à gouuerner qu'eſt l'homme, & qui marche moins où il luy faut s'il n'y eſt conduit de ſon liberal arbitre. Ie dis encor, que c'eſt vne ſouueraine authorité, non ſeulement de commander à l'homme, (bien qu'il ne ſe trouue rien plus doux qu'vn iuſte cõmandemẽt) mais d'auoir puiſſance ſur ſes biens, ſa vie, & ſon hõneur, lequel il repute cent fois plus que la vie. C'eſt vne riche Fortune, de ſe voir ſous les pieds l'eſtendüe d'vn grãd Royaume, & d'auoir ce contentement de dire, Ie veux, & il eſt faict, Ie deſire, & ce deſir s'accõplit, & que le ſeul clain d'œil le face entendre, le moindre remuemẽt de léures le face executer. C'eſt vn pouuoir treſ-grand, que les Rois qui ſont mortels, prennent leur pouuoir meſme ſur les loix immortelles, & que pour le bien de leur Eſtat ils ſe donnent la volonté de les changer, contre la volonté de leurs ſubiects. C'eſt vn noble partage que Dieu leur a faict, de ſe reſeruer le ciel, & leur donner la

terre. Ie dy la terre, qui ſemble auoir eſté comme vne belle maiſon, entouree d'eaux & de larges foſſez, baſtie pour eux. Laquelle neantmoins ils n'ont que par precaire, & tant & ſi longuement qu'il plaiſt à ce grand Seigneur, lequel eternellement ſe reſerue le droit de ſouueraineté ſur eux, les chargeant de foy & hommage lige, & de fidelle & perpetuelle recognoiſſance & obeiſſance. Car à autres cõditions Dieu ne leur fait ces inueſtitures. Et quand ie vous recite tãt de grãdes & graues preéminẽces qu'õt les Rois, ie touche pluſtoſt, SIRE, les clauſes des grãdes obligatiõs des Rois, que les plaiſirs de leurs riches poſſeſſiõs & acquiſitions ſouueraines. D'autant que qui beaucoup reçoit, beaucoup s'oblige, & le compte ne peut eſtre petit, d'vne ſi grande, ſi ſerieuſe, & ſi perilleuſe recepte.

MAIS SIRE, toutes ces grandeurs des Rois, & tant d'authoritez & prerogatiues que ie viens de deduire, vous ſont communes auec les autres Rois. Dieu toutesfois, qui vous regarde autrement que les autres (car le Soleil voit

d'vn autre œil Iupiter que Saturne) & qui vous a mis à part pour vous faire vn miracle de la Nature, vous en a donné de particulieres, qui ſont de tres-haute & tres-auguſte marque, & dont vous luy eſtes d'autant eſtroictement obligé, qu'il vous en a noblement & glorieuſement apennagé. Il a faict enuers vous, ce que faiſoiẽt les Roys de Perſes à l'endroit de leurs enfãs aiſnez, c'eſt de vous faire des aduantages, qu'il ne faict point aux puiſnez. Moy qui les ſçay, & qui les conſidere, & qui neantmoins ne les puis ſi viuement penetrer, ni ſi grauement peſer comme vous, qui les ſentez & en auez l'aiſe, ie m'en reſiouys, & m'en esbahis tout enſemble, & jettant l'œil ſur voſtre Royalle Majeſté quand ie vo⁹ contemple en voſtre throſne comme Roy de France, c'eſt à dire le Roy des Rois, l'Agamẽnõ de noſtre Grece, l'Auguſte de noſtre Rome, que ie vous voy autant aymé que redouté de vos ſujets, ie demeure comme eſperdu, & m'eſt aduis que ie ſonge. Car certainement ie ne voy que merueilles, ie ne voy qu'esbahiſſemens, ie ne ſens que rauiſſemens.

Ie vous confeſſeray qu'il m'eſt aduenu & aduient bien ſouuent, de conſiderer voſtre felicité. I'en prens les longueurs & les meſures, i'en ſonde les profõdeurs & les hauteurs, i'en regarde les entrees & les progrez, mais apres auoir bien diſcouru, & bien couru par toutes les parties de voſtre Fortune, & que ie penſe aux biens que Dieu vous a faicts, ie m'exclame auec Claudian & dis ainſi.

O bien aymé de Dieu, pour qui le ciel trauaille,
Pour qui les vents armez ſe dreſſent en bataille.

Ie me propoſe ce que vous auez faict eſtant Roy, & lors que vous n'eſtiez pas Roy, ce que vous auez executé en paix, ce que vous auez faict en guerre, les entreprinſes de voſtre ieuneſſe, les cõqueſtes de voſtre âge pl⁹meur, & le tout mis en abregé, comme vne carte de voſtre monde, & vn crayon de voſtre vniuers; Il me ſemble voir vn grand fleuue, dont la ſource noble & profonde, ſortie du pied de grandes montagnes, pouſſe au commencement ſes eaux cõtraintes dedans des vallons, & les roulle auec

difficulté : Mais quand il vient à s'eſtendre, & qu'il ſe deſueloppe, c'eſt lors que plaiſant & gratieux en ſa couche argentee, il ſerpente & tournoye les riches campagnes, il arrouſe le pied des monts voiſins, il refraichit les vertes prairies, il recree les villes, & toutes les places où il ſe pourmene, & leur depart de ſa gratieuſe fraicheur & humidité. Mais s'il y a quelques torrents bourbeux & impetueux qui le troublent, & s'oppoſent aux cours de ſes eaux, qui le fachent & empliſſent de colere, c'eſt lors que ronflant, bouillant, & eſcumãt de dueil, il renuerſe ſes digues, il noye les terres, il arrache les arbres, il esbrãſle les ponts, il effroie les villes, & que nul ne le voit ſans eſtonnement, nul ne le paſſe ſans tremblement. Somme, qu'il eſt autant terrible en ſon impetuoſité, qu'il eſtoit doux & plaiſant en ſa tranquilité. C'eſt, SIRE, l'eſtat de vos diuerſes actions, qui ſe ſont renduës eſmerueillables, non à moy ſeul, ni à vos ſubjects ſeulement, mais à tous vos voiſins, & aux plus eſloignez des Princes de l'Europe. Et qui conſiderera les de-

grez; par lesquels vous estes monté à ce souuerain Theatre d'honneur, qui est la Royauté, & les aduantages qu'en particulier Dieu vous y a donnez, & qui ne sont communs aux autres Princes, c'est dequoy il s'esmerueillera encore plus.

CAR premierement il vous a donné tiltre de Prince, & nõ de Prince seulement, mais de Prince de France. Prince non faict d'auenture, mais Prince nay & formé de Nature. Qui n'est pas vne petite puissance, ni vn don de petit moment. D'autant qu'il y a plusieurs Princes, qui ne sont Princes naturellement, mais Princes faicts fortuitement. Ainsi disoit-on de Caius, & Lucius Cesars, enfans d'Agripa & de la fille d'Auguste, qu'ils estoient Princes d'adoption, & ne l'estoient d'extraction. Or c'est vn honneur singulier de naistre Prince, d'estre à la teste & non aux pieds, d'estre vn mont de Liban, & non vn vallon de Raphain, d'estre vn chesne haut & sourcilleux, & non vne petite bruiere, d'estre vn Soleil, & non vne basse estoille, d'estre vn Tibre, & non vn ruisseau, ou plustost d'estre vne Mer de grandeur, &

vn Occean de toute dignité & amplitude. Et certes, il n'y a perſonne des nauigants qui voiant en l'Archipelago le mont d'Athos, comme vn grand Roy des baſſes Campagnes, s'eſleuer ſi haut ſur la ſuperficie de la terre, & ietter ſon ombre ſi auant dedans la mer, qui iuſtement ne s'en eſtõne. La dignité de Prince eſt bien haut eſleuee ſur le populaire bas, & qui regarde ſa ſommité, ou ſeulement qui contemple ſon ombre, il a iuſte raiſon de s'en eſmerueiller. On dict des Indiens Gymnoſophiſtes, que depuis le matin iuſques au ſoir, ils regardoient continuellement le Soleil, & ne regardoient autre choſe. Ils auoient raiſon, puis qu'il a dequoy touſiours s'eſmerueiller en luy, & touſiours dequoy contempler ſa lumiere. Or le Soleil n'eſt que l'image viue, des Princes de la terre, pour ce que c'eſt le Roy de ce monde ſenſible. C'eſt le gouuerneur des ſaiſons, c'eſt le Prince des Aſtres, c'eſt le Monarque des elemens, bref c'eſt celuy ſous la puiſſance duquel, ſe meut la diſpoſition & compoſition de la nature elementaire. Ie dis celuy qui a chaſque

moment opere entre nous des choſes merueilleuſes, & qui nous taille à chaſque iour dequoy admirer ſes œuures, & dequoy loüer ſa beauté. Il en eſt ainſi des Princes: Car qui iettera l'œil ſus les graces qui les accõpagnent, il verra vne ſource de rayons admirables, & vne fecondité de hautes habitudes, dont Dieu les a comblez, & dont le ciel & la terre ſont iuſtement eſmerueillez. Si les hommes ſeulement regardent les cieux, & qu'ils contemplent les planettes eſleuees ſi haut ſur leurs teſtes, la veüe bien ſouuent leur faict mal, & ſont en leur contẽplation, cõtraints pour la recueillir, de la retirer en terre. Auſſi ceux qui iettent leur regard ſur le comble de la principauté, esbloüis de choſe ſi haute, & d'vne ſommité ſi grande, ſont le plus ſouuent par debilité de leur veüe, contraints de reuenir à terre, & laiſſer ceſte hauteſſe ſans plus longue diſquiſition. Ie ſçay bien toutesfois, que la naiſſance des hommes a ſa rigle commune, & qu'elle ſe fait par moyens communs, autant des grands que des petits, autant des riches que des pauures. Mais ie ſçay bien

bien auſſi que comme les fondeurs font des images de plomb & de cuiure, ils en font auſſi d'argent & d'or, & que celles d'or & d'argent eſtant de plus excellente matiere, ſont auſſi de plus grand prix que les autres. Le mõde eſt la boutique commune, où Dieu (ce grand fondeur) fait ſes images de tous metaux & de toutes figures: mais où l'or & l'argent de la Principauté eſt employé, il eſt bien de plus grande eſtimation que le plomb ou l'eſtain de leurs ſuiets.

Entre les pieces de monnoye, les vnes vallẽt plus, & les autres moins: auſſi entre les hõmes, les vns ſont de plus haute marque & de plus riche alloy, & les autres de moindre valeur & de moindre requeſte. Il y a grande difference d'vn Vlyſſe & d'vn Terſites, d'vn Achilles, & d'vn Authomedon, & meſme entre les Princes, d'vn Menelaus, & d'vn Paris Alexãdre: cõme il y a difference de l'or, à l'or, & de l'argent à l'argẽt. L'eſtoffe des Princes n'eſt point vne eſtoffe vile & commune, c'eſt vne argile noble & precieuſe qui ne reçoit eſtimation. La ſeule rarité leur doit concilier l'amour & la re-

uerence des autres hommes, car la Nature ne fait threſor que de choſes rares.

On ne fait pas, diſoit le Prouerbe, les Mercures de tout bois, ni le Royal onguẽt des Perſes de toutes eſpiceries, ni le mitridat de toutes drogues. Auſſi peut on dire auec verité, que de tout metail, on ne faict pas la perſonne des Princes. Il faut bien que Titan ait long temps recuit l'or qui entre en ceſte compoſition, & faut que la matiere ſoit bien excellente, puis que Dieu l'a prepoſee ſur les hommes, auec autant de hauteur qu'en a le firmament ſur les plus baſſes contrees de la terre. L'image des Dieux Payens ſe faiſoit de bois de Thia, duquel parle Homere, & comme ce bois eſtoit diuin, auſſi en compoſoient-ils leurs diuinitez, & donnoient la matiere ſelon la choſe. Le bois, dont ſe forment les Princes, n'eſt point vn bois commun, c'eſt quelque choſe de rare & de ſingulier, que la Nature ne produict ni tous les iours, ni tous les ans. Et comme on tient qu'elle eſt fort long temps à la cõpoſition de l'or, qui eſt le Roi de tous les metaux, auſſi eſt-elle long temps à la

compoſition d'vn iuſte Prince, qui eſt le conducteur des hommes, & le paſteur de tant de troupeaux humains, voire l'Ange gardien de tant d'ames raiſonnables. On voit ordinairement que les atours des Dames, & principalement ceux dont elles parent leur chef, ſont compoſez & d'emmail & de pierres precieuſes. Auſſi l'eſtoffe dont Dieu orne le chef des Monarchies, & les ſouueraines teſtes des Royaumes, ne conſiſte qu'en choſe rares & ſingulieres. Ce ſont toutes eſmeraudes, rubis & diamants, qui ont les eſclats ſi brillans, qu'ils font des eſclairs à nos yeux, & des merueilles à nos ames. Voila la matiere dont Dieu a voulu compoſer la premiere partie, de la noble puiſſance qu'il vous a dõné, & dont, SIRE, vous luy ferez recepte vn iour en voſtre compte.

I'AY adiouſté, SIRE, que vous n'eſtiez pas Prince ſeulement, mais Prince de France. Ce que i'ay dict pour vne excellence ſinguliere, & vne remarquable & ſureminente qualité. Car tout ainſi qu'il y a des choſes deſirees pour les lieux où elles croiſſent, & que la Palme

Royalle eſt recommandee des iardins du Roy de Perſe, les myrthes du pays d'Egypte, les oliuiers de l'Aticque, & les lauriers plantez aux parterre des Ceſars: ainſi sõt les Princes tirez, & triez du iardin delicieux de la maiſon de Frãce. Et comme on dict que les Mages eſtoient en Babylone, les Philoſophes en Athenes, & les grands Senateurs à Rome; auſſi les grands Princes ſe ſont troûuez entez, & plãtez au terroir de la Frãce. On admire les cedres du Liban, les cheſnes de l'Appennin, les citrons du mont Athlas, les ſapins des Alpes, mais on renomme les Princes naiz au Sol François, pour la hauteſſe de leur courage. Et certes, ce terroir en a touſjours eſté fort peuplé, & dés les ſiecles plus antiques, la Frãce a eſté le delicieux Sol, où ont creu, fleuri, & boutonné les hautes fuſtayes de la principauté. Auſſi le ciel n'eſt point ſi luisãt en ſes diuerſes clartez, comme en diuerſes vertus nos Princes ont eſclatté par tout le mõde. Car qui n'a veu, ou qui n'a leu leur pieté, leur iuſtice, leur temperance, leur magnanimité? Ie puis dire, que tout ce

que les genereux eſprits peuuent conceuoir ou perceuoir en vertus, les Princes de Frãce les ont euës, voire en abõdance. I'oſeray, SIRE, prendre comparaiſon de voſtre Majeſté, en choſe qui approche ordinairement voſtre Majeſté. Car tout ainſi qu'ẽ quelque endroit que vous reſidez, vous eſtes touſiours accompagné de tres-illuſtres Princes, de magnifiques Seigneurs, & braues gentils-hommes, pompeuſement montez & habillez : tout ainſi nos Princes en quelque part qu'ils ſe ſoiẽt parquez, ont eſté veus & recognus brillans & eſclattans d'vn mõde de vertus qui les accompagnoient, & qui les ont faict aymer & deſirer, de toutes les nations de la Chreſtienté. Le ciel a ſon Soleil, & il a ſes eſtoilles, auſſi la France a ſes Princes, & ſi elle a ſon Roy. Et comme, entre les eſtoilles il y a des Planettes, dignes chacune de gouuerner vn ciel; ainſi entre les Princes, la terre a iugé qu'il y en auoit de dignes de commander à ſes Prouinces & dignes d'eſtre aymez & deſirez des autres peuples.

Ce qui me faict ſouuenir de ce qu'eſ-

criuent les Philoſophes en diſcourant de la Nature. Car, diſent-ils, il y a des animaux, comme la Panthere, dont l'odeur eſt ſi ſuaue, que les autres les ſuiuẽt & les deſirent par plaiſir. Et parlant du corps de la terre, ils eſcriuent, que quelquesfois il exhale par ſes pores, principalement apres vne grande pluye, vn parfun ſi odorant, qu'il n'y a odeur qui luy ſoit comparable. A ceſte occaſion, diſent-ils, naturellement on les deſire, naturellement on les approche, & naturellement on les ſuit en quelque part qu'ils ſe rencontrent. On en peut dire autant de nos Princes, qui ont exhalé de ſi ſuaues odeurs de vertu, par les pores de leurs diuins eſprits, que toute la terre a eſté eſpriſe comme d'amour, afin de iouïr de leurs perſonnes. Ainſi les anciennes villes de Grece & d'Aſie, cognoiſſant en Homere quelque choſe de diuinité, ſe ſont debattuës du lieu de ſa natiuité, & l'ont vendiqué comme leur citoyen. C'eſt pourquoi Ptolomee Roy d'Egypte, luy donnant vn Temple ſuperbe en ſon pays, le fit aſſis auec grauité en vne chaire, & tout autour de luy,

les douze villes qui se battoient, pour l'honneur de l'auoir engendré: & certes, les hommes ont de Nature cet appetit, que toutes choses belles & odorantes ils les desirent. Ce desir a espoinct toutes les nations de la terre, qui voyant la splendeur & generosité des Princes de France, les ont aimez & desirez pour s'assubiettir à eux, & les seruir & honorer comme leurs Princes. Car tout ainsi que le riche laboureur tire de son grenier, le froment le plus beau pour en faire la semence de ses terres: de mesme façon, Dieu qui est le grand Pere de famille qui cultiue tout cet vniuers, choisit du grenier de la France, le pur frometz de la Noblesse Françoise, pour en semer les champs Chrestiens, & tous les plus riches heritages de l'vniuers. De là sont venus les Foulques d'Anjou, Roys de Hierusalem: de là les Lusignens, Rois de Cypre: de là nos enfans de France, Rois de Naples & de Sicile: de là nos Louys Rois de Hongrie: de là nos Philippes Comtes de Flandres, & infinité d'autres, qui pour la reputation de la maison de France, & pour les excellen-

tes parties dont Dieu les auoit honorez, ont esté appellez aux Courõnes estrangeres, & aux gouuernemens des plus insignes Empires de la terre. Car on les a tirez de la principauté & noblesse de France, comme on tire d'vn magazin plusieurs belles pieces de marchandise, pour les enuoyer en touses les parties du monde. Cela me faict ressouuenir, de ce bel estuy trouué par Alexandre, apres qu'il eut deffaict Darius. Car comme il estoit orné de la plus noble & riche pierrerie, qui fut non seulement en Asie, mais en tout l'Oriẽt; ainsi la Frãce a esté le riche estuy, dont on a tiré les plus illustres Princes, & les plus nobles diamãts, dõt on ait orné le corps de la Chrestienté, voire le chef glorieux de tout l'Vniuers. Les Romains escriuent, qu'au Capitole de Rome, contre le grand autel de Iupiter Capitolin, il y auoit plusieurs autels dediez à des Dieux particuliers, où de Rome, non seulement, mais de toutes les parties d'Italie, on y enuoioit des offrandes, afin d'implorer leur secours, és choses de leur Estat. Ainsi outre la souueraine Majesté de nos Roys, insi-

niment & perpetuellement aimable, & reſpectable, & qui a eſté le ſecouts, & l'amour de tous les Roys affligez, on a veu la grandeur de nos Princes François, que les narions ont aymez & recherchés pour leur dõner leurs ſceptres, & les orner de leurs couronnes. Auſquels cõme à des Dieux Tutelaires de toute la rondeur de la terre, on a donné des offrandes. En vn mot, ils ont eſté les amours du genre humain, & le deſir des enfans des hommes. Dequoy nos hiſtoires en ſont ſi pleines, que ſi de preſẽt on les lit, on y trouuera de grands eſguillõs, pour courir à la vertu. On peut bien conſulter hardiment ces liures, comme les miroüers de la vie humaine. Car on y verra ou de grandes difformitez pour les amẽder, ou de grãdes beautez pour les recõmander. Et certes entre les Romains, qui mal cultiuoit ſon champ, eſtoit par le cenſeur marqué d'ignominie.

Il y a encore vne particuliere faueur, de la puiſſance que Dieu vous a dõnée, qui eſt certainement de haut luſtre & de grande ſplendeur, que vous ſoyez iſſu de la maiſon de Bourbon, voire du

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE ROMA

ſang de Monſeigneur ſainct Louys, l'vn des plus ſages & religieux Rois que la terre veit oncques. Car on loüe, & à bõ droit, l'or qui vient d'vne bonne veine, & le genereux cheual qui vient d'vn bõ pere, & la vigne qui vient d'vn bon cõplan. Mais la maiſon de Bourbon n'a dequoy ſe glorifier d'auantage, que de la ſouche de Monſeigneur Sainct Loys. Car ç'a eſté l'eſprit viuifiant qui a animé, & faict mouuoir à la vertu toute ceſte noble race. On n'ignore pas toutesfois qu'elle a de ſoy des vertus excellentes, voire ſingulieres & ſingulierement belles & recommandables. Car qui eſt des humains, qui n'ait aymé & eſtimé la lumiere de ce Soleil? Mais elle les doit imputer à ce chef, comme le bon arbre fait ſes fruicts à ſa racine, & la racine ſa fecondité à la bonne terre qui l'alimente. Apres ce rapport, elle peut prendre le reſte en ſon partage, d'autant qu'il luy eſt iuſtement deu. Et à la verité ce qu'eſt le Soleil au Ciel, & l'œil en la face, voire ce qu'eſt la prunelle de l'œil en l'œil, la maiſon de Bourbon l'eſt ſur toutes les maiſons de France. Les Parthes autres-

fois se sont loüez de leurs Arsacides, & les Grecs de leurs Agiades, & les Latins de leurs Æmilles: mais la France se vante de ses Bourbons & riẽ plus que de ses Bourbons. Car comme en l'Arabie certaines familles seulement auoient ce droict de toucher l'encens qui estoit sacré, ainsi ont-ils ce droict de toucher à la Royauté, laquelle ils approchent de plus pres que tous les autres. On ne peut nier qu'elle n'ayt esté l'vne des plus geneureuses branches, qu'ayt porté iamais le tronc de la couronne de Frãce. Et certainement, ceste maison pleine de fleurs de lys, a eu la vertu en telle abondance, qu'il n'y a eu petit brin sorty de ceste branche, qui n'ayt porté des fleurs admirables, voire des fruicts incomparables & dignes de rare singularité. Les enfans de Seleucus auoyent tous à la cuisse vne ancre imprimee, pour la marque certaine du tige de leur extraction: & la race de Pithõ de Nisibe, auoit l'impression au corps d'vne hache, qui tesmoignoit l'honneur & la generosité de leur lignee. Mais en la race de Bourbon, les anciens ont remarqué, qu'ils naïs-

soiẽt tous la hache en la main, & la prudẽce en la teſte, & la generoſité au cœur, qui eſt l'ancre ferme, pour ſiſter au port les plus nobles eſtats, & les tirer des plus perilleux deſtrois, où les jette la tẽpeſte.

L'antiquité Romaine a obſerué en la famille des Fabiens trois Princes du Senat, en celle des Curions trois Orateurs. Aux vnes tant de Cenſeurs, aux autres tant de Dictateurs. Mais en la famille des Bourbons, on ne marque, ni trois, ni quatre, mais force grãds & nobles Princes, qui tous ont fait paroiſtre la grãdeur de leur vertu. La terre vniuerſelle a obſerué en eux vne incroyable pieté, vne incomparable generoſité, & vne admirable fecondité. Leur pieté cõtre les Sarrazins, leur generoſité contre la fortune, leur fecondité contre le tẽps, qui deuore tout, & qui reduit tout à la mortalité. En Leuãt parut leur pieté, en l'Europe leur generoſité, en France leur heureuſe fecõdité. De ſorte que l'on dit de ceſte maiſon, que les femelles ſont nées, pour peupler la Chreſtienté, & les maſles pour la deffendre, cela me faict

ſouuenir de ceſte vigne de pur or, dont Pithias Bithinien feit preſent au Roy Darius. Car il ſemble que Dieu ait faict vn preſent de ceſte lignee cõme d'vne vigne d'or à noſtre France, pour la multiplier en diuerſe fecondité. C'eſt vne vigne en rapport ſemblable à celle que Senecque achepta de Palæmon, le Grãmairien, & qui fut vne merueille de l'Italie. Auſſi a-elle eſtendu ſes rameaux, & ſes branches, voire ſes fruicts, & ſes prouins en diuerſes contrees de la Chreſtienté. Et comme les Romains enuoyoient en la Grece, pour auoir Æſculape, & Iupiter l'Olympien, afin de les emmener, & conſacrer en leur ville, & en retirer prouſit, & commodité pour leur eſtat; ainſi les Princes de ceſte maiſon pleins de vertu, & de vigueur ont eſté iuſtement deſirez & demãdez pour en auoir du plan, & en gouſter les fruits par tout le monde. Ils eſtoient ſi genereuſement nés, & ſi religieuſemẽt nourris, que leur feconde magnanimité, & leur religieuſe generoſité cauſoit aux hõmes la cupidité de les voir, & de les auoir pour Princes. Et certes la terre en a

par tout tiré des greffes, comme d'vn arbre ſingulier. Ie diray meſme que les infidelles qui ont ſenty ſouuent la main, & la vigueur de ces Princes l'ont crainte, aymee, & recherchee pour leur vertu. Auſſi les hommes de vertu ne louënt pas ſeuls la vertu, quād les vicieux l'honorent, & qu'il n'y a perſonne, qui plus honorablement parle de la lumiere que les aueugles. Ceux qui ont leu les manuſcripts de ceſte race, confeſſent qu'ils n'ont iamais leu, ni des Grecs, ny des Latins, choſe approchante de leur generoſité naturelle. Et quād il n'y auroit autre marque de ſa grandeur, ſinon le long temps qu'elle dure, c'eſt aſſez pour luy donner vne inſigne loüange, voire v neinſigne place au temple d'honneur. Caron louë les arbres pour leur aage, & les Palais pour leurs ans, & les familles pour le temps.

Or ceſte maiſon de Bourbon eſt vn phœnix entre les nobles. Ces Princes sōt des Neſtors entre les hommes, pour le long temps que leur race a veſcu. Car depuis l'an 659. iuſques à preſent, elle a flory, pleine de proſperité, & d'hōneur.

Et pour le comble de tout ſon heur, elle a produict voſtre Maieſté, cõme le plus noble fleuron, & le mieux marqué d'excellence qui vint de ceſte branche. C'eſt où elle a aſſigné le but de ſa grandeur, & où ell'a fait la baze de ſes plus grãds Trofees: C'eſt le point où ſõ angle finit, c'eſt l'extremité de ſa ligne, c'eſt le centre de ſa circonferẽce. Le meilleur du cyname eſt en la ſommité, & en la ſommité du pin giſt l'ornement, & la vie de l'arbre. Et certes ceſte famille ſe reſiouït, & a bõ droict que par vne glorieuſe rencontre, & par le mariage de Monſeigneur Robert de France elle ait eſté celeſtement vnie à la maiſon du Roy Sainct Louys voſtre predeceſſeur. Car apres auoir amaſſé beaucoup d'honneur, elle y en a trouuee encore d'auãtage. Auſſi ce mariage ſe peut iuſtement comparer à vne grande riuiere, qui ayant longuement baigné, & tournoyé vn monde de Pays, ſe rencontre de fortune, voire ſe ioinct, & ſe marie à vn grand fleuue, & tous deux meſlans leurs ondes, & les eſtẽdans ſur les champs où elles paſſent, recreent tous les lieux d'vne plaiſãte &

gratieuſe humidité & puis enſemble ſe vont deſcharger dans les eaux de l'Occean ou dans le ſein profond de quelque mer prochaine.

SIRE, c'eſt ce fleuue abondant qui a conduit le bon heur de voſtre maiſon, dans le large & profond Occean d'honneur, & dans le vaſte fonds de la dignité Royalle. C'eſt ce fleuue qui a porté la nef des Bourbons, au ſupreme degré de la Couronne des François, ſous le vent gracieux de voſtre admirable & nõ cõparable felicité. Et certes quand ie cõſidere cõme la Courõne de France, a paſſé legerement, & ſans beaucoup s'arreſter aux maiſons de Valois, d'Orleans, & d'Angouleſme, & que i'ẽ regarde les entrees & les iſſuës: ie penſe voir vn voyager, qui ſans ſeiourner en beaucoup de beaux lieux, & de belles maiſons qui ſe preſentẽt en ſon chemin marche & paſſe touſiours auant pour gaigner vn noble manoir où il tend, & n'a ceſſe, ny repos qu'il ne ſe voye où il deſire. Car ie croy que ceſte Couronne vous cherchoit, & croy SIRE, qu'elle vous aymoit, & deſiroit pour quelques ſecret-

tes

tes vertus qui luy apparoiſſoient, & que depuis monté ſur le theatre de la Roiauté, vous luy auez faict paroiſtre. Ie croy dis-ie qu'elle vous cherchoit, & qu'elle attẽdoit voſtre natiuité, pour loger en la maiſon de Bourbõ, où vous lui auez dõné logis treſagreable, & treſdeſirable. Et certes quãd ie li que Mõſeigneur Louys de Bourbõ, fit baſtir pres de voſtre maiſon du Louure, l'Hoſtel de Bourbon, auec ce mot, ESPERANCE, ie penſe que c'eſtoit pour l'eſpoir qu'il auoit, que vo⁹ deuiez de ſon eſtoc naiſtre en ce monde, & que vous vniriez les deux Hoſtels en vn, cõme vous auez joinct & vni les deux maiſons enſemble. C'eſt vous SIRE, qui auez oſté la bãde de leurs armes, pour iouyr du pur Eſcu des fleurs de Lys. C'eſt vous qui auez laiſſé le nom de Bourbon, pour prendre le nom de France, & pour couurir voſtre chef d'vne Couronne qui n'a, & qui n'eut oncques ſa ſemblable. C'eſt vous qui le premier luy auez donné ceſt ornement, d'auoir des Rois de France en ſa branche: & comme elle eſt yſſuë des Rois, qu'elle portaſt encore la Couronne & le

Sceptre des Rois, & qu'elle repreſentaſt à la poſterité, les innumerables vertus cachees dedans le tige de Monſeigneur ſainct Louys. Or face la bonté de Dieu qu'elle y demeure longuement, & que Dieu puiſſant qui diſtribuë les Couronnes, face que Monſeigneur le Daulphin, voſtre fils, ſuccedant à voſtre heur & à voſtre honneur, paſſe Clouis en religion, Dagobert en deuotion, Charlemagne en cœur & en valeur, Capet en bon-heur, Robert en equité, ſainct Louys en ſainctеté, en ſageſſe Charles cinquieſme, en bonté Louys douzieſme, en clemence & magnanimité vous meſmes.

I'ADIOVSTE encor à vos ſingularitez, que Dieu vous ait fait naiſtre de Roy & de Royne, qui n'eſt pas petite faueur, quand la Vertu les accompagne. Et certes on peut dire de voſtre Maieſté ce que chantoit Homere de ſon Agamemnon.

Il n'y eut oncques Roy ſur terre couronné,
A qui plus grand honneur Iupiter ait donné.

LA dignité de Roy eſt vne haute &

rare dignité, qui ne degoutte pas si souuent sur le chef des hommes, comme la pluye fait sur la terre. Car ce qu'est Dieu au ciel, ce qu'est le Soleil icy bas, les Rois le sont entre les hommes. Dieu ne met pas tous les iours la main en ses tresors, pour faire vne largesse de Couronnes. Ce dõ est trop grand & trop riche pour estre vulgaire, & vulgairement donné & publié. Aussi la terre est grande, mais elle n'a esté diuisee qu'en peu de Monarchies. Il vous a donques faict ceste faueur de naistre de Roy & de Royne, & comme vne Pandore, il vous a comblé d'vne infinité de dons. Il vous a fait cõme nos tẽples où chacũ apporte, & que chacun desire d'orner & d'enrichir. Et à la verité c'est vne noble extractiõ d'estre venu d'vn Roi: mais c'est aussi vne honorable generatiõ d'estre enfãs d'vne Royne: & qui vient de tous deux, il peut dire que l'honneur lui assiste d'vn & d'autre costé. Les fleuues yssus de deux grãdes sources meslees ensemble, sont ordinairement grãds & plãtureux. Tel est le Iourdain où le Ior, & le Dam, deux nobles fontaines, fourniss ent des

eaux en abondance. Les cordons doubles, comme le cordon Gordian, font leurs chaines d'vne grande force: & fors les Rois yſſus de deux grandes puiſſances. Quand le Soleil & Iupiter ſe joignent à la naiſſance de quelqu'vn, c'eſt pour en faire quelque choſe de grand. Auſſi quand deux ſupremes dignitez ſe ioignent enſemble, c'eſt pour engendrer quelque choſe de ſingulier. L'or & la pierrerie placez en vn meſme vaiſſeau, le font fort honorable, & la roſe & l'œillet enſemble appariez font le bouquet tresbeau.

Conſiderez, SIRE, s'il vous plaiſt, quand le Soleil eſt en coniunction auec la Lune, les heureux effects qui en enſuiuent. Car non ſeulement le iour en eſt plus gay, mais la nuict plus plaiſante, qui luit de mille feux brillãts, & qui faict honte au plus beau iour. Somme que de ceſte gratieuſe aſſemblee il ne ſort qu'vn heureux part de proſperité. Car le miel s'y amplifie, les poiſſons y accroiſſent, & toute la Nature y fait profit. Où quãd ces deux flambeaux ſont en eclipſe, le ciel eſt triſte, la terre obſcure, tout eſt

menacé de ſiniſtres éuenemens. C'eſt pourquoy la Royauté iointe à la Royauté en voſtre naiſſance, a engendré le sõmet de la Royauté qui luit ſur voſtre teſte. Ie me ſouuiens du liure des Rois, qui parlant du regne de Salomon, le loüe d'auoir eſté rempli d'or & de pierres precieuſes. C'eſt à dire, que les deux choſes plus eſtimees entre les hõmes: eſtant enſemble, & à foiſon : elles y engendroient vn ſiecle plein de grãdeur & de proſperité. Et certes voſtre origine a eſté le fõdemẽt de vôtre heur. Il a eſté cõme le preſage d'eſtre vn iour prepoſé ſur tant de nobles François, & tant de riches Prouinces, & d'eſtre le Monarque d'vn ſi grand & noble Royaume. Car la grandeur de l'Empire, & la multitude des ſubjects, eſt la gloire des Rois. Auſſi quand les lettres ſainctes parlent d'Artaxerces, elles le loüent, que ſon Sceptre s'eſtẽdoit ſur cent & vingt ſept Prouinces, qui continuoient depuis l'extremité de l'Inde, iuſques aux derniers bords de l'Egypte. Qui n'eſtoit pas vn petit pays. Et toutesfois, ce grand Tout ne pouuoit aborder à la beauté de voſtre

Eſtat, & beaucoup plus petit en quantité, mais plus noble en ſa qualité.

C'eſt l'obligation, SIRE, c'eſt l'hypotheque que Dieu a ſur vous, & dont vous ſçaurez bien vn iour lui ſatisfaire. Car vous ayant donné tant de glorieux Tiltres, vous ſçaurez bien lui en rendre le prouſit qu'il en attend. Et à la verité il eſt vn marchand fort exacte, il veut que ſon denier luy profite à notables intereſts, & qu'il ne demeure en oyſiueté. Il reſſemble aux Laboureurs, il ſeme pour recueillir, il cultiue pour vendanger. Auſſi les bons Rois doiuent faire ce que font les bons miroirs: car ſi on leur preſente vne belle face, ils la rendent belle, & par reflexion, ils renuoient la beauté à ſon autheur.

CE qui nous eſt propoſé és lettres ſainctes, en ces vingt quatre Rois vieillards, qui ſe proſternent deuant Dieu, ſeant glorieux en ſon Throſne, & qui courbãs les chefs deuant ſa face, lui preſentent leurs Couronnes: C'eſt à dire, qu'ils lui rẽdent l'honneur de la Royauté, dont il les auoit gratifiez. Car cela eſt l'argument d'vn eſprit bien nay, & qui

retient de la Nature des Graces. Pource qu'on dit que les trois Graces se tiennent par la main: la premiere donne le plaisir, la seconde le reçoit, & la tierce le rend. De sorte que le bien qu'elles ont receu d'vne main, elles le rẽdent de l'autre. Sainct Bernard ce religieux Moine François, dont Dieu fut le seul precepteur, & ceste grande lumiere de la France, nous enseigne de n'estre coquilles, mais canaux. Qui est proprement vn mot digne de l'eschole de Pithagore. Car il nous exhorte de n'estre reserrez & ingrats, ains larges & recognoissans enuers la Majesté de Dieu. Parce que la coquille ne rend iámais que quand elle regorge: le canal au contraire, rend par vn bout ce qu'il reçoit de l'autre. Entre les Princes anciens à qui Dieu a donné d'honnorables tiltres, ç'a esté à Agripinne, car elle estoit fille d'Empereur, sœur d'Empereur, fẽme d'Empereur & mere d'Empereur. C'estoit en vn seul subject beaucoup de rares qualitez. L'vne d'elles estoit suffisãte, pour beaucoup honorer vne Princesse. Elle toutesfois ingrate & mal-recognoissante, soüilla sa

vie de tant de vices & monſtruoſitez, que les autheurs qui ont parlé d'elle l'ōt autant diffamee, que ſes tiltres glorieux l'auoiēt honoree. Et cōme Dieu l'auoit faict naiſtre pour vn Soleil, qui pouuoit beaucoup rendre de ſplēdeur & de plaiſir; les broüillas de ſes vices, lui engendrerent tant de tenebres, qu'elle deuint vne noire & eſpoiſſe nuee, pleine d'orage & d'obſcurité, qui fiſt mourir beaucoup de nobles citoyens à Rome. Auſſi eſtoit-elle ſi haye, que les autheurs qui parlent d'elle, & qui la veulent diſtinguer de ſa mere qui auoit meſme nom, mais vn autre renom: diſent que c'eſt Agrippine, qui engendra Neron, l'aconit & le venin du genre humain. Et certes elle eſtoit ſi deteſtee, meſme de ſon premier mary, qui fut Domitius, qu'il diſoit ordinairement, que de luy & d'elle il ne pouuoit venir qu'vn horrible monſtre. La Royauté, SIRE, eſt comme vn grand flambeau haut & eſleué, & ſuſpendu au plancher d'vne belle ſalle: lequel eſtant allumé en toutes ſes diuerſes branches, rend vne belle & agreable clairté.

Mais si au lieu d'esclairer, il fume, non seulement il obscurcit toute la salle, mais il empuantit tout le logis, & tire les larmes des yeux d'vn chacun, & fait que tous les meilleurs seruiteurs, & amis de la maison, abandõnent la maison. Quãd on voudra comparer l'inhumanité d'Agrippine auec vostre douceur, & debonnaireté, SIRE, on verra de quels vices, & de quelles vertus est capable la Royauté. Laquelle à la verité est de soi beaucoup aimable, & grandement respectable, mais elle faict diuers effects, selon le suiect où elle se trouue. Car si elle tõbe en vn bon naturel comme le vostre, elle faict des actions de douceur esmerueillables, si elle en rencontre vn mauuais, elle en faict de funestes voire espouuẽtables. Les eaux sont telles qu'est le terroir d'où elles viennent, & tels les fruicts que l'arbre qui les a portez. C'est donc vn grand honneur que Dieu vous a faict, de vous qualifier si hautement, & de vous faire naistre si Royallement. Et volontiers les branches de la Royauté, peuplent l'arbre de la Royauté, & sont comme la fraize, qui fait racine de ses

fueilles. Et certes la France ne peut experimenter de meilleurs Roys, que ceux qui ſont ſortis de la tige de leurs Roys.

Mais le ſupreme degré de faueur, & de felicité mondaine que Dieu vous a faite; c'eſt d'auoir eſté Roy, non d'vn ſeulement, mais de deux Royaumes. Car on peut dire de vous, ce qu'vn Poëte dit d'vn grand Empereur.

D'vn & d'autre coſté, la fortune luy dõne,
Qu'il porte ſur ſon chef vne double courõne.

Ceux qui aux ieux Olympiques pouuoient meriter vne couronne d'oliue penſoient auoir acquis honneur, & reputation pour toute leur vie. Mais ſi ceſt honneur tedoubloit, & qu'ils r'emportaſſent la couronne pour la ſeconde, c'eſt lors qu'ils penſoient auoir acquis vne immortalité. Iugez SIRE, s'il vous plaiſt, combien vos Couronnes ſont plus honorables quand vous ne les auez de la main des hommes, mais de la main de Dieu: & qu'elles ne ſont de laurier, ou d'oliue, ou de quelques fueilles mortes, qui n'ont qu'vn ſoir, ou vn matin, mais deux Courõnes de pur or, dõt

la matiere eſt autant excellente ſur tout le reſte des metaux, que voſtre Couronne a d'excellence ſur tout le reſte des couronnes.

On dict que Ptolomee, Roy d'Egypte, apres auoir vaincu, & deffait ſon Gendre, faiſant ſon entree dedans Antioche, print deux Couronnes ſur ſon chef, & ſe fit proclamer Roy d'Egypte, & d'Aſie. Dieu vous en a donné deux, comme à luy: mais il vous a donné plus qu'à luy, que vous auez au chef la Couronne des Courõnes. Car la ſeule Couronne de France, dont Dieu vous a hõnoré, a quelque choſe de plus haut, que n'eurent oncques, ny les Couronnes d'Aſie, ni celle d'Egypte. Et cõme il n'i a qu'vne Couronne au Ciel entre les Aſtres, auſſi n'y a-il qu'vne Couronne en terre, qui eſt la couronne que vous portez. I'ay ſouuenance d'auoir leu dans Froiſſart, qu'apres la bataille de Calais, le Roy d'Angleterre Edoüard, troizieſme, tira vn Chapelet de perles, qui ſerroit ſes cheueux, & apres le ſoupper, & les tables leuees, en la preſence de tous les Princes, Barons, & Cheualiers, il le

met ſur la teſte d'vn Cheualier Frãçois, Meſſire Euſtache de Ribaumont, auec honneur. Car il luy diſt, *Meßire Euſtache, ie vous donne ce chapelet, pour le mieux combattant de la iournee, de dedans & de dehors, & vous prie que vous le portiez ceſte annee pour l'amour de moy. Ie ſçay bien que vous eſtes gay, & amoureux, & que volontiers vous trouuez entre Dames, & Damoiſelles, Si dictes par tout où vous irez, que ie le vous ay dõné, ſi vous quicte voſtre priſon, & vous em pouuez partir demain, s'il vo⁹ plaiſt.* C'eſtoit à la verité beaucoup d'hõneur, d'eſtre prepoſé à tant de grands Princes & Cheualiers, qui auoient ce iourlà faict preuue de leur vertu. Mais c'eſt encor d'auantage, que ceſte loüãge, vint d'vn Prince ennemy, & à l'ẽdroict d'vn François: & de la part d'vn Roy eſtrãger, voire d'vn Anglois, & d'vn Roy ſi grand, ſi hardy, & ſi renommé, qu'on le tenoit pour l'vn des plus nobles Princes, qui fut oncques. Auſſi print il en bataille deux des plus grands Roys, de l'Europe. Mais (Sire) tous ceux qui vous voyent en ce haut degré de Majeſté, où vous eſtes, penſent voir la fortune, (i'vſe

de ce mot ſelon le vulgaire) qui faict vn feſtin à tous les Roys de la terre, & qui en leur preſence, & à leur veuë, deſliant deux couronnes qu'elle auoit ſur la teſte, les impoſe ſur la voſtre, & declare hautement, qu'elle les vous donne, comme ayant eſté le plus magnanime Prince, qui ait combattu cõtre-elle, en la cãpagne du temps preſent. Dequoy toute la Frãce s'eſiouït. Et certes elle en a ſubject, & occaſion, voire plus de ſubject qu'elle voit ceſte fortune, qui vous tient non ſeulemẽt pour ſon amy, mais pour ſon mary. Car d'vn amy les femmes quelques-fois ſe deffont, mais d'vn mary, la ſouldure en eſt plus forte. Elle qui ayme la nouueauté, & qui eſt legere, & inconſtante; n'a eu iamais aucun arreſt en ſes actions. Mais en voſtre perſonne, il ſemble qu'elle s'y eſt arreſtee pour y demeurer. Vous auez eſté non le piuot, où elle a tourné, mais le bois où elle a fiché, & arreſté le cloud de ſon inconſtance.

Auſſi croit-on qu'elle vous aime, pour eſpouſer, & vous a eſpouſé pour vous garder, & vous a gardé pour vous hon-

norer d'amitié perpetuelle. Car ſi elle vo⁹ a chery en ieuneſſe, elle vous careſſe hors de ieuneſſe, & ſi voſtre Printẽps luy a pleu, voſtre Automne luy eſt tres-aggreable. En verd, ou en gris, elle eſt touſiours à vous, bien que ceſt humeur luy ſoit choſe inaccouſtumee. Et certes le monde croit que pour vous ſeul, elle a contrainct ſon naturel. Ouy Sire, on le croit, & dit-on qu'elle ſe violente ſoy-meſme pour vous eſtre aggreable. Auſſi vous a elle honoré de deux Couronnes. En quoy Sire, vous conſidererez s'il vous plaiſt, quel plaiſir a eu voſtre peuple de voir rejoindre à la Couronne de Frãce la Courõne de Nauarre. Car c'eſt cõme deux ſœurs, biẽ vnies d'amitié, qui ſorties de meſme sãg, & de meſme vẽtre, ſont quelquefois par mariage bien eſloignees l'vne de l'autre. Que ſi par cas fortuit elles viẽnent à ſe reuoir: O bõ Dieu combien de baiſers, combien d'embraſſemens, combien de careſſes! Ie penſe voir ceſte Laconienne, qui reuoiant ineſperément ſon enfant vif, qu'elle penſoit perdu, ſe paſme de ioye, & tombe morte de plaiſir entre ſes bras. C'eſt vo⁹

Sire, qui auez moyẽné ceſte entreueuë. C'eſt vous qui auez cauſé ceſte reunion par voſtre bonne fortune. C'eſt voſtre proſperité qui a faict ce coup. C'eſt vous qui auez comblé ce Royaume de ceſt aduantage à voſtre ioyeux aduenement. Enquoy vous auez reſſemblé ces honneſtes maris, qui eſpouſans quelque belle & honneſte Dame, luy font preſent de quelque anneau de prix, pour luy donner du luſtre d'auantage. Et certes nous croyons tous, que ces heureux Comtes de Champagne, qui ont tenu la Couronne de Nauarre auparauãt vous, & nos Philippes, & nos Louys, qui l'ont ioincte autresfois par mariage, & par ſucceſſion, aux odorants boutons de la Couronne de France, s'en ſont infiniment reſiouys. Car ceſte Couronne eſt comme vne belle Dame, qui a ie ne ſçay quoy d'agreable en ſa beauté, qui rauit tout le mõde. C'eſt ceſte Venus de Liſippe, que perſonne ne voit qui ne l'aime. Auſſi eſt-ce la Couronne la plus noble, & la plus precieuſe de toutes les Couronnes d'icy bas. C'eſt la roze des diademes, la Roine & l'Emperiere de tou-

tes les Couronnes clauſes, que les hommes ont iamais portees deſſus leur chef. Quand ie parle de la Courõne de Frãce i'entends de ceſte France, qui a chez ſoy ſon Inde & ſon Perou, & tout ce dont tous les autres Royaumes ſe vãtẽt trop ambitieuſement. Car elle les a, ſans frais d'armees, ſans fatigue de nauigation, ſans hazard, ſans tẽpeſte, & touſiours aſſeurees dedãs ſon ſein, & au milieu de ſa trãquillité. Entre la merueilleuſe abondance de toutes choſes neceſſaires à l'hõme, rien ne luy defaut. Elle a le Ciel ſerain & temperé, elle a le ſol fœcond, le bled, le vin, les toilles, les laines, les eaux, les bois, le beſtail en tres-grande facilité, & tres-facile fecondité, & tres-feconde felicité.

Solin eſtranger, & partant iuge ſans paſſion, parlant de la fertilité de la France, s'eſcric. *Heureuſes Gaulles, pour le grand reuenu de leur beſtail, voire tres-riches, de toute ſorte de choſes neceſſaires à l'vſage des hommes.* Qu'euſt-il dit s'il les euſt veuës de noſtre temps, & peuplees de toutes choſes ſi abondamment, & ſous le regne heureux de voſtre Majeſté?

jesté? Certainement il les euſt loüees comme vn miracle de Nature. Auſſi eſt-ce choſe certaine que nos voiſins, à qui la Nature manque, ſont contraints de recourir aux François, pour auoir les ſubcides de la vie.

On dira, que ce n'eſt qu'vn Royaume: mais c'eſt vn Royaume qui en vaut cēt, & qui a d'eſtendüe plus de deux cens ſoixante & dix grandes lieuës de long, & plus de deux cēs lieües de large. C'eſt vn Royaume, compoſé d'vne infinité de belles Prouinces. Vn Royaume tout rempli & tout peuplé: Ce ne ſont point les ſolitudes de Lybie, ni les deſerts d'Egypte, ni les glaces de la Sarmatie: tout y eſt fecond, tout y eſt plein de biens, & comblé d'hommes. Le vuide ne ſe trouue point en ceſte nature, de Royaume. La Regnarde d'Æſope qui faiſoit tāt de petits, reprochoit à la Lionne qu'elle n'en faiſoit qu'vn. Non, dit-elle, mais c'eſt vn Lion. Auſſi la France ne conſiſte qu'en vn Royaume, mais c'eſt le Roi & le Monarque de tous les Royaumes, Royaume tant aimé de Dieu, que l'on peut dire de luy ce que le Poëte Latin

diſoit de ſa Carthage:

On conte que Iunon d'vne amitié profon-
de
L'aimoit plus que Samos, & plus que tout
le monde:
Là, ſes armes eſtoient, là ſon char triom-
phant,
Giſoit de ſon Palais les portes eſtoffant.

C'eſt ce Royaume que S. Denys grand Senateur du Parlemẽt d'Areopage, dreſſa au modelle de la religiõ & iuſtice Chreſtienne. Royaume, qui compoſé de parties diſſẽblables cõme de voix inegales, toutes s'accordantes, faict vne Muſique diuine, & vne harmonie d'eſtat admirable à ceux qui ont aureilles pour la bien entendre. Royaume qui a duré douze cens ans ſous ſes Rois tres-Chreſtiens, ſans aucune alteration en ſa religion Catholique: & deuant ſes Rois Chreſtiẽs, pres de trois cens ans, ſans perdre vn petit fil de ſa premiere pieté. Ce qui eſt certes ſans exemple. C'eſt ce Royaume que ſainct Hieroſme diſoit auoir eſté touſiours exempt de monſtres, & que ſainct Bernard deſcriuoit n'auoir peu ſouffrir en ſon ſol, ni les Henrys, ni les

Arnaulds, ni les Berengueres, tous heretiques & ſeparez de l'Egliſe. C'eſt ce Royaume, auquel il y a tant de ſi belles Eglises baſties: où il y a plus d'Abbayes & de Prieurez, plus d'Hoſpitaux & de lieux ſaincts, qu'il n'y a en Royaume de la Chreſtienté. C'eſt ce Royaume Chreſtien, où le Clergé a eſté touſiours ſi honorable, & où les Canons de l'Egliſe ont eſté ſi bien ſceus, & ſi bien obſeruez. Royaume où iuſques aux plus petits du vulgaire, la pieté & la religion a eſté ſi ardemment & ſi frequentement exercee, qu'on ne peut voir vn peuple plus deuot, on n'en peut voir vn plus religieux. C'eſt ce Royaume où ont fleuri tant de nobles Eueſques: les Guillaumes à Paris, les Yues à Chartres, les Ionas à Orleans, les Saincts Ignaces à Liõ, les Saluians à Marſeille, les Saincts Spires à Tholoſe, les Saincts Hylaires à Poitiers, les Saincts Morilles à Angers, & ſur tous ce grand ſainct Martin Pair & Apoſtre de France: & tant d'autres inſignes perſonnages, qui de leurs eſcripts Catholiques ont illuſtré l'Egliſe, & l'ōt rēduë en ſa pureté, par leurs prie-

res& honorables actions & predicatiõs, C'eſt ce Royaume, de qui l'eſtat n'a iamais changé, & de qui les Loix fondamẽtales ſon encor en vigueur&en honneur, comme elles eſtoient dés ſa naiſſance. C'eſt ce Royaume,qui a eu deſia ſoixante trois Roys tous d'vne tire, & tous Chreſtiens & Catholiques:la troiſieſme race reprenant ſa tige en la premiere.

Et en quelle part de ce monde cet hõneur s'eſt il rencõtré? C'eſt ce Royaume, dont Dieu lui meſme a dreſſé le plan, & prins les meſures, l'ayant borné des Alpes, & des Pyrenees, enſemble du Rhin, & de l'Occean. C'eſt ce Royaume qui grouille de Nobleſſe, & qui en a tant que battant du pied la terre, on en faict ſortir des buiſſons, & fourmiller par les campagnes. C'eſt ce Royaume,de qui la iuſtice a eſté ſi recõmandee, que les Empereurs, les Rois & les Princes eſtrangers,y ont rapporté la vuidange de leurs plus grandes querelles & differents. Royaume, où les gens de lettres ont eſté, & ſont encor en telle abondance, & auec telle doctrine &

ſubtilité d'eſprit, que la merueille en reſte par toute l'Europe. C'eſt ce Royaume, où les artiſans ſont ſi ingenieux & ſi ſubtils, qu'en nulle part les mechaniques n'ont plus d'hõneur. Royaume, où les hõmes ne sõt legers, cõme leur repro chẽt les peuples les plus legers d'eſprit, & lourds de corps, qui ſoient au monde. Royaume, qui par vne conſtante grauité & meureté de iugement, n'a iamais varié ni és loix de ſa religion, ni en l'obeyſſance de ſes Princes, ni aux conſtitutions de ſon eſtat iuſques à preſent. Ce que n'ont faict les autres Royaumes. Nos troubles ont encor monſtré le deſir qu'on auoit de les conſeruer. Royaume qui ne remet au lendemain ſes affaires les plus graues, mais qui propoſees, les penetre ſubitemẽt & ſubtilemẽt, les ſonde meurement, & les reſould ſoudainement & ſur le champ. C'eſt vn Royaume non intemperé de chaleurs, comme l'Affrique, non tranſi de glaces comme la Scythie, mais qui en toutes ſes parties a ſa temperature eſgalle, peuplé de villes & places frequentes, & de tout ce qu'a beſoin la Nature. Et bref

Royaume qui eſt la plaiſante Tempé de noſtre monde, & où Iupiter, comme dict le Poëte, voudroit habiter, s'il quittoit le ciel, pour venir en terre. C'eſt ce Royaume où les Rois commandẽt aux hommes, & non aux beſtes, pour eſtre les François pleins d'humanité, de gracieuſeté courtoiſie, & par deſſus tous les humains. Royaume que Dieu par ſinguliere bien-vueillance, a gardé deſia douze cens ans & plus, ſans alteration aucune de ſon eſtat Royal. Royaume, qu'il a preſerué de grãds & perilleux accidens: Et ſingulierement en ces derniers troubles, que l'eſtat caſſé de vieilleſſe, eſtoit plus difficile à guerir: & que les mẽbres armez les vns contre les autres, & obſtinez à leur ruïne, ne cherchoient que la diſſolutiõ entiere de tout le corps. C'eſt ce Royaume, SIRE, que Dieu vous a donné, & où à preſent vous commandez en honneur & en Majeſté: ayant eſté le Neptune qui a appaiſé nos tourmentes, ſerené noſtre ciel, & qui auez ſi bien calfeutré noſtre nauire, qu'il eſt encor pour faire vne lõgue & heureuſe nauigation. C'eſt pourquoy ie chante-

ray ces Vers en voſtre loüange, & diray ce que dict le Poëte.

S'il y a dans le ciel quelque diuinité,
Qui des hommes deuotz voye la pieté,
S'il eſt en quelque part, quelque brin de iuſtice,
S'il eſt rien qui des bons la droicture cheriſſe,
Ie ſupplie au grand Dieu qu'il vueille guerdonner,
Le bien que voſtre main nous a voulu donner.

Mais ce n'eſt rien SIRE, de vous voir Monarque des François, & pourueu de tant d'authorité & de puiſſance, ſi l'on ne ſçait par quels moyens vous y eſtes pourueu. Car c'eſt où ſe voyent les merueilles de Dieu. C'eſt où les traicts de ſon pinceau ſont admirables. C'eſt là où la prudẽce de ſa maieſté eſt plus loüable & recommandable. C'eſt la couſtume de Dieu immortel, en ſes diuines actions, d'operer par les contraires, & non par les ſemblables. Car il faict ſes operations de medecine, comme faict Hippocrate, & non Paracelſe. S'il veut guerir, & curer vne cecité naturelle, il

faict du crachat & de la bouë, dont il les charge & les embroüille, & ſemble pluſtoſt les vouloir obſcurcir, que les eſclaircir. S'il veut eſleuer du grain, & en faire fruict, il le fait pourrir & conſommer dedans la terre. S'il a enuie de faire verdir vn beau Printemps, il enuoye vn fort Hyuer, qui couure tout de glaces, qui mange tout le verd, qui ne laiſſe que les branches des arbres, & les plantes en leur nudité. S'il veut faire fleurir vn bel arbre, & le charger de forces fruicts, il le faict eſmonder, il faict couper ſon bois, & ſemble qu'il ait pluſtoſt enuie de tout ruyner que d'edifier, pluſtoſt d'exterminer que de donner naiſſance. Il a apprins ceſt art aux excellents Architectes. Car pour faire vn baſtiment de haute eſleuation, ils creuſent les fondements d'extreme profondeur & demiſſion: teſmoin voſtre baſtiment du Louure, qui s'eſleue auſſi haut, ſur les belles maiſons du reſte de la Chreſtienté, que voſtre clemence & debonnaireté Royalle, s'eſleue ſur les vertus des Princes de la terre. Ainſi a-il baſti la grandeur d'Auguſte, & la fortune d'A-

lexandre. Car le dernier, n'a iamais rien eu du ciel qu'auec peine: & a fallu que de force il ait arraché ſon bon-heur de ſes mains. L'autre, battu & rebattu, voire ennuyé de tant de trauerſes, pria meſme l'vn de ſes amis de le tuer. Permettez moy SIRE, s'il vous plaiſt, que ie deſcẽde au plus creux de voſtre baſſe fortune, pour faire cognoiſtre ſa ſubleuation. Car la fortune pour vous faire ſentir ſon ſucre plus doux, vous a faict boire quelquefois vn doigt d'abſynthe. Permettez moy, dis-je, qu'oppoſant le petit pied à la grande toiſe, ie puiſſe par ceſte oppoſition faire cognoiſtre voſtre ſublimité. Car par l'oppoſition de deux contraires, ils s'eſclairciſſent merueilleuſement, & le blanc ne ſe voit point ſi blanc, que quand on l'oppoſe au noir, ni le grand, que quand on l'approche d'vne choſe petite. Auſſi dit-on qu'Hercule ne ſe trouua iamais ſi grand, que quand il fut aſſiegé des Pigmees. Et ce grand Coloſſe de Rhodus, ne ſe monſtra iamais plus haut, que lors qu'eſtant abattu l'on pouuoit de ſon petit doigt, faire de grandes & admirables ſtatuës.

Souuenez-vous dõc SIRE, en quel eſtat vo⁹ eſtiez, apres la mort du Roy Mõſeigneur voſtre Pere. Pẽſez à qui vo⁹ auiez affaire, en l'an 1568. quelle puiſſance vo⁹ auiez à combattre, & auec qui vous eſtiez. Iugez l'eſtat de voſtre maiſon, la tendreſſe de voſtre ieuneſſe, & les grãds affaires que vous auiez ſur les bras. Quand ie vous ramẽtoy cecy, ce n'eſt pas pour vous deprimer. C'eſt pour exprimer d'auantage, combien Dieu a baſti voſtre grandeur ſur vne baſſe, & perilleuſe deſcente. Et croy que liſant ceci, vous en ſongerez dauantage, que ie n'en ſçauroye eſcrire. Auſſi que ie ne veux remuer ce qui giſt bien, & qui eſt heureuſement enſeueli. Mais approchons plus pres de voſtre grandeur, qui eſt la Royauté. Car ces troubles ont eſté cauſe de voſtre fortune. La France pendant nos deſordres, s'eſt veuë à la verité en de grands, & perilleux deſtroits, voire aux derniers abois de ſa vie. Elle a ſẽti des accez de fiebure bien chauds, & bien violẽs. Toutesfois s'il n'y auoit autre moyen que par nos intemperies de vous auoir à la Royauté, nous aimons

nos fautes, & nos troubles nous plaisẽt, puisque c'est vous qui auez estably l'ordre, & faict raier dessus nous le Soleil de la tranquillité. On ne iouït point de la myrrhe qui ne l'incise, & l'encens ne se peut auoir sans fraction. Ie me represente en vostre Roiauté, la composition d'vn insigne medicament, où il entre tant de drogues naturellement contraires les vnes aux autres, & qui mises en vn pot ensemble, apres qu'elles ont biẽ boüilli & escumé, & qu'elles ont jetté l'vne contre l'autre, tout ce qu'elles auoiẽt de force, & de vertu naturelle : finalement s'accoisent, & se meslans ensemble, conuertissent leur suc, leur force, & toute leur substance, en la confection d'vn bon & salubre medicament. Car les deux partis, ont iettté l'vn cõtre l'autre, tout ce qu'ils auoient de roideur, & de puissance. Et apres auoir bien bouilli & escumé de cholere, apres qu'ils se sont bien brouillez en rencontres, & en batailles : à la fin, le tout s'est composé & conuerty à vostre recognoissance, & vous a on receu à la Royauté. Enquoy vos ennemis ont apporté tout ce qu'ils

aupient de roideur en l'eſprit, & en l'ame: & croy que s'ils euſſent peu faire d'auantage, ils l'euſſent faict. Et certes voſtre fortune me faict ſouuenir d'vn nauire biẽ armé, & bien enuitaillé, qui faiſant voyage ſur la mer, ſe trouue à la fin cruellemẽt aſſailly, & inueſti de la tempeſte. Les vents contraires l'affligent, ils le battent, & rebattẽt de toutes parts, ils excitent & enflent les ondes, qui eſcument, qui ronflent, & qui bruyent à l'entour pour l'engloutir. Et comme ils luctent de part, & d'autre cõtre le maſt, les voiles & les antemnes: voici vn vent, qui de toute ſa force penſant le renuerſer, le faict eſchapper des autres, & le porte à pleines voiles, & de toute roideur en vn port tres-aſſeuré, où il ne pẽſoit iamais ſurgir. Car le port honorable de la Royauté, a receu voſtre vaiſſeau, battu & rebattu, de vents contraires: & le party plus grand qui le penſoit abyſmer, la ietté finalement contre ſon eſperance, au lieu où toute la France l'a recueilly, non ſans vne allegreſſe ſinguliere. De moy quand ie viens à conſiderer par quels moyẽs vous y eſtes entré, c'eſt

où ie fõds en merueilles,& plus i'y trouue de contradictions, plus ie reuere les hautes conditions où voſtre bon heur vous a porté. Car vos ennemis ont faict ce que fit celuy qui (penſant oſter la vie à vn homme, qu'il haïſſoit) la lui donna: & qui au lieu de luy planter le poignard dans le cœur, & le trauerſer de part, en part, luy creua & trauerſa vne apoſtume qui le faiſoit mourir : & contre ſon intention, il ſauua la vie à celuy dont il vouloit la mort. Ce qui ne s'eſt fait ſans vne grande prudence de Dieu, & ſans faire eſmerueiller tout l'Vniuers ſpectateur de nos tragedies. Car ce coup a eſté le plus nompareil coup, qui ait eſté tiré, ie ne diray point de noſtre temps, mais de fort long temps auparauant. Ie vous diray Sire, vne verité, qui vous eſt grandement honorable.

C'eſt que les loix, les Rois, les Princes, les Prouinces, les Eſtats, les villes, les grands & les petits, les riches, & les pauures, les ieunes & les vieux, tous vo⁹ abandonnoient: & neantmoins quelque tẽps apres, & par voſtre valeur, conſtance, & patience, tous ils ont eſté con-

traincts de vous rechercher & se prosterner deuant vostre Royalle Majesté? Croyez moy, Sire, qu'il sembloit que le Ciel se ioüast des hõmes, & qu'il les eust aueuglez pour se rire de leur cecité. Car ils se degoustoient pour vous aimer, ils vous laissoient pour vous rechercher, ils vous fuyoient pour vous approcher, voire pour vous voir au plº haut degré d'honneur, où Prince entra iamais de nostre temps. Ceux qui pensoient vous voir aux pieds, vous voient à la teste, & ceux à qui vous n'estiez rien, vous ont honoré comme leur Roy. Merueilleuse action de la prouidence de Dieu, qui dedans son estroict secret, vous tenoit caché, pour vn iour, vous publier & preposer au genre humain, & contre l'opinion de tant de Françoís, vous faire Roy des Frãçois. C'est tout ainsi qu'à la naissance des grandes ames, l'on voit force contraires dispositions de Saturne, & de Mars, & force mauuais aspects qui menacent de mille, & mille rencontres d'infelicité. Mais apres qu'ils ont effectiué, & delaschéleurs mauuais regards, finalement ils s'esuanouïssent,

& laiſſent Iupiter dominer tout à ſon aiſe.

Qui parauant eſtoit de Iunon ennemy,
Eſt à preſent ſon gendre, & ſon meilleur amy.

C'eſt ce que le Poëte dict d'Hercule, apres qu'il eut eſpouzé Hebé, comme vous auez eſpouzé voſtre Couronne. Voila donc de grandes, & merueilleuſes proſperitez en voſtre Royauté: mais voila vne Majeſté eſcloſe, auec vne grande contention & variation, voire auec vne eſtrange conciliation de Fortune. Car le Clergé qui auparauant vous redoutoit, vous a demandé, la Nobleſſe qui vous laiſſoit, vous a eſleu: la Iuſtice qui vous abandonnoit vous a voulu: le peuple qui vous fuyoit, vous a recherché, & peut-on dire que vous auez eſté les vœux, le deſir, & le ſouhait vniuerſel, de tout le Royaume de France. C'eſt ainſi que le temps deffaict, & refait toutes choſes. Car il eſt comme la Crocute d'Egypte, de la dent il rompt tout, de l'eſtomach il digere tout. Eſt-il pas veritable que l'on n'a pas attendu que vous fuſſiez au throſne de la Royauté, que

l'on vous y a pluſtoſt porté, qu'on n'y auoit penſé, que les villes, & les Prouinces, vous ont pluſtoſt receu que demandé, pluſtoſt honoré que regardé, afin de coupper tout à coup, les nœuds ambigus, & enuelopez, de nos faſcheuſes cõtrouerſes. Vous auez comme le figuier d'Inde, pluſtoſt receu le fruict que les fueilles. Certainement SIRE, i'ay eſté esbahy de voir tout à coup, tant de peuples à vos pieds, qui parauant ne deſiroient que vous moleſter. Et moy entre autres, SIRE, qui ay faict quelque part de nos troubles, & qui me voy maintenant abbatu de voſtre dextre ſouueraine: Ie n'ay point de honte de publier ce que i'ay eſté, quand chacun voit à preſent qui ie ſuis, & ce que ie ſuis. Et vous cõfeſſeray, que ſi vous ne m'euſſiez preuenu par voſtre bonté, i'eſtois encor pour faire d'auantage. Quantes-fois m'auez vous donné la main, pour me faire recognoiſtre, quantes-fois m'auez vous faict aduertir, de penſer à moi? Et toutes-fois mes yeux ne pouuoient voir, ni mes oreilles ouïr, ce que ma main depuis a ſenti. Le ſeul amour de

ma religion,(& Dieu le ſçait lui qui tout ſçait) me faiſoit tenir ferme en mes reſolutions. Ie me ſouuenois d'vn de vos predeceſſeurs,qui reuenud'Angleterre, fit vn ordre de Cheualiers,auec vn Eſcu d'or & vne bande de perles,dont le mot eſtoit, *allen, allen,* c'eſt à dire, allons, allons,& courõs tous au ſeruice de Dieu; Car ainſi l'interpretoit-il,dict l'hiſtoire. Et certes, i'ay faict pour l'honneur de Dieu, & pour l'Egliſe, ce que Caton faiſoit en ſes guerres pour ſa Republique. Car i'ay crié deſeſperement, i'ay frappé cruellement, ie n'ay deſmarché nullement. La viſiere baiſſee, ie ne cognoiſſois perſonne, non pas voſtre Majeſté SIRE, qu'à preſent i'honore, & ie ſers apres Dieu.

Quantefois m'a-on ſollicité de changer de parti, & quantefois m'y a-on excité, ſoit par argent, ſoit par ambitieuſes promeſſes? Mais i'ay mieux aimé rõpre, que tordre. Ni l'or ne me gaignoit, ni la peur ne m'eſtonnoit, ni la force ne me ſurmontoit. Tout periſſoit, que i'auois le cœur ferme. I'eſtois faict du bois de la nauire d'Argo, ie ne craignois ni

l'eau ni le feu, resolution de ne plus viure, ma religion perduë. En ceſt eſtat, i'ay tiré tous les coups que i'ay peu, & faict ce que le temps me permettoit, & la licence. Non que vous m'euſſiez faict tort. Car, SIRE, quel tort m'auriez vous faict, vous qui m'auez procuré tant d'hõneur, & tant de bien par voſtre biẽ-vueillãce. Vous en auez le cœur net, & les mains lauees. Mais i'eſtois vn pauure Catholique inſenſé d'amour, qui bruſlois d'affection enuers ma religion, & qui craignois le peril, dõt Dieu l'a par vous ſeul miraculeuſement deliuree. Ie ne pouuois comprendre ce que ie voy, & qu'à preſent ie ſçay, & ie ſens de voſtre Majeſté. I'eſtois vn Corebe, embraſé de la beauté de ceſte Caſſandre. Ie me ſouuenois du grand ſermẽt fait en mõ bapteſme, de n'abãdõner iamais ma religiõ: & que ie l'auois priſe cõme mon corps & mon ame: qu'auec elle il failloit viure, auec elle il failloit mourir. Encor en ſuis ie là. Car bien que i'aye cõme les arbres, le pied en terre, ſi faut-il que i'aye le chef au ciel. Ie creuois, que vous qui eſtiez vn des plus beaux fleurons de

ceſte Couronne, l'eſperance du Royaume, l'appui d'icelui, le braue & genereux ſang de Monſeigneur ſainct Louys: ſang tant de fois eſpandu pour l'Egliſe, ne fuſt aux trouppes de l'Egliſe. Croyez, SIRE, que l'amour que ie vous portois, comme au premier Prince de France, l'affectiõ que i'auois à ce noble ſang, meſlé de fleurs de Lys, à la maiſon des Bourbons, eſtoit la ſeule cauſe de me ſeparer de voſtre Majeſté. O que maintesfois i'ay deteſté le malheur qui vous auoit porté en ce perilleux chemin. Cõbiẽ de fois i'ay maudit ceſte Fortune enchãtereſſe, qui vous auoit de ſes charmes eſblouy les yeux. Combien de fois ceſte Circé, qui par la force de ſes herbes, & mauuais venins, vous auoit tourné la penſee, afin de vous fouruoier. Mais Dieu ſoit loüé, qu'à preſent vous eſtes au chemin, où l'Eſprit de Dieu vo⁹ conduit auec aſſeurance, & auquel tous les gens de bien vous deſiroient.

Ie ne crains point, SIRE, de dire ce que vous auez eſté: quand à preſent nous ſçauons tous, & publions ce que vous eſtes. Auſſi les fautes de noſtre hu-

manité corrigees, ne ſont plus fautes, mais vert⁹: La verité oppoſee à l'erreur, a plus de luſtre, & l'amendement apparié à la faute, a de l'honneur d'auantage. Car de faillir à l'homme, c'eſt fragilité, mais de ſe recognoiſtre, c'eſt diuinité. Les grands hommes ont plus acquis d'hõneur en leurs cheutes, qu'eſtant debout, & plus eſtant par terre, qu'eſtant ſur pieds. L'Egliſe a plus honoré la negation de ſainct Pierre, eſtant deuëment ploree & corrigee, qu'on n'a faict ſa confeſſion ouuertement & animeuſement prononcee. Vous diray-ie, SIRE, qu'on a plus parlé de la reparatiõ du mõde, qu'on n'a faict de ſa creation? I'adiouſterai, que ceſte reparation a eſté plus admirable, que la creation n'eſtoit incomprehenſible & incroyable. Entre les Payens, la reconciliation de Coriolanus à ſa patrie, lui a plus acquis de reputation, que toutes les victoires qu'il euſt iamais ſur les Gaulois. Entre les Chreſtiens, la reunion de nos Henrys, & Federics Empereurs auec le ſainct Siege, leur a donné plus de reputation, que toutes les armes leuees & exploitees

par leur obſtination,

Ie ne crains point, SIRE, de publier le paſſé, quand le preſent vous ſert de trophees. Nous confeſſerons frãchement voſtre abſolution, pour ce que nous l'eſtimons plus glorieuſe que voſtre ſimple conuerſion. On vous confeſſe autresfois ennemi, afin qu'à meilleur titre on vous tienne pour protecteur, & pour ami. C'eſtoit dont ceſte religion, SIRE, qui ſeule, me faiſoit tenir parti. C'eſtoit ce Palladium pour lequel ie combattois. C'eſtoit la Dame pour laquelle ie conteſtois. Ainſi le ſeul amour de la patrie, aſſocia Plautius au parti de Piſo. Et Caton ne fut porté aux armes Ciuiles que pour l'amour de ſa Republique.

Que ce iour me fut heureux, où le S. Pere vous donna la main, & vous introduit en ſa bergerie. Ie l'appelle heureux: car à bon droict il eſt heureux, & digne d'eſtre marqué de croye blanche. Il eſt heureux pour la France, heureux pour toute la Chreſtienté; & heureux encore pour moi en particulier. Heureux pour la France deliuree de ſchiſme, pour la

Chreſtienté ſauuee du peril, pour moy qui deſlors prins reſolution de m'en retourner en ma maiſon, & vous recognoiſtre. Nous deuons, certes, beaucoup en particulier & en general à la prudence, voire à la ſapience du ſainct Pere. Il s'appelle Clement, mais à bon droict il eſt Clement, voire tres-clement & treſſage. Plus digne Patron ne ſe pouuoit donner à la nacelle de ſainct Pierre, principalement en ce temps. Il eſt Clement huictieſme, mais par ceſte clemence, il s'eſt monſtré huict fois aymable, & huict fois charitable & recommandable à la Chreſtienne poſterité.

Ie dis que ce iour me fut heureux, pource que ie deuins voſtre vaſſal, voire voſtre tres-humble & tres-fidelle ſeruiteur. Et comme les abeilles s'approchẽt ordinairement de leur Roy, & ne peuuent viure ſans Roy, auſſi deſlors ie courbay ma teſte à vos pieds, ie ploiay le genoüil deuant voſtre face. Et bien que ie fuſſe en pays eſtranger, ſi eſt-ce que mon eſprit vous recognoiſſoit pour mon Prince ſouuerain. Ouy, ie vous re-

cognoissois pour mon Roy & sans faire tort à ceux qui m'auoient receu, ie confessois qu'à vous estoit le commandement, & à moi l'obeyssance. Mon ame vous disoit bassement, ce que hautemẽt Abigail, ceste sage & belle Israëlite, disoit à Dauid, qu'elle espousa depuis. *Receuez moy*, SIRE, *s'il vous plaist, en vos bonnes graces, & que vous soyez deuant les yeux de Dieu mis au paquet des viuans.* C'est lors que ie ressemble le feu, lequel si tost qu'il voit la Naphte, qui est la fleur du Bitume, de tout loin il y vole & s'y va prendre. Car mon amour vola soudain à vous, pour vous donner, apres Dieu, tout ce que i'auois, & le cœur sur tout, que i'apendis aux pieds de vostre Majesté. Que pensez-vous, SIRE, l'aise que i'eu, de me voir abbatu par le torrent de vostre prosperité, & mis aux pieds de vostre bonne Fortune? Car mõ deshonneur a esté mon honneur, mon malheur a esté mon bon-heur, ma honte a esté ma gloire, ma perte, mon gain, & ma desroute, le laurier de ma victoire, & la palme immortelle de ma bataille. Ie me resiouïs de me voir sous vos pieds:

& de m'y voir auec tant de deſpoüilles ennemies, tant d'enſeignes, tant de guidons, tant d'eſcus, & tant d'eſpees, qu'on voit entre vos trophees. I'ai cõtentemẽt de voir blotti le petit tuyau de ma plume abbatuë, ſous le cours de voſtre biẽheureuſe magnanimité. I'ai profit de mẽ voir auili par voſtre ſublimité, & de me voir deprimé par voſtre hauteſſe. Car qui meurt d'vne belle eſpee a ſon ſoulagement, & qui tombe ſous vne dextre puiſſante, a quelque reconfort en ſon mal-heur. C'eſt ce que diſoit le Poëte:

Du moins à ton mal-heur ceſte gloire eſt donnee,
Que tu meurs abbatu de la dextre d'Ænee.

Et quand ie ſonge à mon infelicité, il m'eſt aduis, SIRE, (ſi i'oſe me comparer à lui,) que ie voy le pauure Meſſala aux pieds de la clemence d'Auguſte, lequel non ſeulement le remit en ſa grace, mais qui le receut en eſtroitte amitié, & pour l'amour de luy, pardonna à Speuſipus le Philoſophe, compagnon de Brutus. Il m'eſt aduis dis ie, vous voyant, que ie voy Alexandre, qui de la main dont il abbattit Darius, releua vn

pauure ſoldat qui mouroit de froid, & le meit en vne chaire pres du feu. L'on dira, & l'on dira verité, que vos triomphes ne peuuent eſtre beaucoup enflez de mes petites deſpoüilles, & qu'il n'y a que les grandes eaux qui facent les grãdes mers, & les grands amas de terre qui facẽt les grands monts. Et certes ie ſçay bien dont ie ſuis, & qui ie ſuis: ie ſçay voſtre grandeur, & ſçay ma petiteſſe: ie ſçay voſtre puiſſance, & n'ignore point mon imbecillité. Mais les plus petits ont dequoy ſeruir & honorer les plus grands: voire de bon cœur & vtilement. La teſte au corps humain, ſe ſert des plus baſſes parties. Le chef ne deprime pas les pieds, qui l'ont aucunes fois mal porté. La nature nous enſeigne, que les plus petits animaux peuuent faire beaucoup de bien aux plus grands. Le Lyon d'Æſope, qui eſt le Roy des beſtes, remercie le rat d'auoir rompu & rõgé ſes liens, lors que les chaſſeurs l'auoient prins au piege. Ceſte petiteſſe aida fort à ſa grandeur. Vn grand Roy remercia fort vn pauure paiſan, de l'auoir ſerui d'vn verre d'eaue, en ſa plus gran-

de neceſſité, ainſi ſommes nous conciliez les vns aux autres. C'eſt le cimẽt des grands, & des petits, des foibles, & des forts, des riches, & des pauures, & la chaux qui joinct les parties diſſemblables de la nature. Et qui le meſpriſe, il tõbe en des proplexitez eſtrãges. Le monde ne voit rien plus fort que le taureau, & toutesfois le petit taon, ne laiſſe pas de le faſcher, & quelques fois il l'eſpoint tellement, qu'il le porte en fureur, par monts & par vallees, par fleuues, & torrents, & le faict eſcumer de rage, & de cholere. La Nature n'a rien ſi ſublim que l'Aigle, qui s'ouure le ſecret de l'air, & ſe faict chemin par les campagnes du Ciel inacceſſibles. Et toutefois, le petit eſcarbot le guerroye, & luy faict mille deſplaiſirs. Qui a il plus grand, & plus cauteleux que le Crocodille? Neantmoins le petit Igneumõ, qui eſt vne eſpece de gueſpe, trouue moyen de penetrer en ſon corps, pour luy ronger le poulmon, & ſe repaiſtre de ſes entrailles. Il en eſt ainſi des choſes inanimees, car on dict de la petite Iſle d'Egine, qu'elle eſtoit vne paille en l'œil, de la

ville d'Athenes, dõt elle receuoit beaucoup d'incommoditez, & de desplaisir. Voyez l'Isle d'Angleterre (que la nature a plantee auprés de ce grand Royaume, comme vne petite motte de terre dedans les eaux) combien d'incommoditez, combiẽ de fatigues a elle autresfois donné à vostre Estat, qui est si grand & si admirable? Autant certes que l'Isle de Sicile en a donné autresfois à toute l'Italie. Entre les hommes, Vlysse auoit vn petit corps, & toutesfois il trouua moyen de creuer l'œil à ce grand Polipheme, & aueugla ceste grande masse de chair, qui effroyoit tout de sa grandeur. Mais combien de bons offices feit-il (si petit qu'il estoit) à ce grand Roy Agamemnon, voire à la Grece vniuerselle, & à tout le camp des Grecs, en la ruine de la ville de Troyes?

Vous SIRE, qui estes vn si grãd chef de guerre, auez assez enseigné, & practiqué qu'entre les gens d'espee, on tient ceste maxime qu'il ne faut iamais negliger son ennemi, si petit qu'il soit: & que des petits on tire quelquesfois degrãds, & signalez proufits. Aussi Iules Cæsar

duquel vous auez de grandes, & singulieres marques, aiant trouué Catulle qui auoit escrit contre luy, comme autrefois i'ay faict contre vostre Majesté, apres vn peu de satis-faction, non seulement oublia sa faute, mais le prenant par la main, le mena en sa maison, & le festoia.

Et à la verité, la satis-faction appaise la douleur. Car à la poincture d'ortie, vn peu d'huile est le souuerain remede. Mais vous auez plus fait que luy, d'autant que sans satisfaction aucune, sans me voir, sans m'ouyr, vous m'auez non seulemẽt remis ce que i'auois faict, mais vous m'auez donné vostre grace, reuoqué en ma maison, remis en ma patrie, & receu au nombre de vos suiects. Aussi estes vous le Cæsar des Chrestiens, & luy se contentera d'estre le Cæsar des Payens.

Voila donc la puissance, que Dieu vous a donnee faisant l'acquisition de vostre estat. Voila comment vous auez attiré vos ennemis, qui se vouloient opposer à vostre Majesté. Qui est vne des graces plus signalees que Dieu vous ait

departies, & vn precipice & aduantage, qu'il vous a faict comme au fils aisné de son Eglise. Voyons maintenant l'esprit qu'il vous a departi en la manutentiõ de ceste puissance. Car ce n'est rien de la vous auoir donnee, ce n'est rien de l'auoir receuë, si l'on ne sçait comme vous l'auez sagement maintenuë. Certainement la bonté de Dieu est comme vne source viue, qui donne des eaux de grace en merueilleuse abondãce. C'est d'elle que plusieurs ruisseaux s'espãdent diuersement sur la terre. Aussi les hommes y puisent tout ce qu'ils ont de bon. Aux vns il dõne l'agilité de pieds, cõme à Iphiclus, aux autres la subtilité de l'oreille comme à Melampus, aux autres la viuacité de l'œil comme à Marius, aux autres la force du corps, & puissance des mains comme à Milon: Mais aux grãds Roys, il leur donne volontiers vn cerueau bien timbré, & vne sagesse en leurs testes. C'est pourquoy l'Empereur Seuere, ayant la goutte aux pieds, & voyãt qu'on se mocquoit de luy: Ie vous feray sentir, dit-il, que c'est la teste & non les pieds qui commandent. Et certes vous

auez monſtré qu'en voſtre entendement eſtoit le don que Dieu vous auoit faict, & par lequel vous preſidiez iuſtement à la France. Car ſçachant que la guerre eſt la mere de cõfuſion, la meurtriere des loix, & l'ennemie de toute vertu: le premier poinct où vous auez donné, c'eſt de la chaſſer par de là les mers, & coupper les racines à toutes ſes reliques. Et pour y paruenir, vous auez r'allié vos ſubjects par honneſtes traictes, vous les auez conciliez & adoucis par voſtre exemple, & où l'amitié n'a prouffité, vous y eſtes venu de viue force, combien que fort tardiuement & rarement.

On dict que l'amour, & la force ſont les deux machines, par leſquelles les hõmes ſont attirez à leur deuoir. Celle de l'amour, n'eſt pas tendue ſi roidement, mais elle opere merueilleuſemẽt. Elle eſt ainſi que l'arbaleſte, où les mains, les pl° roides, quand elles ſeroiẽt d'vn Hector, ne pourroient pas faire venir la corde à la noix: mais ſi on y applique le martinet, luy qui eſt plus ingenieux que fort, & qui a plus d'amour que de vio-

lence, se ioinct & s'incorpore à elle, & bãdant petit à petit, l'approche par vne douce cõtrainte, & finalemẽt la joinct, voire l'arreste au lieu destiné. C'est ce que disoit Theopompe Roy de Lacedemone, que les resnes de sa Royauté, n'estoient si fort tenduës, afin qu'elles peussent durer plus longuement. Quãt à la force, pource que sa machine est violente & impetueuse, vous n'en auez que peu vsé. Aussi n'est elle bonne, que quand le Conseil est negligé. Et ordinairement où l'homme doüé de raison, ne veut entendre à la raison, c'est lors que l'on la met en œuure. De ces deux vous auez maintenu vostre puissance: mais plus de la premiere que de la seconde: & auez ainsi rendu net vostre estat, de quelques petits restes, que nos troubles y auoient laissé. C'est la calamite dont vous auez attiré nostre paille, c'est l'aimant dont vous auez amené nostre fer. Ce que vous auez executé à l'exemple d'Auguste, plus par prudence, & par conseil, qu'auec la lance, & le gantelet. Et c'est lors que par toutes vos places, vous auez estabi de sages Gouuer-

neurs & que la guerre assouppie, vous auez ouuert le temple de iustice, & auez desiré qu'elle regnast, imperieusement par tout. De là sont venus vos edicts contre les gens de guerre, de là ceux des Preuosts des Mareschaux, de là la police des villes, l'introduction des Manufactures, de là la reformation des habits, & la supression de tant d'abus, & la barre posee aux licences, que le temps & la guerre auoient introduictes en vostre estat.

MAIS vostre puissance a grandement paru en la guerre de dehors, & singulierement quand ces deux grands mõts de l'Europe voulurẽt s'entrechoquer. Car tout ainsi qu'en la collision des nuees, on voit jaillir des esclairs, qui font paroistre de grandes & soudaines lumieres: Ainsi en ceste declaration de guerre, on a veu les poinctes & brillantes clartez de vostre esprit, en l'ordre & dispositiõ de vos affaires. Car on a veu, cõme vous sçauiez fortifier vos villes, garnir vos frontieres, redoubler vos garnisons, mettre par tout de fideles & sages Capitaines. On a veu, comme vous pouuiez à coup mettre sus pieds, non seulement de

de grandes armees: mais les bien conduire, auancer, ou repoſer, ſans auoir indigence d'aucune choſe. On penſoit voir vn Alexandre entre les bandes Macedoniennes, vn Ceſar entre les Romaines, & vn Epaminondas entre les Grecques. Cela fit grandement iuger de voſtre prudence & entendement. Et certes, voſtre bon ordre mit en l'autre camp de grands deſordres. Car on s'eſmerueilloit que tout ce qu'on auoit pris ſur vous par le moyẽ des troubles, eſtoit par vous incõtinent reconquis: & qu'il n'y auoit place qui ne vous fut rẽduë, ou de force ou de volonté. De ſorte que ſi Scipion Æmilian eſtoit tenu entre les Romains pour bon Senateur, bon Orateur, & grand Empereur: vous eſtiez tenu pour vn grand chef de guerre en voſtre cãp, pour vn ſage Senateur en voſtre cõſeil, pour vn diſcret Orateur en vos harangues militaires. On vous dõnoit à bon droit les tiltres, *de tres-vaillant, tres-veillant, & trauaillant*, qui ſont les trois Vertus, ou pluſtoſt les trois couronnes immortelles, dont les plus grands vainqueurs ont eſté iamais honorez. Et

ceux qui regardoiẽt de pres aux actiõs, disoient de vous, ce que l'on disoit des Israëlites : que vous auiez l'espee en vne main, & la truelle en l'autre. Pource que vous repariez d'vne part les ruynes de vostre Estat, & les desordres de nos troubles, & par les armes vous l'accroissiez & augmentiez de l'autre. Somme que d'vn Royaume gasté, vous en auez faict vn tout neuf, & l'auez remis sus pieds, contre l'expectation de tout le monde.

MAIS, ce n'estoit assez de l'asseurer dedans par bonnes loix, & bonne police, & l'affermir auec vne bonne obeyssance, & correspondance de membres au chef, & des subiects à vostre Maiesté Royalle, si vous ne l'eussiez cimenté par dehors auec l'amitié, & confederation de tant de Rois, Princes, & Potentats. En quoy vous auez ressemblé les Architectes, qui non contens d'auoir sur de bons pilliers, bonnes arcades, & bons fondemens, basti le haut ouurage de quelque grande Eglise, l'asseurent encor par dehors, l'appuyent & l'estançonnent de bons arcs boutans, & de grands & nobles pilastres. Mesmes vous

eſtes allié en la maiſon de Medici. Maiſon qui a eſté, & eſt ſi belle en Italie, qu'elle commande à la Toſcane, auec autant de valeur que de ſageſſe. Ie ne dirai point ſeulement pour les armes, mais pour le conſeil, & pour les ornements de la paix. Auſſi l'Egliſe a ſenti les fruits de ceſte famille, principalemẽt en deux Papes, Leon dixieſme, & Clement ſeptieſme. Et depuis, en la perſonne de pluſieurs grands & graues Cardinaux, & Capitaines de ceſte lignee. La France meſme en a receu du plaiſir, en ſes plus vrgentes affaires & neceſſitez. C'eſt la maiſon, SIRE, où vous auez choiſi voſtre alliance, où vous auez eſleu la Royne voſtre compagne, afin de donner des enfans à vous, & à la France, & à tout le genre humain.

ON dit que les Roys des Parthes, ne beuuoiẽt pas de toutes eaux indifferẽment: mais qu'il y auoit vn fleuue nommé Elæus, affecté au boire de leurs Majeſtez. Et les Cæſars, ne portoient pas en leurs triumphes, des couronnes de tous lauriers: mais ſeulement de ce laurier, dont la touffe eſtoit dans leurs iardins.

Auſſi nos Rois ne prennent pas indiffe remment femmes en toutes maiſons: mais celle de Medici, allice de maiſons Royalles & Imperialles, a eſté digne de leur en fournir depuis quelques annees, & à vous en particulier. Car comme on a eſcrit, qu'vn grand aigle laiſſa tomber au ſein de Liuia, vne poulle blanche, tenant vn laurier en ſon bec: Dieu qui eſt l'aigle de toute ſublimité, a mis en voſtre ſein ceſte Princeſſe pleine de chaſteté, & de candeur, auec le laurier, teſmoin de ſes victoires, ſur les vices. SIRE, vous auez eſté l'aſtre qui a eſleué par voſtre chaleur, ceſte noble & gratieuſe vapeur, de la riue d'Arné, & de Florence, pour la porter heureuſement iuſques au girõ de voſtre Majeſté. Vous auez eſté le Soleil, qui amoureuſement regardãt ceſte Lune, en la plenitude de ſa vertu, eſtes entré en conionction de voſtre lumiere, auec elle, & en auez produit des rayons, qui ſeront vn iour tres agreables à la France, & qui illuſtreront le reſte de la Chreſtienté. Car tout ainſi que les Alcyons eſclos, font la mer calme, & qu'ils la rendent commode pour

nauiger. Ainſi la Royne ayant eſclos Monſeigneur le Daulphin, a rendu la Frãce paiſible,& ſi a calmé les troubles, que pluſieurs craignoient en cet Eſtat. Elle eſt accouchee de la Concorde du Royaume, auſſi toſt comme de ſon premier fils : & s'eſt veuë comme Latone, mere en vn ſeul part, de deux grandes diuinitez.

Monſeigneur le Daulphin, qui maintenant eſt vn Titus, l'amour de tout le peuple, & la bien-vueillance du genre humain, ſçaura bien aſſeurer par le dedans ceſte heureuſe concorde : & dehors, Madame ſa ſœur la ſçaura bien cõcilier, par vn haut & celebre mariage. C'eſt la nature des Dauphins, d'aimer la muſique, & les bons accords, & ce ſera l'action de Monſeigneur le Daulphin, de nourrir & entretenir cet Eſtat en vne politicque vnion, & harmonique conſonance. A meilleur ton ne le peut il mettre, qu'à celuy de vos predeceſſeurs, & de ſoixante & trois Rois Chreſtiens & Catholiques, qui l'ont auparauãt gouuerné. Et tout ainſi qu'vn Dauphin ſauua du naufrage le pauure & mi-

ſerable Arion: ainſi ſauuera-il de la tempeſte, ce pauure Royaume affligé, & ancrera ſa nef en quelque bon port.

Or viuez tous en heureuſe proſperité, le pere, la mere, & les enfans: viuez, & que vos ans ſoient eternels, & à iamais durables. Souuent la France, auec vn œil ioyeux, a veu la naiſſance de ſes Princes: mais iamais auec plus d'occaſion. Car les autres naiſſoiẽt pour continuer vne ſucceſſion, ceux-cy ſont nez pour l'vnion de cet Eſtat, voire pour ſa conſeruation.

Voyla, SIRE, ce que i'auois à dire de la puiſſance que Dieu vous a donnee, non ſeulement pour paruenir à la qualité de Roy: mais auſſi pour vo⁹ y maintenir. Qui eſt certes, vn des lineaments, par le quel grandement vous reſemblez à Dieu. Maintenãt ie veux toucher l'autre qui eſt la Clemence & debonnaireté: laquelle vous auez autant glorieuſemẽt empreinte ſur le viſage, que la hauteſſe & magnanimité sõt empreintes ſur voſtre cœur. Ie n'en parle point comme apprentif, i'en parle par ſcience, & par experience. Et ſi ie l'ay apriſe, non ſans

peril, ie la loüeray hors du peril, & tant que i'auray en moi vn poinct de vie. Car c'eſt entre ces deux Deeſſes que vous eſtes aſſis. C'eſt entre ceſte Puiſſance & Debonnaireté, qu'eſt poſé le throſne de voſtre Maieſté Royalle. Homere faict ſon Iupiter grauement aſſis entre deux Vaſes, l'vn de bien, & l'autre de mal. Mais il faut que ie ſois ſon Cenſeur en ceſte part, & qu'il ait vn coup de ma baguette. Car c'eſt à lui mal recogneu, mal formé, & mal figuré la diuinité. Vn petit broyeur de couleurs euſt mieux diſpoſé ceſte peinture. Fait-il donc Iupiter aſſis aupres du mal, & le fait-il diſtributeur des miſeres qui eſgorgẽt les hõmes? L'amertume ne ſort point du ciel, & la mauuaiſe odeur ne naiſt de la roſe. Le mal ne vient iamais de la main de Dieu, pource qu'il n'eſt que douceur & bonté. Il failloit pluſtoſt qu'il le plaçaſt entre le Soleil & la Lune, c'eſt à dire, entre le Soleil de la Puiſſance, & la Lune de la Clemence & Debonnaireté. Car c'eſt où iuſtement ſe parque la iuſte Majeſté de Dieu, & apres Dieu, la Maieſté des Rois, & principalement des Rois de France.

Le Roy Charles ſixieſme voſtre predeceſſeur, le monſtra bien quand prié par le Duc de Brabant, & le Comte de Haynaut, de ne proceder rigoureuſement contre le Duc de Bourgongne, meurtrier du Duc d'Orleans, frere du Roy; Il dict ainſi, *S'il veut venir, ie le receuray, s'il veut ſeureté, ie la luy bailleray, s'il veut iuſtice, ie la luy feray, s'il veut miſericorde, ie la luy donneray*: Et certes, on voit bien ſouuent les Rois aſſis entre le frere & la ſœur, comme eſt Dieu entre la Puiſſance & la Clemence. Car ce ſont les deux grands chandeliers qui lui ſont eternellement deuant ſa Majeſté. De ces deux, il gouuerne & tempere le monde. Et tout ainſi qu'en certaine regiõ d'Affrique, les iours ſont infiniment chauds, & les nuicts merueilleuſement fraiches, afin de moderer l'ardeur du iour, & luy donner quelque douce temperature: ainſi ce que l'ardeur de la Puiſſance a bruſlé, eſt rafraichy par la Clemence, comme on voit ordinairement vne grande roſee, ſuiure les chaleurs des plus grãds iours d'Eſté. I'ay prins, SIRE, ceſte comparaiſon du Soleil & de la Lu-

ne, comme du frere, & de la sœur, puis-
que on tient que Phœbus, & Diane, sont
enfans de Latone, ainsi que les Poetes
ont chanté. La Lune donc est sœur du
Soleil, comme est la Clemence, sœur de
la Puissance, & Dieu est le pere immor-
tel de tous les deux. L'vn qui est le Soleil
est vn astre masle & fort, qui dissipe, &
qui escarte les broüillars, & qui esleue les
vapeurs, cõme fait la Puissance. La Lu-
ne est vn astre femelle, qui est mol &
doux, & qui par la frigidité tempere les
ardeurs du Soleil, qui sont les propres
actions de la Clemence. La Lune prend
sa lumiere du Soleil, & la Clemẽce prẽd
sa force, & son lustre de la Puissãce. Car
on ne peut estre clement pour sauuer,
qui n'a pouuoir de perdre & de ruiner.
La Lune regarde le globe terrestre de
plus pres, où le Soleil y iette les yeux de
plus loing. Car la Puissance ne cõsidere
que la faute, & la Clemence regarde
l'homme, & l'humeur dont il est com-
posé. La Lune eclypse du Soleil, par in-
terposition de la terre. Aussi la Clemen-
ce s'eclypse du chemin ordinaire de la
Puissance, & de la Iustice, par interposi-

tion de la fragilité & condition humaine. La Lune quelques-fois se ioinct, & quelques-fois se separe du Soleil: aussi quelques-fois la Clemence se doit approcher, & quelquesfois s'esloigner de la puissance de Iustice.

SIRE, ie louë auiourd'huy ceste Puissance, comme vostre propre vertu, & celle que pour l'amour de vostre Majesté, ie dois auoir en reuerence. Que tous Princes iettent l'œil sur elle, ce leur sera vn liure non escrit, où ils pourront beaucoup apprendre. Et certes Salustе dit vn beau mot des Princes clements, *Que ceux qui ont temperé leur commandement auec la douceur, ont esprouué en leur estat toutes choses belles & plaisantes*. Car le Plaisir & la Beauté sont les enfans de ceste Clemẽce. Et tout ainsi que ceux qui boiuent le vin pur, sentent vne ardeur vehemente en tout le corps, qui leur eschauffe le sang qui leur monte à la teste, & qui les precipite bien souuent en des choleres, & passions extraordinaires: & qu'au contraire, ceux qui le boiuent temperé auec de l'eau, sentent en eux les gracieuses fraischeurs de la tempe-

rance: ainſi les Roys qui boiuent le hanap de la puiſſance tout pur, ſe trãſportent bien ſouuent hors d'eux meſmes, & ceux qui le boiuent mixtionné & rafraiſchy de l'eau de Clemence, y reçoiuent plaiſir, nourriture & temperamment, qui eſt le gratieux bien de leur ſanté.

On dict qu'à Sulmo en Italie, les vignerons auoiẽt accouſtumé debaigner, & arrouſer les vignes d'eau, pour adoucir l'aigreur du vin, & que ceſte eau faict moutir les herbes, meurir, & groſſir le raiſin au profit du pere de famille. L'eau de Clemence en eſt ainſi, qui tempere & adoucit les eſprits plus aigres, & plus rebelles, & qui ſuffoque au terrouër humain, & faict mourir les herbes de contumace & ferocité, pour y faire groſſir la grappe de douceur & d'obeiſſance, & en faire du vin d'excellence. Et certes Cleomenes auoit raiſon, qui diſoit que le vray office des Roys, eſtoit non ſeulement de bien faire à leurs amis, mais auſſi des ennemis en faire de bons amis. Ce qui ſe fait par la Clemence, & par ce breuuage ſagement temperé. Car tout

ainſi que le bon faulconnier dreſſe & affaite ſon oyſeau, non auec rudeſſe, mais auec douceur & de bonnaireté: & que ſa douce main appriuoiſe ce qui eſtoit farouche, & ſauuage auparauant. Ainſi en eſt il des Princes, qui par douceur gaignent les cœurs des hommes, leſquels par la rigueur prendroient le vent, & ne voudroient iamais s'aſſubiettir, & venir ſur le poing. Auſſi tiẽt on que les Eſtats cruels ont beaucoup de terreur, mais qu'ils ont fort peu de duree. Ils ſont cõme eſt le chaud és pays froids, car il eſt plein d'ardeur, mais de peu de lõgueur. D'autant que qui conduit vn Eſtat, par la puiſſance abſoluë ſans la retenir par la douceur, eſt tout ainſi qu'vn cocher qui en vne roide deſcente lairroit aller ſes cheuaux au galop, ou qui les chaſſeroit à toute bride au lieu de les moderer, & auec l'enrayoir les engarder de ſe precipiter. Certainement ceſtuy là rencontroit bien, qui diſoit que la crainte eſt vn mauuais eſtançon d'vn eſtat. Car il n'y a plus grande reuerence que celle de l'amour: & qui tracte l'homme par la douceur, il ſçait par quelle aureille il le

faut prendre. Le cœur de l'homme eſt l'anſe, où il faut mettre la main pour le bien manier, l'eſtrier, pour le bien picquer, la bride pour le bien virer & conduire. Et comme l'Eſparuier mettant la caille au pied, ſe ſaiſit du cœur premierement auecq la ſerre : ainſi le Prince qui eſt vainqueur, doit ſoudain s'emparer du cœur, afin que le tout luy demeure. Car c'eſt la plus noble partie de l'hõme, & celuy qui ſe la peut donner, ſe peut vanter d'eſtre maiſtre de tout le reſte.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Nous auons ſubject, SIRE, de dire de la France, ce que Valere diſoit de Syracuſe renduë à Marcellus. O France que tu t'es ſauuee doucement, ayant trouué vn ſi doux Prince. Et certes Philippes Roy de Macedoine, & pere du grand Alexãdre, vrai pourtraict d'vn grand Prince, en a dõné l'exemple. Car il ſe concilia Nicanor & Arcadion, non pas par la rigueur, mais par la douçeur & bienveillance. C'eſt luy, qui ordinairement diſoit, qu'il failloit guarir les vlceres des hommes, par medicaments lenitifs, pluſtoſt que par les aigres & faſ-

cheux remedes. Car ſouuent ces poudres mordicantes, & ces cauteres & aduſtions empirent la maladie, & au lieu de la guarir, ils l'aigriſſent, & quelquesfois ils y apportent la gangrene. Seneque qui ſe plaiſt à diſcourir de la douceur où ſon eſprit eſtoit enclin, rapporte de l'Empereur Auguſte vne choſe ſinguliere ; c'eſt qu'il pardonna à tous ceux qui auoient porté les armes contre luy. Dequoy il le louë fort, & le recommande. Car, dict-il, s'il ne leur euſt pardonné, à qui euſt-il commandé? Certes c'eſtoit fort bien enquis. D'autant qu'il n'euſt commandé à perſonne, puiſque il n'y auoit perſonne qui ne ſe fuſt bandé contre luy. Il ſe concilia donc par la douceur, toutes les plus nobles familles de Rome, leſquelles il euſt perduës par la rigueur. Et ceſte benignité fut cauſe de l'eſleuer au ſouuerain degré de l'Empire, & lui faire porter le nom d'Auguſte fort longuement. Auſſi fit-il experiẽce de l'amour, & de la loiauté de ceux qui s'eſtoient reconciliez. Car il n'y en eut pas vn qui ne luy fut autant amy,

qu'auparauant il luy auoit eſté ennemy. Et à la verité les membres renouez tiennent ordinairemẽt plus fort que les autres. Pource que la nature deſirant reparer vne rupture, y apporte tant de ſecours, qu'ordinairement il s'y fait vn gros cal, dont la partie ſe rend plus forte qu'elle n'eſtoit auparauant. Les orfeures font touſiours leur ſouldure meilleure & plus ferme que n'eſt pas la beſongne premiere. Iules Ceſar qui ſçauoit ce ſecret eut grãd regret de n'auoir peu ſauuer Caton, qui luy faiſoit ſi fort la guerre: & diſoit ordinairement qu'il luy auoit enuié ceſt honneur. Et à la verité, ie croy qu'il eſtimoit plus de garder vn Caton, que de cõquerir vn monde entier. Car Caton ne ſe broüilla aux troubles, que pour le ſalut du public, & ne ſe roidit contre Ceſar, que pour voir Ceſar, aimer plus Ceſar, que la Republique. Mais tous Princes ne ſont capables de telle victoire. Car il y a des terres, où les colombes ne nichent iamais, où les fruits ne meuriſſent iamais, voire où les arbres ne fleuriſſent iamais, & où il ne croit que des chardõs au lieu de roſes. Et

cõme les soldats qui auoiẽt suiui aux Indes les enseignes d'Alexandre, disoient qu'il y auoit des herbes dans la mer, qui dedans l'eau paroissoient verdes, mais hors de l'eau n'estoient que sel: ainsi il y en a qui se resoluent tout en amertume. Il faut bien estre remply de diuinité, pour remarquer les nobles parties de la Clemẽce. Lesquelles sont d'autant plus signalees, quand elles se font de Roy, enuers son subiect, ou de citoyen à vn autre citoyen.

I'oseray prendre la hardiesse, SIRE, puis que vous me donnez la liberté de parler, d'ẽfoncer vn peu ce poinct, pour ce qu'il importe à vostre Maiesté, & que la Clemence est vn des plus nobles fleurons de vostre Couronne, voire vne des excellentes vertus de vostre personne. La Clemence donc a ses circonstances sur lesquelles elle doit estre iugee, & appliquee: car les vns en sont plus dignes, & les autres moins. Et y a difference de la donner à vn estranger, difference à vn subiect, differẽce à vn citoyen. Quãt à l'estranger, la clemence n'est tant requise en son endroit, comme enuers les

deux

deux autres, combien que iamis on ne luy a desniee, s'il s'en est trouué digne. Segeste, Prince Alleman, du temps de Tibere, ayant enuoyé vers l'Empereur, pour luy donner secours, & pour receuoir son fils en grace, qui apres la desfaicte de Varus, s'estoit insolemment porté, experimenta, dict Tacite, que valloit la Clemence Romaine. Car on lui octroya ce qu'il requist, qui estoit le secours des Romains pour luy, & la bonne grace pour son fils. Et du temps de Claude l'Empereur, Mythridates Roi du Bosphore, se voyant deffaict & vaincu, pria Eumenes de rescrire à l'Empereur: de le receuoir en sa grace, ce qui fut fait. La responce fut courte, mais digne d'vne Maiesté Romaine, *Qu'il y auoit à Rome autant de clemence contre les vaincus, que de courage contre les ennemis armez.* Toutesfois ceste grace tousiours n'a esté faicte. car Parthamasiris la demãdant à Trajan, ne l'eut pas, non plus que Baston, & plusieurs autres Princes vaincus par les armes. Et les raisons en sont belles & remarquables: C'est que l'estranger a ses Dieux à part, disoient les Payens, & le

ſubiect, & le citoyen, les a cõmuns auec nous. L'eſtranger n'a lieu quelconque d'amitié qui nous touche, le citoyen & le ſubiect, nous ſont comme freres de ſang. L'eſtranger a le ciel, & le ſol, ſeparé de nous, & le citoyen & le ſubiect, l'a commun auec nous. Vn meſme air le rafraichit, meſme ciel le regarde, meſme ſol le ſouſtient. Mais quant au Seigneur, il a auſſi ſes conſiderations à part, ſes meſures, & ſes bornes, eſquelles il ſe doit contenir. Car la puiſſance d'vn Prince Chreſtien, n'eſt pas vne puiſſance effrenee, & telle qu'vn maiſtre l'a ſur des eſclaues. Elle doit eſtre temperee de douceur & de benignité. Car quand le Soleil de la religion Chreſtienne fut en ſon Midy, l'eſclauitude ſe diſparut, pource que pauures & riches, grands & petits, Seigneurs & vaſſaux, ſont freres en IESVS CHRIST. Ils ſont membres d'vn meſme corps, ſubjects d'vn meſme chef, qui nous a recommandé la douceur à ſon exemple: Ce qui a eſté pratiqué par tous les Princes Chreſtiens & Catholiques, & par tous ceux, qui au deſſous de la dignité de Prince, ont eu quelque

gouuernement. De faict, Odo Abbé de Clugny, & prepoſé ſur tant de bons religieux, diſoit que s'il auoit à eſtre damné, il aymoit mieux que ce fuſt pour auoir aimé la douceur, que l'inclemence. Entre les Chreſtiens, vn vray Seigneur, n'eſt pas Seigneur, mais il eſt pere. Le nom de Seigneur, eſt vn nõ de puiſſance: mais le nom de Pere eſt vn nom de pieté & de clemẽce. Auſſi dit on pluſtoſt vn Pere de famille, qu'vn Seigneur de famille. Et ce nom de Pere de famille regarde auſſi bien les ſeruiteurs & les eſclaues, que les enfãs. Ce que les Payens nous ont monſtré, meſme au milieu de leurs tenebres. Car Auguſte par pluſieurs fois fut ſalué Seigneur par les Romains: mais iamais ne receut ce nom, nõ plus que Iules Cæſar ſon oncle. Et comme au Theatre, on eut en ioüant faict mention d'vn honneſte & gratieux Seigneur, & que chacun eut jetté ſa veuë deſſus lui, il tourna la teſte, declarãt que ce nom ne lui eſtoit aggreable. Autant en fit Tibere, ſon ſucceſſeur. Mais Auguſte print au lieu de Seigneur, le nom de Pere de la patrie. Il y a en l'antiquité

deux exẽples de Seigneurs enuers leurs ſubjects qui ſont fort contraires. L'vn a eſté grandement loüé comme clement, l'autre grandemẽt blaſmé comme cruel & plein de tyrannie. Celui là de la clemence fut tel. L'Empereur Auguſte ſceut que Cinna, ſon ſubject, & ieune homme de bonne maiſon, auoit coniuré cõtre lui, auquel deſia il auoit pardõné, à cauſe qu'il eſtoit de noble race. Comme il l'eut enuoyé querir, & qu'il fut entré dans ſa chambre, il le fit ſoir, & le pria de ne l'interrompre quand il parleroit. Puis il lui dict. *Vous ayãt trouué entre mes ennemis, non comme ennemy faict d'aduenture, mais de propos deliberé, & par nature: ſi vous ay-ie pardonné, & vous ay laiſſé iouyr de vos biẽs tout à voſtre aiſe. Auiourd'huy vo⁹ eſtes ſi riche, que les vainqueurs portent enuie au vaincu. Vous m'auez demãdé vn Sacerdoce, & ie le vous ay donné, le refuſant à pluſieurs, dõt les Peres m'auoiẽt aſſiſté en mes armees. Ayãt tant merité de vous, auiourd'huy vous me voulez tuer.* A ce mot, il s'exclame & le nie. *Vo⁹ ne me gardez pas,* lui dit Auguſte, *ce que vous m'auiez promis, qui eſt de ne m'interrõpre. Ie dis que vous me*

voulez tuer, & diray : Lors il luy dict le iour, l'ordre, & les compagnons qui le deuoient assister, & qui deuoient faire le coup, & adiousta. *Or ie vous donne encor vn coup la vie, à vous, dise, qui auez esté mõ ennemy, & qui encor à present me guettez pour m'assassiner, & cõmettre vn parricide. Faisons vn accord ensemble, sçauoir si à meilleur tiltre ie la vo⁹ auray dõnee, ou si à meilleur droit vous l'aurez receuë de moy.* Et lors il le fist Consul, sans qu'il l'en requist, & se plaignit fort, qu'il ne l'auoit osé demander. Depuis ce iour, il l'eut tellemẽt ami & fidele seruiteur, qu'il institua Auguste pour son heritier. Qui est certes, vn bel exemple de douceur, & digne des mœurs, digne de la grandeur d'Auguste. Car ceste clemẽce fut auguste, & augustement pratiquee par Auguste. Il y en a vn de rigueur, que fit Crœsus, lequel apparié à la douceur d'Auguste, se trouua autãt plein de turpitude, qu'il estoit indigne d'vn grand Roy. Crœsus dõc eut vn debat contre son frere, touchant l'Estat. Ce sont querelles ordinaires entre les Princes. Estant donc paruenu à la Royauté, il vit fortuitement vn

Gentil-homme qui auoit tenu le party de son frere. Luy qui luy vouloit mal pour ce subject, trouua moyen de le faire entrer dedans vne boutique de cardeur, où il le fit tant, & si cruellement carder auec des pignes du mestier, que ce pauure Gentil-hõme en mourut. Cela acquit à Crœsus vne souueraine disgrace de son peuple, & fut autãt blasmé, qu'Auguste depuis fut loüé de sa bõté. Aussi ceste douceur asseura sa vie & son Estat. Et certes, il est fort mal seant à vn Prince, d'estre cruel, comme il luy est tres honorable d'estre clement. Entre les oyseaux, il n'y a que la chauue-souris sale & vilaine, qui ait des dents. Entre les insectes, il n'y a que le Culice, qui veit d'aigreur. Les Rois des mouches à miel, n'ont point d'esguillon. Les ames diuines, ne doiuent point auoir de fiel. Aussi les arbres plantez prez la mer rouge, n'apportoient iamais de fruit. Les lys n'ont que douceur, soit en leurs fleurs, soit en leurs fueilles. Et que doit auoir le Roy des fleurs de Lys ? Voyla, SIRE, ce qui est de l'estranger, & du subject.

Quant aux citoyens, la clemence en

leur endroit a touſiours eſté grandemẽt loüee & vſitee. De faict, les Romains victorieux aux batailles ciuiles, n'en ont iamais triomphé. Car elles auoient plus de vergongne, que de triomphe, plus de larmes que de plaiſir. Ce n'eſtoit pas vne victoire, c'eſtoit vne cruauté. Auſſi la victoire obtenuë, les eſpees ne brilloient point. On les faiſoit cacher pour n'eſtre veuës, & les deſtournoit on des yeux des regardans. Et certes, l'hõneur n'a pas eſté petit de l'Orateur Hortenſe; qui ſe loüoit de n'auoir iamais eſté infecté du ſang de ſes citoyens. Caton cõtre ſa volonté, & pour ne faillir à la Republique, entra aux guerres ciuiles. Car comme le vray naturel des Abeilles, eſt de faire le miel, & de haïr le temps nebuleux & les tempeſtes, ainſi la vraye humeur d'vn bon citoyen, eſt d'abhorrer les guerres ciuiles, & ſuader & conſeiller le repos & la paix de l'Eſtat. Que ſi la tẽpeſte les rauit, & les jette en haute mer, c'eſt de s'y comporter ſagement & modeſtement, pour le bien du pays. Les ſages Grecs en ont faict ainſi. Car quelqu'vn d'eux paſſant par les ſepul-

chres où giſoient les reliques des vaincus, & voyant aux inſcriptions, *Braſidas & les Achemeniens des deſpoüilles des Atheniẽs, & les Atheniẽs, des deſpoüilles des Corinthiens, les Phociens des Theſſaliens*, les reprenoit à bon droict : & diſoit que ces deſpoüilles eſtoiẽt les deſpoüilles de leur humanité. C'eſt pourquoy Ceſar en la bataille de Pharſalle, ſe reſſouuenant de ſa bonté accouſtumée, enioignit à ſes ſoldats de pardonner aux citoyens, mais de ne pardonner aux eſtrangers. Et certes, Brutus dit en ſes Epiſtres, vne belle & memorable parole, *Qu'il eſt bien plus hõneſte, & plus expediẽt, d'empeſcher le cours des guerres ciuiles, que d'exercer ſa colere ſur des citoyens vaincus.* Vous en auez mõſtré l'exẽple, SIRE, qui auez ſouuent admoneſté voſtre nobleſſe, d'vſer moderement de la proſperité de vos victoires, & modeſtement ſe comporter auec le parti vaincu. Vous auez faict meſmes remonſtrances à pluſieurs autres ſur ce ſubiect, ſçachant aſſez que peut la douceur de la reünion de vos ſubiects. Et certes, les animaux nous en donnent les exemples. Car on dit que les oyſeaux

de Diomedes, assailloient seulement les barbares qui arriuoient en la Poüille, mais qu'ils ne disoient rien aux Grecs pource qu'ils estoient de leur pays. Autant en escrit-on des serpens, qui sont és riues de l'Euphrate. Les chiens en nos maisons n'abbaient point aux domestiques, mais à ceux de dehors. Et dedans les forests, les bestes noires ne courent que les estrangeres. *Combien y en a-il* (disoit Ciceron) *qui se sont iettez aux troubles plus par vne iuste crainte, que par gayeté de cœur? combien auſsi qui se sont enueloppez dans les torrens des guerres ciuiles sans y penser?* Ie dis vne iuste crainte, comme de perdre sa religion. Croiez, SIRE, que si ceste crainte n'eust esté, mon remuët n'eust iamais esté. Car s'il y a rien qui ait puissance sur nos esprits, s'il y a poincte qui nous perce de part en part, c'est ceste-là.

Mais on dira peut estre, que ce discours est des Payens & qu'il ne merite authorité. C'est pourquoy ie le confirmeray par l'Escriture saincte, & lui donneray vn seau, dont la marque ne se peut effacer. Abner estoit vn grand homme

de guerre, Conneſtable du Roy Saül, comme Ioab eſtoit Conneſtable de Dauid. Apres la mort de Saül, combien que Iſboſet ſon fils regnaſt pour luy, il vint vers Dauid, & luy dit que s'il vouloit il reüniroit tout le party d'Isboſet, auec le ſien: de ſorte que les autres lignees d'Iſraël ſeroient reioinctes à la maiſon de Iuda. Ioab en fut faſché, que luy qui n'aymoit que le ſang, & ne ſe ſoucioit de la reünion d Iſraël, ni du biẽ du public, feit en ſorte qu'en le baiſant, il luy donna vn coup de poignard par derriere & le tua mort ſur la place. Dauid faſché de ceſte meſchanceté, & de la rancune deteſtable de Ioab, qui enuioit la reünion de ſes citoyens, enioignit mourant à Salomon ſon fils, qu'à quelque prix que ce fut, il le fiſt mourir. De faict il fut tiré hors de l'autel, & maſſacré ſur le champ. Il y a encore vn autre exemple en l Eſcriture ſaincte, ſur ce ſubiect, & qui eſt digne de remarque, c'eſt que la lignee de Beniamin pour vn deteſtable adultere, (car l'adultere eſt vn vilain ſerpent qui rampe ſur la terre) aiant eſté ſeparee des autres lignees, ils

iurerẽt tous de la ruiner, par le couſteau, & ne luy donner iamais en mariage aucune de leurs filles. De fait les armes ciuiles, & les mains furent ſi viuemẽt demenees, & tant de batailles furent données qu'il ne reſta que ſix cents de ceſte lignee, retirez en vn deſert pour y mourir. Et afin qu'elle failliſt, ils ne vouloiẽt s'allier auec eux. Mais depuis, ce ſermẽt ayant eſté paſſé & conſideré, ils le rompirent obliquement, & revnirent par alliance, & amitié leurs freres ſeparez par les guerres. C'eſtoit bien vne choſe grãde & de grand poix que l'obligation du vœu, mais pour revnir leurs citoiens, ils eſtimoient qu'il y auoit lieu de le rompre. Auſſi la teſte d'vn Citoyen eſt touſjours chere, à ceux qui ſont bõs citoyẽs. Et certes l'on tenoit à Rome, qu'il eſtoit plus profitable à la republique de garder vn citoyen, que de tuer vn ennemi. Et ne ſe trouue tant, ny de ſi grandes, & honorables recõpẽſes, que celles qui ſe donnoient pour vn citoyen gardé. Car outre la couronne, qui portoit auec elle les fleurs d'vn renom immortel, celuy qui auoit gardé vn citoyen, venãt au Se-

nat,il y auoit ſeance, s'il venoit au theatre,il y auoit lieu,& chacun ſe leuoit deuant lui pour lui faire hõneur,& ſi eſtoit exempt de toutes tailles & contributions,& pour l'amour de lui ſon pere, & ſon ayeul paternel : & ſi les priuileges qu'il auoit, ne lui pouuoient eſtre oſtez durant ſa vie. C'eſt l'honneur que l'on faiſoit à celui qui conſeruoit ſes citoyẽs, comme au contraire celuy qui les perdoit , on luy pourchaſſoit d'extremes hontes. Car quand on parle d'vn Silla, on le nomme le cruel,on dit que c'eſtoit vne bouë teincte du ſang humain:d'autant qu'il auoit le viſage noir:mais coloré de rouge : & par vn ſeul traict, on luy reprochoit ſa difformité de corps ,& d'eſprit,à cauſe de ſa cruauté. Autant a eſté blaſmé Cinna,autãt Marius, & tous ceux qui ont faict gloire de lauer leurs mains dans le ſang de leurs citoyens.

C'eſt ce que i'ay bien voulu vous diſcourir,touchant les exemples de bonté & moderation,SIRE, les oppoſant à la cruauté, afin qu'ils euſſẽt plus de luſtre, & principalement en voſtre perſonne. Si ie me ſuis eſtendu ſur ce ſubject , ç'a

eſté pour ce que vous auiez eſtendu voſtre debonnaireté ſur moy, & que ie me plais de la publier, & repreſenter à tout le monde. Car vous auez eſté comme Aglaonue, qui tiroit comme on dict, la Lune du Ciel, & s'en faiſoit ſuiure. D'autant que vous auez tiré du Ciel la Clemence qui ſied au dextre coſté de Dieu, pour eſtre voſtre compagne en ceſte vie, & lui auez faict eſpandre ſes plus douces benedictions deſſus moy. Qui eſt vn bien receu de voſtre Majeſté qui n'eſt point petit. Auſſi ne ſort-il riẽ de vous, qui ne ſoit grãd: mais i'eſtime tres grand, ce que vous m'auez donné par voſtre ſinguliere magnificence. I'en ay eu le plaiſir, & le profit, mais vous en auez receu l'honneur, qui en eſt la plus belle partie. Et certes, ie vous puis dire SIRE, que mille & mille gens de bien vous en ont loué, tant dedans que dehors le Royaume. Non pour autre ſubject ſi non qu'ils ont iugé auoir eſté digne de vous, digne de la douceur de voſtre eſprit, digne de la Majeſté d'vn grand Roy, voire d'vn Roi de Frãce, de ne laiſſer en peril quel-

que peu de probité, qu'ils estimoient estre en moi. L'amour qu'ils ont à la vertu, leur a fait louër vostre vertu, qui assistoit la sincerité de ma vie. Et certes ie puis leuer les mains en haut, & puis attester toutes les puissances celestes, & dessus toutes, cet œil redoutable de la Majesté de Dieu, cet œil qui perce tout, qui penetre par tout, & qui est diffus, & espandu par tout: ceſt œil qui nous sonde iusques à la profondeur des reins, que i'ay tousiours purement & honnestement vescu selon les hommes. Ie dis selon les hommes. Car deuant Dieu ma netteté n'est que souillure. Et si l'on cõsidere ma vie en mon priué, si on la prẽd en public, on ne me trouuera iamais autre. I'ai tousiours esté sur le carré de l'innocence, duquel ni les tempestes publiques, ni les calomnies particulieres, ni les hommes, ni le temps, ni la force, ni l'argent, ne m'ont iamais sceu debuter. Il faut que ceux qui me haïssent confessent que ie suis Piso, & Piso homme de bien. Ie donnerai tousiours à mes ennemis, de pouuoir abbattre cent toises de murailles, si elles estoient en mon logis,

afin de voir comme i'ai veſcu, & comme ie vis encores à preſent. Ou bien comme le vieil Publicola, ie leur ouuriray mes feneſtres de toutes parts, afin qu'ils puiſſent ſçauoir comme i'ay verſé auec mes domeſtiques, & pour me foüiller en l'interieur, de mes plus ſecrettes actions en ma maiſon. Peut-eſtre qu'ils trouuerõt en mon nid, comme au nid de l'Aigle, des pierres precieuſes. Mais qui peut mieux teſmoigner de ma vie, & de ma ſincerité que voſtre Palais? Ie dis SIRE, ce Palais Royal, cet auguſte domicile de la Themis Françoiſe, ce redoutable lict la Iuſtice de nos Rois, ceſte chambre où repoſe quelquefois voſtre Maieſté deſſous ce daix tant honorable: ie dis ceſte chambre, de qui les planchers dorez, & les ſacrez aureilliers remplis de fleurs de lis, & les barreaux quelques muets qu'ils ſoient, publient & atteſtent, puiſque les hommes le diſſimulent, de m'auoir mille & mille fois ouy, auec des parolles fortes & puiſſantes, deteſter le vice, & aſſeurer la vertu: nonobſtãt tant de perils, & tant de tempeſtes, dont i'eſtois battu, abbayé, & enuironné, mais nulle-

ment eſtonné? Ce ſont ceux qui ſçauent combiẽ de fois i'ai hazardé ma vie, pour les garder en leur inuiolable Majeſté, contre la fureur de ceux qui les vouloiẽt deſtruire. Et s'ils ne ſont extremement ingrats, ils vous diront, SIRE, ce que i'ay faict, ce que i'ay dit, au grand contentement de la maiſon & couronne de France. Couronne que i'ai tant aimee, que meſme entre les eſtrangers, & au plus fort des guerres, ie n'ay rien voulu faire contre ſon profit & ſon honneur, iuſques à encourir le riſque de ma liberté, & peut eſtre de ma vie.

Mais ie laiſſe cela pour me porter ailleurs, & pour me faire cognoiſtre plus amplement les deux poincts de voſtre debonnaireté en mon endroict, dont le premier eſt de m'auoir reuoqué en mon pays, & rendu au nombre de vos ſuiets. Le ſecond de m'auoir reſtitué en ma liberté, & retiré d'vne longue & ennuyeuſe priſon. Quant au premier, SIRE, ie vous confeſſeray que mon exil a eſté volontaire, & non forcé, car ie m'en ſuis allé de franche volonté, & non par contrainɛte. Auſſi n'auois-

ie

ie rien que redouter, me tenant en la ville, en laquelle i'auois tellement veſcu public & priué, qu'il n'y auoit homme qui me peuſt accuſer d'auoir faict tort à perſonne. Et quant à voſtre Majeſté, SIRE, contre laquelle i'auois eſcrit, outre la iuſtification priſe de ma cauſe, & du temps, & ſur tout de voſtre bonté, & qu'il n'y auoit rien tant cõtre moi, que la diſgrace de fortune, vous ſçauez que par la compoſition faicte à Senlis, auec le Preuoſt des Marchands, nul n'en deuoit eſtre recherché. I'auois donc Dieu & voſtre Maieſté pour garand: & ceſte Maieſté de laquelle la foy inuiolable, m'eſtoit, apres Dieu, plus que toutes les aſſeurances du monde. Ie vous confeſſeray toutesfois que ie prins reſolution de m'en aller: non crainte de ma conſcience, mais crainte de quelque violence. Car la mer eſtant en furie, il n'y a ſi ſage Pilote qui s'aduẽture ſur les flots, & qui ne deſire de ſe garrer en quelque port de tranquilité & d'aſſeurance. Aux grandes poinctes de l'Eſté, il n'eſt pas ſeur de ſe trouuer aux deſerts de Lybie, car les lions ſont en chaleur. La force

de la canicule eſt ſi grande, qu'elle va chercher les poiſſons plus tranquilles, iuſques au profond de la mer. Ie n'ignorois point ma condition, ie ſçauois quel eſtoit le temps, & ſa paſſion. Ie cognoiſſois les perſonnes, & ſçauois quelque peu de choſes. C'eſt pourquoy ie deſlié mon petit eſquif, & coſtoyant la France, ie me ſauuay, non loin de la France, en vn haure voiſin, & prins terre, en vne terre où i'eſtois du tout incogneu.

Ie ne paſſeray ſous ſilence vn traict remarquable de voſtre bonté, & qui eſt digne de voſtre Maieſté Royalle. C'eſt que vous me donnaſtes vn paſſeport pour m'en aller, puis que i'eſtois reſolu de ne point demeurer. Vne Princeſſe le vous demanda, & l'impetra, & me l'enuoya, dont ie la loüeray & ſeruiray toute ma vie. Et en quelque endroict qu'elle ſeiourne, vueille le ciel eſpandre toute la rouſee de ſes benedictions ſur ſa teſte. Car ie ne l'auois point ſeruie, & toutesfois elle l'impetra pour moy, ſans l'en prier, & sãs le meriter, & en vne ſaiſõ fort perilleuſe. I'eſprouuay en elle vne affection de cœur, & non vne action

de cour. Or en ce passeport, SIRE, ie me represente en vous la bonté & debõnaireté d'vn bon pere, qui ne pouuant retenir son fils en la maison ; bien qu'il s'en aille contre son vouloir, si est-ce qu'il luy baille argent à son depart, le charge de lettres de change, pour en trouuer estant failly, rescript à ses amis de luy assister, & luy monstre ce qu'il doit suiure, & ce qu'il doit euiter par les chemins. Ce fut lors que ie vis paroistre vn rayon de ce grand Soleil, que i'ay depuis veu reluire en son plein Midy, & qui a esperdu mes yeux de sa lumiere. I'apperceus en verd, ce que depuis i'ay veu en espic, & qui m'a faict esbahir de son abondance. Ie veis petit ce grand Cedre, qui a depuis touché les cieux de sa sommité, & qui m'a rauy de sa hauteſſe incomparable, Car vous estiez nouueau dedans Paris, l'heur vous enuironnoit de toutes parts, la fortune poussoit la nef de vostre prosperité, à toutes voiles: vo⁹ estiez en possessiõ de ce que vous n'auiez, peut estre, iamais esperé. Au milieu, toutesfois, de tant de plaisirs, dont le moindre eust enyuré vn esprit fort &

bien timbré, vous eſtiez ſobre & debõ-naire, remis & non inſolent, & dõniez paſſeport à qui vo⁹ pouuiez oſter la vie, vous donniez aſſeurance à qui ſe defioit du tẽps, vous dõniez aſſiſtãce à qui vous delaiſſoit. Ie iugé lors ce que vous feriez, eſtabli, quant à vos commencements, aſſiſté de tant de puiſſance, & les troubles ſi fraichement eſteints, vous diſtilliez tant de douceur. Encor n'eſtoit ce aſſez de me congedier ſi gratieuſemẽt, ſi à mõ retour vous ne m'euſſiez receu fort humainement, & ſelon voſtre naturel, touſiours benin & debonnaire. Là ie cognu les grãdes difficultez qu'il y auoit à rompre les loix de Nature. D'autãt que elle a ſon baſtiment ſi bien dreſſé, vni & cimenté, qu'il ne ſe peut aucunement diſſoudre. Ie vous diray libremẽt, SIRE, & ſous la bõne grace de voſtre Majeſté, que ſi i'euſſe penſé, (mais qui l'euſt penſé en la proſperité où vous eſtiez?) que vous deuſſiez rechercher le ſainct Pere, qui eſt le Pere cõmun de tous les Chreſtiens, & ployer vn peu ce chef de ſi haut eſleué ſur le genre humain, pour entrer comme fit Clouis, voſtre predeceſſeur

en ſa bergerie: iamais ie n'euſſe abãdõné le pays, iamais ie n'euſſe eſloigné voſtre Majeſté, pour m'abſẽter hors du Royaume. Mais vo⁹ eſtes mõſtré en cet endroit, pl⁹ eſmerueillable que la merueille meſme. D'autãt que nul ne ſe perſuadoit ce qu'il a veu depuis, nul ne penſoit ce que depuis vo⁹ auez prudẽment executé. Et moy le premier, SIRE, qui en ce deſeſpoir, reſſemblé le berger, qui accueilli d'vne ſoudaine tẽpeſte, & n'eſperant receuoir le tẽps ſerain, gaigne de grande courſe vne grotte prochaine où il ſe tapit, & s'eſchappe tãt qu'il peut de l'orage voire ſe garre contre le mauuais temps.

Car ie m'en allay, quittant mon petit bercail, & quatre ou cinq petites ouailles, faiſant le total de mon troupeau: dont la moitié, & les plus tendres, ſon peries ſous les aſpretez de mon deſaſtre: & le reſte, gemit à preſent, battu & rebattu eſtrangement, ſous les iniuſtes coups de ma fortune. Ie quitté donc la France, mon pays tant cheri, & la quittant, ie quittay tout le plaiſir que Dieu m'auoit donné entre les hommes. Ie vins en vne terre où le ſol & le ciel, &

tous les habitans, m'eſtoient incognus. Mais comme il n'y auoit coin au mõde, dit le Poëte, qui n'euſt ouy parler d'Ænee, & de la ville de Troye, ainſi n'y eut-il perſonne ſi barbare, qui ne nous regardaſt en pitié, & qui ne nous donnaſt l'arene & le riuage. Là i'ay eſté neuf ans entiers, & preſques autant que les Grecs furent deuant Troye. Et certes nõ ſans ſouffrir pluſieurs fatigues & tres-griefues incommoditez. Car ie vous promets, SIRE, que bien que les maux ſoient frequents & diuers, voire tres-grands au mõde, ſi eſt ce qu'il n'y a mal comparable au mal de l'exil. C'eſt pourquoy Brutus diſoit, que les exilez, s'ils auoient de la vertu en leur maiſon, ils ne la deuoient laiſſer derriere, ains en faire bõne prouiſion, comme de biſcuit, d'autant qu'ils en auroient affaire par les chemins. Car oſté le plaiſir que i'auois d'auoir bien veſcu, ie n'auois vn ſeul brin de plaiſir, & mon ſeul plaiſir giſoit en ma conſcience. Et certes, le Poëte Grec a fort bien rencontré, quand il a dit ainſi:

L'homme eſtranger en quelque part qu'il

aille,

Aux citoyens eſt plus vil que la paille.

Le meſpris, la ſolitude, & la pauureté des exilez, ſõt trois faſcheuſes & iniques Deeſſes, dont ils ſont couſtumierement pourſuiuis & tourmentez. Voire ce ſont trois brigands, trois Procuſtes, & autant de Scirons, qui le poignard au poing, les ſaiſiſſent au collet, & leur tentent l'eſtomac & la gorge. Et à la verité, nul n'a ſceu que valloit l'exil, ſinon celuy qui l'a experimenté, puis qu'en l'experience giſt le parfaict de la ſcience. Si ſçay-ie bien que quelques vns, & des plus grãds de l'eſcolle, ont tenu que l'exil n'eſtoit qu'vn nom de calamité. Dequoi ie veux tomber d'accord auec eux, puis que tous les maux ne ſont que calamitez. Mais ie dis, que c'eſt vne calamité ſi grande & ſi poignante, qu'elle ſurpaſſe toutes les calamitez. Ie dis que c'eſt vn tourmẽt qui excede tous les tourments. C'eſt pourquoy ie relegué aux dernieres terres, ceux qui nous ont eſcrit ces vers pour nous abuſer.

Maints exilez, pauures & ſolitaires,
Loin de leur ſol, ont bien fait leurs affaires.

Car outre que cet heur se trouue fort rare,& rarement, voire fortuitement rencõtré,& qu'il varie selon la diuersité des temps : si ne croy-ie pas que iamais cela ait esté dit de nos esprits François, mais pluſtoſt de ceux qui nourris en quelques lieux aspres & solitaires, comme aux desertz de la Thebaide,& dans les chaudes arenes de l'Affrique, où dans les roches d'Itaque, où dans les frimats de la Scytie, se seroient venus habituer en des païs bien temperez. Car tout ainsi que les sauuageons nourris en vne terre douce, s'ils sont transplantez en vn sol froid & rude, meurent incontinent & sans repit: ainsi les esprits esleuez entre les amenitez de la France, esprits subtils & delicats, ne peuuent viure s'ils ne sont en vn sol, & sous vn ciel qui soit clement & temperé.

Si puis-ie dire (Sire) que quelque incõmodité qu'il y eust en ceste terre hospitaliere, i'auois toutes fois si bien faict ma fortune, que ie pouuois habiter par delà & cõmodément & honnestement: voire me passer de mon pays, comme disoit vn Romain en son exil, & m'habi-

tuer où les habitations ne ſont ſans incommodité de ceux qui les habitẽt. Car d'vne amande amere, on en faict quelquesfois vne douce: & d'vne eau vitieuſe, on en peut faire vne plaiſante, & delicieuſe au gouſt. Ie m'y eſtois concilié les amitiez des plus grands, & des meilleurs, & des plus vertueux du pays. Et par l'acquiſition de quelques liures, ie pouuois adoucir les rigueurs de mon infelicité, & tenir touſiours mon eſprit en exercice. Car les liures ſont les medicaments de l'ame. Auec eux comme auec mes bõs amis, ie deuiſois familierement, & me plaiſois d'entretenir les Muſes, & m'eſgayer auecques elles comme on ſe reſiouyt auec vne bande de belles, & hõneſtes Damoiſelles. Ainſi Marcellus, ainſi Flaminius, ainſi Rutilius auoient adouci l'aigreur de leur exil. D'vne choſe ie louë Dieu, SIRE, & le loüeray tant que ie viue, c'eſt que iamais en mon exil ie n'ay commis choſe deshonneſte, & indigne des mœurs, où i'auois eſté nourri indigne de la France qui m'auoit porté, indigne du lieu, où i'auois eſté employé. Car ie voulois reſſembler ces

Veſtales Romaines, qui ſur le poinct de leur ſupplice, pour monſtrer leur chaſteté, & l'iniquité de leur condamnation, auoient encore ſoin de tomber & s'enſeuelir honneſtement. Si n'ai-ie pas eſté exempt des calõnies. Mais ie louë Dieu d'auoir accompagné les Catons en telles bleſſures, & que les langues enuieuſes m'aiẽt mis au fourneau, où ſe recuit la probité des gens de bien. Ils auoient vn beau champ, puis qu'ils me calomnioient enuers les eſtrangers qui ne ſçauoiẽt comme i'auois veſcu. Et qui ſçaura la vie qu'ils ont menee, tant dedans que dehors le Roiaume, il ne s'eſtonnera iamais, que i'aye ſenti la dent de tels calomniateurs. La diſcorde eſt naturelle des Aigles, & des Dragõs; des abeilles, & des gueſpes, des aſnes, & des chardõnerets. Mais il n'appartiẽt qu'à vn Fimbria, de calomnier Sceuola, à vn Galba Rutilius, à vn Coſſutianus Thraſea. Ie puis dire toutesfois ſans iactãce, que les eſtrangers ont loüé deux choſes en moy, ma vie & ma conſtance contre la fortune. Car elle m'a bourré comme elle a peu, mais ie luy ay monſtré plus de cœur,

qu'elle n'a voulu. Si elle m'a donné de l'eſtoc, ie luy ay donné de la taille. Ie l'ai faict ſuer & eſcumer ſouuent ſoubs mes reuers. Du moins i'ay eu ce bien, qu'elle n'a rien emporté ſur mon honneur, & que ſes trauerſes, n'ont rien gaigné ſur la frontiere de ma vertu, que i'auois trop biẽ munie. Elle m'a trouuee le pied ferme, & le cœur bon, & n'a pas eſté ſans pallir, voyant mes deſmarches: Brutus eſcrit en ſon liure de la Vertu, qu'ayant veu Marcellus en exil, & l'ayant recogneu plein de conſtance, & magnanimité, il penſoit que lui-meſme fuſt exilé. Et Caius Cæſar, ayant paſſé ſans le voir, *Ie n'euſſe peu*, dict il, *regarder qu'à regret, vn homme tant affligé, pour auoir ſi bien fait pour la republique*. On en dit autãt d'Hermodorus Epheſien, qui feit les loix des douze tables. Car ceux qui le voyoient exilé, le reputoient glorieux, & les Epheſiens qui l'auoient chaſſé, ils les tenoient pour miſerables.

Vous donc SIRE, duquel l'eſprit vif & penetrant, ſçauoit mon infortune, & qui comme vn bon pere, peſiez, & plaignicz mon mal-heur, m'auez tiré de ce

destroit, pour m'amplifier, & me donner à ma patrie. Vous m'auez faict ce que Octauius feit à Q. Lucretius, Vespasian à Sextilius, & le grand Seuere aux Oppians pere & fils: dont le dernier nous a laissé cet excellent ouurage de la Pesche & Venerie. Vous m'auez rendu à ma patrie, moy qui auois tant aymé ma patrie: & m'y auez rendu, comme à la chose la plus desirable, qui me peust entrer en l'entendement. Vous m'auez donné entre mes bras ceste Campaspe, dont i'estois amoureux, comme Alexandre feit à Appelles. Et ce fut lors, que ie me souuins de ce que i'auois leu, que l'arc en ciel courbé sur l'espine blanche, la remplit d'vne odeur, & suauité incomparable. Car vostre arc de douceur, & de benignité, courbé sur moi, me remplit, & me parfuma d'vn souuerain plaisir, & d'vn aise incroyable de me voir rendre à ma patrie. Et certes, comme les enfans naturellemẽt aiment, & desirent le premier laict qui les alimente, aussi les hommes naturellement aiment le premier air, dont la nature les refraischit, sur les douces entrees de ceste vie.

La nourriture premiere a vne grande force dessus no⁹. Ce qui se voit mesmes és choses les plus lourdes, & insẽsibles de la nature. Car il y a des plantes, qui ne peuuent souffrir qu'on les tire hors de leur païs. Le baulme ne peut naistre qu'ẽ Judee. La pomme Assyrienne transplantee, ne peut porter de fruict. La palme ne peut estre hors de son terroir naturel. Et si elle y est, elle ne rapporte aucune chose. Sa sterilité mõstre le regret qu'elle a d'en estre hors. Le Cinamome & la lauande Indienne, ne veulent sortir hors de leur sol. Ce que le Roy Seleucus esprouua, & le trouua vrai en ayant faict l'experience. On a veu quelquefois du poiure en Italie, & de la casse en Septentrion. On a veu mesme de l'encens en la Lycie: mais quel Soleil, quelle chaleur secrettement maligne, leur substrait en ces lieux, le meilleur de leur substance, & tarit l'humeur qui coule de leur tige? Ie ne croy point que la melancholie ne les seche, se voyant loin de leur sejour naturel, comme elle faict mourir les hommes, qui se voient longuement esloignez de leur maison. Pli-

ne disoit de son temps, que les chastaignes difficilement prouenoient au terrouër de Rome, tout ainsi que les Persiques & la noix Grecque, au Tusculan: combien qu'en la Terracine, il y en eut des forests toutes entieres. I'escris cecy SIRE, pour monstrer que si les parties insipides, & les plus mortes de la nature, ont toutesfois quelque ressentiment de leur patrie, à plus forte raison les hommes pourueus de raison, & les François entre les hommes, que la terre a nourris d'vne mammelle si douce, & si delicate. Ie vous cõfesseray que neuf ans entiers, que i'ai esté dehors, soit que i'allasse par eau, ou que ie fusse par terre, tousiours vn regret me rõgeoit, & me suiuoit d'estre esloigné de ma chere patrie. Ie le disois à mes amis, ie le tesmoignois à mes ennemis, & comme ce Poëte Toscan publioit qu'il estoit Toscá, & qu'il mouroit Toscan, ainsi ie disois ordinairemẽt ces vers.

Ie suis François, & la France diuine,
Est mon pays, d'elle est mon origine.

Et à la verité d'autãt que i'estois François, & nourri en l'air delicieux de la

France, d'autant enduroy-ie de me voir priué de ceſte nourriture, pour demeurer en vn air, du tout contraire à mon premier & couſtumier alimẽt. Non que ie vueille violer cõme l'on dit, les droits de Iupiter hoſpitalier, qui me ſont touſiours venerables, & me meſcõtenter de ceux qui m'ont ſi amiablement & ſi hõnorablement receu. Cela eſt trop aliené de mon eſprit, & trop eſloigné de la gratieuſe & naturelle recognoiſsãce, & d'vn François. Pluſtoſt ie m'exclame, leuant les yeux au Ciel, & dis ce que dict le Poëte.

Ce qu'ils m'ont faict de bien, les Dieux leur vueillent rendre,
Et deſſus leurs enfans, qu'ils le daignent eſpandre,

Mais ie puis dire, qu'encor que la ſolitude m'euſt acquis vn autre naturel, & que i'euſſe faict calme, & endurciſſemẽt au mal: ſi eſt-ce que mon corps, voire mon eſprit en ceſte aſpreté de Ciel, luictoit iournellement, & conteſtoit contre moy. Et ſans mon Chriſtianiſme, qui me fourniſſoit de patience, toute ma Philoſophie eſtoit par terre. Ie voyois

en deſroute tous les beaux ſecrets que i'auois eſcrit és porticques des Stoiciens,& dans les allees des bois de l'Academie. I'eſtois comme ces arbres de la mer rouge, qui toutes rongees de ſel, giſent ſteriles ſur le riuage, & couchees entre les arenes, & les racines toutes nuës, ne tiennent qu'à vn petit fil, & reſiſtent à peine, aux incurſions de la nouuelle maree. Et certes le long temps germoit deſia en mon cœur, quelque petite ſemence d'impatience. Ouy ceſte longueur me minoit, & me menoit en vne langueur. Et comme les fiebures lentes & longues, nous trauaillent mollement, & toutes-fois nous ruinent violemment: ainſi ie m'ennuyois de la longueur, & entrois en vne eſpece de mal, qui lentement me trainoit, & me trainant qui me ruinoit.

Ce fut lors, SIRE, que fort à propos ie receus vos lettres, leſquelles veuës, ie loüe Dieu, de vous auoir donné, vn eſprit intelligent & perceptible de mon mal, & d'y auoir apporté le remede. Pluſieurs grands Rois ont inuenté de grandes medecines, comme Mythridat,

thridat, en ſon pont Euxin, Lyſimachus en ſon Aſie, & Gentian en ſon Eſclauonie. Mais vos lettres m'ont eſté vn medicament Royal, pour m'oſter vn mal Royal qui me tourmẽtoit. Et certes, ie les receu non ſans vn ſingulier plaiſir & obligation enuers voſtre Maieſté. Car cõme on dict du Roy Iuba, qu'il trouua l'Euforbie au mont d'Atlas, dont le ſuc eſt blanc comme laict, & ne ſe cueille que de loin, & qui prouſite grandement à la veuë: ainſi du ſouuerain feſte de voſtre Maieſté, me vint ce remede plein de candeur, & lequel ie recueilli de loin, eſtant encor en Brabant, pour m'eſclaircir les yeux, & me faire voir la France, dont i'auois perdu de veuë le gracieux, & plaiſant ſejour. O que ce remede, SIRE, me fut aggreable en l'ame, & combien ie loüé lors la clemence de voſtre Majeſté. Ie penſois, certes, voir l'eſclat d'vne pierre precieuſe, enchaſſée en voſtre cœur, qui m'auoit dõné dans les yeux. Ie dis notamment enchaſſee en voſtre cœur. Car ce n'eſt pas aſſez qu'vne eſmeraude ſoit belle, ou vn diamãt fort brillant & de belle eaüe:

il luy faut encore vne enchaſſeure digne de luy, & qui rende ſa clarté plus gratieuſe. La clemence de ſoy, eſt vne pierre precieuſe qui a beaucoup de grace & de beauté: i'adiouſteray encor beaucoup de ſingularité. Mais quand elle eſt enchaſſee au cœur d'vn Roy, & que ſon or luy ſert de chaton, c'eſt lors qu'elle brille & eſclatte en mille ſortes. Les bõs Rois ſont l'or du monde: & comme l'or eſt beau, & qu'il ſe dilate facilement, auſſi leur clemence facilement s'eſtend & s'eſpand ſur le chef de leurs ſubiects: Voire ſur toutes les parties de leur Eſtat. Les orfeures ne firent iamais eſtat d'vn or rude, & iamais les ſuiects ne firent compte d'vn Roy cruel. Car comme les Mathematiciens tiennent, que la ligne droicte eſt la plus courte: auſſi moins de rigueur eſt la voye la plus droicte, par laquelle les Rois cheminent au comble de toute proſperité. C'eſt par la clemence que les Rois approchent le plus pres de Dieu. Mais par la meſme clemence, ils approchent le plus pres du cœur des hommes. Ce qui a eſté cognu, & meſmes eſprouué au

fonds de la Scythie, au cœur des natiõs plus barbares & inhumaines. Car on dit de Menander, qu'ayant par sa douceur fort bien gouuerné les Bactriens, les villes, apres sa mort, se debattirent à qui lui donneroit sepulture. On dict pareillement qu'en l'Isle de Samatra, qui est la Taprobane tant chantee par les anciẽs, bien que ce soit vn sol esloigné du corps de la terre, & au milieu de la mer Indique, & sous vn dernier climat du monde: si est ce qu'en l'electiõ de leurs Rois, ce point y deuoit estre, qu'il fust pourueu de clemence. Et certes, c'est vne vertu par laquelle, non seulement nous surmontons autruy, gaignant le cœur, qui est le principal dongeon du chasteau de l'homme, mais par lequel nous surmontons encor nous mesmes. Aussi n'y a-il victoire si honorable, ni trophee si beau, ni si riche couronne, que celle-là. Et Claudian instruisant vn Empereur, luy recommande ceste vertu dessus toutes, quand il l'admonneste de dompter sa cholere, & d'estre clement, & qu'il parle à luy en ceste sorte:

Quand vous seriez Seigneur des extremes
Indois,
Que le Sere, & l'Arabe, & le peuple Me-
dois
Courberoit dessous vous, si vous tremblez
de crainte,
Si de meschãcetez vous auez l'ame attain-
te,
Si l'ire vous assaut, & trouble à tout ob-
iect,
Vous n'estes plus vn Roy, vous estes vn
subiect.
Vous sentez dans le cœur vn mal qui vous
tourmente,
Qui vous deschire l'ame, & qui vous vio-
lente,
Mais à vos passions, si vous donnez la
loy,
Lors vous n'estes plus serf, vous estes vn
grand Roy.

Cela me faict souuenir d'Homere, qui sous la personne d'Vlysses, voulant former vn sage Prince, le faict doux & clement, domtant son ire & ses passiõs. Car il dict, qu'il n'y auoit partie en luy, qui ne fist joust, & ne fust subjete à son esprit. Et cet esprit, estoit si fort attaché à

la ſapience, qu'il ne s'en eſloignoit aucunement. Auſſi lors de la mutinerie excitee contre Agamemnon, il en intimida pluſieurs de parolles (car c'eſtoient ſes compatriottes) mais il ne frappa perſonne de la main, que Terſites. C'eſtoit à la façon des tonnerres, qui en eſpouuantent pluſieurs, & n'en frappent qu'vn. Ie n'ay, certes, rien tant eſmerueillé iamais, que l'Empereur Auguſte, pour eſtre infiniment clemẽt & doux. Et croy que pour ce ſubjet, il eſtoit iuſtemẽt dit Auguſte. Macrobe deuisãt de lui eſcrit, qu'il ne ſçauoit lequel eſtoit plus admirable en lui, ou les bõs mots qu'il enduroit, ou ceux qu'il proferoit. Ie ne diray pas ſeulement qu'il enduroit des grãds, mais des plus petits. Car les plumes & les langues, les eſcrits & les parolles, l'õt piqué librement, & ne s'en eſt faict que rire. Encore eſtoit-ce en paix, & non en guerre. Auſſi de ſon temps, les actions, & non les parolles, venoient en diſquiſition, ce dict Seneque. C'eſt vn grand heur en vn Eſtat, d'auoir vn Prince doux & moderé, & non adonné à la cruauté. Mais c'eſt vn bien incomparable, quand

la malice du tẽps ne le cõtraint de faulſer ſon bon naturel & ſa clemence. Car quand la douceur du cœur d'vn Roy eſt perdue, le Soleil du monde eſt ecclipſé, & le genre humain priué de feu & d'eau, qui ſont les elements au monde plus neceſſaires. Vn ſage Senateur diſoit en opinant au Senat Romain. *I'ay ouy ſouuẽt le Prince ſe plaindre qu'on ne dõnoit aucũ lieu à ſa clemence.* Et c'eſt pourquoi Tibere diſoit vn iour dedans le meſme Senat, ces paroles, qui ſont certes, & belles & veritables. *Faiſons place aux bruits, & leur donnons loiſir de vieillir: Car ſi nous en fachons, on les croira veritables, ſi nous les negligeõs, on les eſtimera menſongers.* Et à la verité, ce qui ſe dict, & qui s'eſcrit, reſſemble proprement à la fumee. Car ſi vous leur dõnez air, ils s'eſuaporent & s'eſuanouiſſent, & on n'en parle plus : ſi vous les enfermez, ils vous prennent au nez, & font plorer les yeux, & quelque-fois ils chaſſent tout le mõde de la maiſon. On en dict autant des fleuues, Car ſi vous les laiſſez courre & galopper, ils ſe vont precipiter dedans la mer, où ils perdent leur nom & leur impetuoſité. Si vous penſez les arreſter, ils s'enflent, ils boüil-

lent & escument, & quelques-fois brisent tout ce qui leur resiste. Combien y a-il de choses au monde qu'il faut laisser passer sans s'y arrester? Car comme le temps les faict naistre, c'est aussi le temps qui les destruit. Nous voyons quelques fois des matinees si pleines de broüillars qu'on n'y voit goutte. De s'y opposer, c'est chose du tout impossible à l'homme, quand le mal excede son pouuoir, & qu'il vient d'en-haut. Mais si tant soit peu on attend & que l'on temporise, le Soleil venant à se leuer il escarte toutes ses obscuritez, il dissipe ses tenebres, & ne voit-on plus de nuict, mais vn plein iour. Toutes choses ont vne autre face qu'elles n'auoient auparauant. Aussi durant nos guerres, SIRE, que le broüillarts estoit si espais sur la terre, nous ne pouuions voir la clarté de vostre esprit. Mais la paix faicte, & le Soleil de tranquilité monté en son Midy, apres que le broüillars est tombé, nous auons admiré ce qui nous estoit caché, & l'auons recherché comme chose miraculeuse. Que si l'ō a dit ou escrit quelque chose de ce que l'on ne cognoissoit,

çela s'eſt eſuanoüy auec nos tenebres, & n'en a on plus de ſouuenance. Il me ſouuient à ce propos, du Roy Louys douzieſme qui eſtoit ſi clement, qu'il rioit de ce qu'on l'auoit ioüé à la Bazoche. Ie n'aprouue pas ce qu'on dict de luy, mais i'admire la bõté qui eſtoit en lui. C'eſtoit ceſte bonté Royalle, qui auoit ioint enſemble l'Empire & la Liberté. C'eſt ce meſme Prince qui diſoit, qu'il n'appartenoit au Roy de Frãce, de venger l'iniure du Duc d'Orleans. Qui eſt vn mot plus beau que ſon ſceptre, plus grãd que n'eſtoit grand ſon Empire. I'en euſſe peu dire autant de voſtre Maieſté, SIRE, & couurir ma nudité de pareille fueille. Mais ie ne me veux ſeruir de ceſte vaine ſubtilité. Et qui eſt ſans art & ſans fard, comme ie ſuis, aime mieux eſtre blaſmé d'eſtre trop naïf, que de ſe mõſtrer trop vainemẽt ſubtil. Ie ſuis François & frãc de cœur & de bouche: i'apelle les choſes par leur nõ, cõme les Macedoniẽs, ie deuiſe en ſimplicité cõme les Bœotiẽs. De la meſme rõdeur, voici ce que ie di pour ma defence. Si i'ai eſcrit, c'eſtoit pour ma religion. Si i'ai eſcrit, c'eſtoit en la cauſe

de Dieu. Si i'ai escrit, c'estoit pour desfẽdre l'Eglise. Quãd ie parle de ma religiõ, i'entens de ceste religion, qui est, qui fut, & qui sera tousiours religiõ. De ceste vnique religion, cõtre laquelle toutes les tempestes des ennemis de l'Eglise, n'ont peu, & ne pourront iamais rien. Ie dis de ceste religiõ, la vraye & naturelle religiõ des Frãçois. Religion que soixante trois Rois, vos predecesseurs, ont tenuë & retenuë. Religiõ qui a fait florir vostre Estat en paix, & en probité de mœurs. Religion qui luy a concilié mille victoires. Bref ceste religiõ qui a esté la religiõ de vos predecesseurs, & qui est la vostre. Religiõ qui a esté sans alteratiõ en ceste estat, depuis la predicatiõ de S. Denis, il y a pres de mil cinq cens annees. Et quand ie dy que i'ai escript pour l'honneur de Dieu, c'est pour ce Dieu qui vous a faict naistre Royallement, qui vous a donné tant d'entendement, qui vous a donné vn si noble gouuernement. Ce Dieu qui vous a faict Roy, & double Roy, ce Dieu qui vous a comblé de felicité, ce Dieu qui vous a donné posterité, ce Dieu qui vous a faict si grand, qu'apres

luï, vous eſtes l'vn des plus grands Princes de l'Vniuers. Et bref c'eſt ce Dieu, & ce grand Dieu, à qui vous eſtes infiniment obligé. I'ay adiouſté que i'auois eſcrit pour l'Egliſe, mais quelle Egliſe? non vne Egliſe fantaſtique, & fantaſtiquement forgee depuis peu de iours. Ie dis ceſte Egliſe eternelle fille de Dieu, qui viura eternellemẽt. C'eſt ceſte Egliſe qui comme vne douce mere, reuenant à elle, vous a baiſé ſi cherement, vous a embraſſé ſi tendrement, & qui vous a gaigé & arreſté à ceſte Couronne Tres-Chreſtienne: Ie dis ceſte Egliſe qui vous ayme comme ſon fils aiſné, qui ne parle que de vous, qui ne ſe vãte que de vous. Voyla la ſeule cauſe qui m'a faict eſcrire, voyla le ſeul ſubiect qui m'a faict ietter en campagne, & mettre la plume ſur le papier. Si cela eſt bon, s'il eſt iuſte, s'il eſt honneſte, ie ne veux autre iuge que vous SIRE. Ie ne veux eſtre condamné que de vous. Vous le ſçauez, vous le ſentez, & nul ne le ſçait & ne la ſenty mieux que vous. Mais helas! i'ay eſté comme le pauure Ozan, i'ay veu l'arche tomber, i'y ay mis la

main pour la redreſſer, & ie ſuis mort.

Ie receu donc les lettres de voſtre Majeſté, dont les parolles ne ſont que douceur & benignité, & telle benignité, qu'il n'y a rien de plus bening. Ie penſay lors aux fueilles des arbres, qui ſe trouuent les matins toutes couuertes de miel tombé du Ciel. Car ie m'eſmerueille de la fueille de ma vie, ſur laquelle eſtoit degouttee la liqueur immortelle de voſtre douceur. Ie penſay lors apres vn long hyuer, voir le retour de mon Printemps, & creu que l'heure eſtoit venuë, où la Cigoigne deuoit retourner en ſon nid. C'eſtoit la violette blanche, dont la fleur ouuerte me preſageoit la venuë de mõ Soleil de Mars. C'eſtoit l'arrondelle meſſagere de la coulee de mon hyuer. On dict que l'arbre de la Lotte, a tant de ſuauité, que les compagnons d'Vlyſſe qui en mangerent, oublierent leur pays, pour eſtre touſiours repeus de ſi douce viande. Vos lettres SIRE, ſont tout au contraire, par ce qu'elles rameinent au païs ceux qui s'en eſtoient ſeparez. Et le ramenent pour manger vn fruict plus

doux que la Lotte, vn fruict plus amoureux, & ſauoureux que n'eſt le miel: qui eſt la iouyſſance de la patrie. Ceux qui nauigent le ſein Perſique, ſentent de loing les odeurs de l'Arabie, dõt ils sõt tous parfumez: ainſi de loing le vent me fit ſentir les diuines odeurs de mõ pays. Ie di le vent de vos lettres, qui m'eſtoit cõmme vn cinname odorant, ou comme vn maſtich battu des rayons du Soleil, qui exale des ſenteurs incomparables. Les anciens ordinairement tailloient l'image de Mercure, auec celle de Venus, & les ioignoient enſemble: pour monſtrer que les parolles gratieuſes eſtoient deux diuinitez qui auoient grãde puiſſance ſur les hommes. Mais cela s'eſpreuue & ſe treuue en vos lettres, où les parolles puiſſantes, & pleines de Majeſté, ſont accompagnees de douceur, & d'amœnité. Car quãd vous parlez, vous ne parlez pas en parolles arrogantes, comme vn Roy tragicque monté ſur ſes hauts ſouliers, ou quelque Tamberlan de Scythie plein de preſumption. Vous ne dictes pas que vo⁹ m'aiez dõné abolitiõ, & n'vſez de termes mal plaisãts

& faſcheux. Vous me remettez en vos bonnes graces & au nõbre de vos ſubjets, & aux droits que i'auois auparauãt. Vous parlez en Prince, nõ tranſporté de paſſion, mais en Prince ſage, en Prince remply de douceur & d'affection. Auſſi iugiez vous aſſez, que mon crime n'eſtoit pas crime, que ce n'eſtoit qu'amour & iuſte amour enuers ma religion. Vos lettres, parlent ſelon le hierogliphe imprimé dans voſtre grand ſeel. Car au lieu que les autres Princes en leur ſeau ſont armez de pied en cap, & qu'ils ſont l'eſpee au poing, montez ſur leurs grãds courſiers, & ne faiſans parade que de leurs armes. Vous SIRE, y eſtes aſſis pacifique, en vne chaire royalle, veſtu d'vn long habit ſemé de fleurs de lys, & la Couronne royalle en teſte pour mõſtrer que la Nobleſſe d'vn Roy de Frãce paroiſt pluſtoſt par la raiſon, que par les armes: pluſtoſt par la douceur que par la force. Combien que vos armes ayent eſté aſſez ſenties, & eſprouuees, tant dedans, que dehors le Royaume. Or il n'y a choſe que l'on poiſe tant que les parolles d'vn Roy, qui par tant iamais ne tõ-

bent à terre, ains le recueillent par tout & de tous, & curieusemẽt & diligẽment. Mais vne des choses qui leur sied le mieux, & qui leur est le plus à loüange, c'est de les auoir non pleines d'aigreur, & d'amertume, mais remplies de modestie & de suauité. Aussi lõ aime l'oliuier pour la douceur qui coule de son huile, comme on hayt les vnedons pour leur aigreur. Et n'est-ce pas pourquoy les arbres esleurent l'oliue pour leur Roy? On ayme les bons Roys pour la benignité de leurs parolles, comme on hayt les tyrans pour la rudesse de leurs ongles. Aussi ne faut-il pas cueillir le baulme auecque le cõuteau: il le faut rompre doucement auec la main. Les hommes se doiuent auoir par la douceur, & doucement tirer le suc, & le laict de leur amitié, non par la force. Le Noyer se gaule, mais l'oliue se cueille auec les doigts. L'œil ne s'essuye auecq' le drap, mais auecq' l'agreable & fraische douceur du linge. C'est pourquoy Homere parlant de son Nestor dict, qu'il estoit vn grand Prince, dont les parolles estoient plus douces que le miel. Et à la verité le miel

eſt doux & deſirable, mais il ne veut que on en mange beaucoup. La parole d'vn Roy doit eſtre remplie de douceur, mais courte & ſobre, & qui ne charge pas en quantité, mais qui ſoit delectable en ſa qualité. Car vn Prince qui donneroit des lettres de grace, auec parolles d'aigreur, & de reproche, feroit perdre le gouſt de ſon benefice, & ſoufleroit d'vne meſme bouche le chaud & le froid, l'aigre & le doux, le plaiſir & l'ẽnui tout enſemble. C'eſt ce que l'on reprochoit à Tibere, qui prié par le Prœteur Marcus Allius de le deſgager de ſes debtes. Il ordonna qu'on luy bailleroit par Eſtat, le nombre des creanciers, & pourquoy les debtes eſtoient crées.

Ce n'eſtoit pas, dit Seneque, lui aider, c'eſtoit faire vn ordre de Creanciers, comme vn commiſſaire. C'eſtoit luy faire honte. Auſſi Fabius le Verreux appelloit tel benefice vn pain de pierre. Car il eſt ſi dur, que l'on n'ẽ peut mãger. Il a bien apparẽce de pain, mais en effet c'eſt vn caillou. Et à la verité qui veut faire du bien, ne le doit trop cher vendre. Il y a vne hiſtoire dãs Tite Liue, qui dit,

que le Senat Romain ordonna, ſans en eſtre requis, que les ſoldats Romains ſeroient ſouldoyez du public. Car auparauant ils n'auoient poinct de ſolde. Le peuple courut au Palais pour le remercier baiſant les mains des Senateurs; ils diſoient, *qu'à bon droict ils eſtoient leurs peres, de leur octroyer ce à quoi ils n'auoient iamais pẽſé, & que leurs Tribuns ne leur auoiẽt iamais demandé.* Et certes, dict vn ancien Philoſophe, il n'y a choſe qui conſiſte plus que celle qui eſt demandee. Les preſens gratuits ſont touſiours mieux receus de la main des hõmes, que ceux qui ſont ſi cher vendus. C'eſt pourquoy les vieux Romains diſoient, qu'il n'y a point de plaiſir quand le champ lucte contre ſon Maiſtre, & qu'il rapporte ſes fruicts à regret. Car ſi apres tant de peines de le labourer, & le harſer, & l'eſpierer, il ne paye liberalement ſon laboureur; tout ce qu'il apporte, n'a point de plaiſir & n'eſt pas liberalité, c'eſt contrainɛte.

Ie ne puis paſſer ſous ſilence vne clauſe inſeree dans les lettres qu'il vous a pleu m'octroyer, que pluſieurs de vos

bons,

bons, & fidelles ſeruiteurs vous auoient ſupplié de mon retour. Ainſi Caton & Pompee moiennerent que Ciceron retournaſt à Rome. Et comme l'vn d'eux eſtoit grandement puiſſant, ainſi l'autre eſtoit fort homme de bien. De ſorte que la probité ioincte à la puiſſance, furẽt les operateurs de ce retour. Les bons Iardiniers, ſçauẽt le moyẽ de faire reuenir les abeilles en la ruche, & les bõs Paſteurs les oüailles au troupeau. O que ie dois, SIRE, à Monſeigneur le Chancellier, apres voſtre Majeſté, qui ſçachant voſtre intention a ſeellé mes lettres, & combien à tant de grands & honneſtes Seigneurs qui les ont conſeillees & procurees. Ce m'eſt certes vn grand honneur, SIRE, que pour moy qui ne ſuis rien qu'vn ver de terre, vne fueille battuë de tant de vẽts, vne poudre pirouettee de tãt de tẽpeſtes, ſe ſoiẽt employez tant de gens d'honneur, encor enuers voſtre Maieſté, qui eſt ſi haute & ſi pleine de reuerence. Ie penſois que mon exil de neuf ans, m'euſt faict perdre toute cognoiſſance. Car comme vn Soleil abſconcé ne fait plus de iour: la proſpe-

rité d'vn homme perduë, ne fait plus d'amis. L'abſẽce les fait perdre, & la preſẽce les dõne & les conciliе. Auſſi que l'homme infortuné ſe trouue ordinairement en ſolitude, & celui qui eſt bien fortuné, en bonne compagnie. Mais ie remercie Dieu de ne m'auoir tant deſtitué, qu'il ne me reſtaſt encores des perſonnes, & proches de voſtre Maieſté, pour teſmoigner de moy & de mes mœurs. Ie dis des perſonnes nõ petites de qualité, mais grandes en authorité: perſonnes recommandees pour leurs vertus, & nõ deteſtees pour leurs vices. C'eſtoit vn reſte de mon premier honneur, lequel, ou ma triſte fortune n'auoit encor veu pour me l'oſter, ou qu'elle n'auoit peu ſi toſt le diſſoudre.

O bon DIEV! eſt-il poſſible qu'apres vn ſi long temps, tant de gens de bien ſe ſouuinſſent de moi, pour en refraichir la memoire à voſtre Maieſté? Cela me faict ſouuenir des Lampes où il y a eu de l'huille de ſenteurs, & qui ſentent bon long temps apres qu'elles ſont eſteintes. Quand Vlyſſe reuint chez lui, il fut pluſtoſt recognu de ſon chien, que

de sa femme, plustost d'vne beste brute, que de ses enfans & seruiteurs. Qui estoit certes vn estrange malheur : que les bestes irraisonnables, monstrassent auoir plus de souuenance des hommes, que les hommes, pourueus de raison. Mais il m'est aduenu tout au contraire. Car les hommes, & non les animaux irraisonnables, les gens de bien, & non les vicieux, m'ont recognu apres si long temps, & ont porté tesmoignage à vostre Majesté, de mes mœurs & de ma vie. DIEV me face ceste heur qu'ils me ayent desiré pour estre vtile, comme les habitans du mont Caucase desirẽt le retour des oyseaux Salmalicides, pour le profit de leurs pays. SI Agamemnon, a souhaitté dix Nestors, pour l'assister aux affaires de son estat, ie vous souhaitte, SIRE, cent de ceux-cy pour vous conduire, au vostre, & les vous souhaitte auec autant de deuotion, que la Vertu est digne d'vne Royalle affection.

Voila donc le premier trait de vostre clemence, par laquelle vous vous estes monstré enfant de Dieu. Clemence peculiere à vous, & dont vous auez hono-

ré vne infinité d'hõneſtes hõmes. Ie l'ay experimenté en partie, me retirãt d'exil, & me rendant à mon pays. Maintenant ie la veux toucher en autre eſpece, qui eſt de m'auoir rẽdu en ma liberté, & retiré d'vne longue priſon. Car, SIRE, vous auez faict de voſtre debonnaireté, ce que Dieu veut qu'õ face du ſel aux ſacrifices. Il commande qu'on le meſle par tout. Et comme les Sabees ne ſe chaufoient que de feu d'encens, pource qu'ils viuoient au milieu de l'encẽs, ainſi voſtre ame qui n'eſt que clemence, eſpand par tout l'odeur de ſa clemence. Ie ſçay bien qu'à ce ſeul mot de priſon, on s'eſmerueillera que nonobſtant vos lettres, on m'ait neãtmoins emprisõné. Mais, SIRE, pour eſleuer le grain, il faut qu'auparauant il tombe à terre. On n'en verroit iamais ni le tuy auverdir, ni l'eſpic ſe grener, ſi parauant il n'eſtoit cheut & deprimé. Il a fallu que voſtre bien-faict me ſoit mort ignominieuſemẽt, pour me reſſuſciter plus glorieuſement. C'eſt vn fil de vinaigre qui a ſerui pour donner pointe à voſtre benignité. Ie ne me veux ſouuenir de ma priſon, ſi-

non en tant que cela a d'auantage faict reluire voſtre clemence. Les animaux du pont Euxin, qui ſe repaiſſent d'abſynthe, n'ont point de fiel. Et ie ſuis ſi repeu des mauuais repas de la Fortune, que ie n'ay point de reſſentimẽt de douleur. Ie ne me reſſouuiens que de voſtre bonté. Auſſi que le feu & l'alun purgent l'or, & la calamité eſprouue la vertu. Ie dis que ie ne veux me reſſouuenir que de voſtre douceur. Car tout ainſi que le blanc d'œuf oppoſé ſur vn tableau, dont les couleurs ſont obſcures, les fait paroiſtre & reuenir, & qu'ils mõſtrent l'induſtrie de l'ouurier, & la grace de la peinture. Ainſi la candeur, dõt vous auez verni l'obſcurité de mon malheur, a d'auantage rehauſſé la couleur viue de voſtre Royalle debonnaireté enuers moy. Car on a veu que nonobſtant toutes choſes, vous auez perſeueré en voſtre douceur, & eſtes demeuré inuiolable en la foi que vous m'auiez donnee. Ie ne vous nieray pas, que les eſtrãgers ont eſté fort esbahis de ce qui s'eſtoit paſſé. Mais le miel n'eſt que meilleur, qui a eu le vent de la marine: & la myrrhe, comme la roſe, ne

croiſt point ſans eſpine. Ie fais cet eſcrit & le publie expreſſemẽt, afin que penetrãt iuſques à eux, ils croyent de voſtre Majeſté ce qu'il en eſt, & qu'ils ne penſẽt y auoir rien que plein de ſincerité, d'integrité & de bienvueillance. Autresfois en ay ie eſcrit ce qui en eſtoit, & maintefois l'ai-ie publié debouche, cõme ie l'atteſte encore particulierement par cet eſcrit. Il ſera l'eſponge, qui effacera cet ancre, tõbee ſur la blãcheur de mon papier. De meſcontentement, ie n'en ay point, & n'en puis auoir, ie remets tout cõme vous me l'auez remis: Et la debonnaireté que i'ay receuë de voſtre Majeſté par vne main, ie la rends de l'autre: Ie ſçay biẽ, SIRE, que ie pourrois vous eſclarcir de la ſincerité de mes actions: Mais ie ne veux conteſter en choſe où vous auez ſeul intereſt. Ie vous dõne gaigné. Et puis que la fortune vous a tout faict vaincre, & que vous le meritez, ie veux eſtre vaincu de vous, & cõfeſſe que moy & mes raiſons ne ſommes rien. Au contraire, nous nous iettons enſemble à vos pieds, pour vous ſeruir de trophee.

MAIS ie viens à ceſte benignité

qui m'a retiré de prison, comme à vne des plus singulieres faueurs de vostre clemence. Car ie me souuiens du Roy Agis, qui escriuant à Idræus Prince de Carie, en faueur de Nicias, & lui mãdoit ainsi : *Si Nicias n'a point failly deliure le, s'il a failly deliure le pour l'amour de moy : mais comment que ce sort, deliure le.* D'autãt qu'à quelque prix que ce fust, vous voulez qu'on me deliuraſt. Et certes, SIRE, c'estoit assez d'auoir esté neuf ans en vn lointain exil, sans que mon mal-heur me donnaſt vne recharge. Le lyon se contente d'auoir abbatu, & la guespe par pitié, ne pique iamais ceux qui sont frappez des scorpions. Le scorpion de la fortune, qui a ses dents à la queuë, m'auoit assez outragé, sans redoubler mes playes. Mais comme la peinture d'vn Ajax foudroyé, est proprement l'œuure d'Apolodorus : aussi mon chef battu & rebattu de tant de maux, est le vray tableau de mon infortune. Qui est la verité tres-dure, cruelle, & implacable. Vn graue autheur recite auoir ouy dire à vne pauure femme fuïtiue en la Getulie, que comme dans les bois

lyonne fut preſte à la deuorer, s'eſtant miſe à genoux deuãt elle,& lui demãdãt miſericorde,elle l'auroit flechie à la douceur, & par ſes larmes luy auroit donné la vie. Mais ma cruelle fortune n'eſt pas ainſi, car plus i'ay eu de mal, plus elle m'en a faict, & ſon cœur n'a peu s'aſſouuir que par le total de ma ruine. Toutefois il n'eſt mal dont Dieu ne tire quelque bien. Il falloit que le malheur m'affligeaſt cruellement, pour me releuer plus glorieuſement par voſtre dextre. I'auois vos lettres en la main, comme l'abeille a la pierre au pied, pour me ſauuer de la tempeſte. Mais Dieu a permis que ce remede a eſté vain, pour faire paroiſtre la ſincerité de voſtre cœur, & la parole que vous m'auiez donnee. Or ie loüe Dieu, & vous, de ma deliurance, laquelle ie ne puis exalter ſans parler de ma priſon. Ie loüe la ſanté ſelon le mal,& ſelõ la meſure de la douceur ie recõmãde mõremede. Car il y a plus d'hõneur de guerir vn appoplectique qu'vn ſimple febricitant, & plus de gloire de deliurer de priſon, que de deſengager d'vne ſimple debte. Le mal de la priſon

n'eſt point vn petit mal: ains d'autant plus grand, que l'homme aime ſa liberté, & qu'elle luy a eſté dõnee pour compagnie perpetuelle. Ie ne dis pas ſeulement ceſte liberté d'eſprit, laquelle toutes les puiſſances du monde ne peuuent forcer, mais ie dis ceſte liberté de corps, ſi aymable à l'homme, & ſi deſirable, principalement quand on l'a perduë. La priſon certes, a de grandes poinctes de douleur, car le corps qui eſt en captiuité s'y faſche, l'eſprit s'y ennuye. On y contracte des humeurs croupies, toutes homicides de la ſanté. On y voit, on y oyt, cent portes, cent gonds, cent verroüils, cent cadenats, qui font fremir tout le corps, & l'eſprit des eſcoutans. Et le matin, & le ſoir, le iour & la nuict, il n'y a que des horreurs eſtrãges. On n'y parle que de mort, & de maux, de ſæuices & de ſupplices, on n'y entẽd que des plaintes, & regrets, on n'y voit que choſes miſerables. Ny le repas ne vous nourrit, ni le repos ne vous contente. Tout s'altere, tout s'aigrit, & la nature meſme. Quelles neceſſitez y a-il que l'on n'endure, & quelles pauuretez ſe peuuent dire que

l'on n'i ſouffre? Mais principalemẽt aux cachots noirs: où l'õ ne voit que pauures gens deſtinez ou condãnez à la mort, & perpetuels habitans des tenebres plus que Cymeriennes qui ſont logez ſi à l'eſtroit, qu'on ne s'y peut remuer, & qui pis eſt, entre les immõdices du lieu, & les excremens de noſtre pauure humanité. C'eſt de ce lieu SIRE, dont vous m'auez tiré, & dont ie vous rẽds graces infinies. Vous auez eſté le Mercure dont la verge m'a guidé pour me rendre à la lumiere. Et certes vous en ſuis infinimẽt obligé, & dauantage obligé, que voſtre Maieſté s'eſt abaiſſee pour me releuer. Ie ne vous nieray point que pluſieurs des païs eſtranges me voyant opiniaſtré à mon retour, me prioient de demeurer, & me crioient que volontairement ie m'allois perdre. Mais ie diſois touſiours que cognoiſſant le cœur de voſtre Majeſté, iamais vous ne ſouffririez qu'on me feiſt rien que fidelité. I'auois autres fois leu dans l'hiſtoire de Froiſſard, *qu'en lettres eſcrittes ne giſent pas tous les vrais pardons*, & ſçauois ce qui en eſtoit arriué. Mais tenant le pied ferme ſur la vertu, & reputatiõ de voſtre Majeſté, ie paſſay le Ru-

bicon & m'ẽ allé ou le peril m'attẽdoit, & ou depuis ie me ſuis veu, & dont vous m'auez retiré par voſtre puiſſance ſoueraine. Enquoy i'ay bien cogneu, ce qu'il y auoit de grand en voſtre cœur. I'ai veu la rectitude de voſtre Sphere, en l'obliquité du Zodiaque de mon malheur. Car tout ainſi que les tendres oyſeaux ne peuuent ſans mourir eſtre touchez des orties, mais que les grands & courageux, n'en tiennent compte: ainſi par vn grand cœur auez vous paſſé ce que i'auois eſcrit, ſçachant que ce n'eſtoit que l'eſcume de nos troubles, & les bondiſſements de nos deſordres. Car comme le miel en eſté boult, & eſcume, auſſi les ames plus doulces s'enflẽt ſouz le chauld des ciuiles émotiõs. quãt le Soleil eſt en la canicule, la mer cõmẽce à bouïllir quelque froide qu'elle ſoit, les eſtangs ſe meuuẽt, quelques engourdis qu'ils ſoiẽt; & toute la nature ſe reſſẽt des ardeurs de cet aſtre. Il n'i a naturel ſi biẽ cõpoſé qui n'ẽtre en chaleur extraordinaire. On dit meſmes qu'ẽ Æthiopie, il ard des Foreſts toutes entieres. C'eſt lors qu'il ne ſe faut eſtonner des fieures ardentes, & ſi durãt les fiebures les ma-

la des cauſent à plaiſir: I'en ai eſté ſaiſi, & en ay dict ma ratelee comme les autres, mais cela ne vous a touché, aiãt le cœur trop grand & trop magnanime pour vous arreſter à telles pointes.

Or Dieu ſoit loüé SIRE, & voſtre Majeſté auſſi, que l'enclume de voſtre cœur, battuë & rebattuë, n'a peu s'eſchauffer contre moy. Cela m'a faict cognoiſtre, que le cœur des Rois eſtoit en la main de Dieu, & que la part où il veut il l'incline. Quãd l'oyſeau eſt ſur la brãche, nul ne ſçait où il doit voler, & telle deſire à la feneſtre qui le voit tourner à la dextre. Mais voſtre cœur s'eſt tourné ſur le coſté droict, & a embraſſé la foy qu'il m'auoit promiſe. Et comme le feu qui depeuple vne foreſt, s'il trouue vn grand fleuue, s'arreſte là, & y attẽtit ſon courroux: ainſi le deſpit de ma mauuaiſe fortune, s'eſt accoyſé, au fleuue de voſtre benignité. Dequoy SIRE, vous en auez eſté infiniment loué. Car cõbien de bouche, pẽſez vous, qui vous ayent donné de benedictiõs? Combien de cœurs en ont faict de vœux pour voſtre proſperité? Autant certes, qu'il y a

d'honneur, & d'excellence, de cõseruer au lieu de perdre, autant qu'il y a d'interualle, entre la souueraine douceur, & la rigueur. Le baulme des vergers des Roys de Iudee, estoit merueilleusemẽt loué en l'antiquité, non seulement pour son odeur, mais pour les cures qu'il faisoit, & pour la santé qu'il dõnoit. Quelle odeur pensez-vous, qu'ait donné vostre douceur par la Frãce, nõ seulement, ains par tout le mõde? & quelle santé, quel allegemẽt aux plaies que i'auois en l'ame? SIRE, pour l'estroicte prison, dont vous m'auez tiré, Dieu vueille dilater & amplifier vostre Empire, autant & aussi glorieusement que fut amplifiee ceste vigne prelagee de l'Empire des Perses, que songea Astiages estre sortie du ventre de sa fille. Ou bien que ceste arbre du songe de Nabuchodonosor, soubs lequel se reposoient tous les oyseaux de la terre. Il n'i a figure de Mathematique, qui rempliſſe le triangle, que le triangle: aussi n'i a il chose au monde, qui puisse paier l'amour que l'amour. C'est-ce que ie vous offre auec le vœu de mon humble seruice, pour eternelle obligatiõ que

i'ay à voſtre Majeſté.

De laquelle certes, ie ne puis que ie ne me ſouuienne, & ſouuent, voire quaſi continuellement. Car i'ai ce iour en memoire, ou ſorti de priſon, & vous trouuant en voſtre jardin des Tuilleries, auec la Royne voſtre compagne, ie vous remerciay de m'auoir tiré d'exil, & de priſon, & de m'auoir rendu à ma maiſon, & à ma patrie. Ce fut vn iour bien heureux, voire glorieux pour moi. Iour où retiré de l'obſcurité des priſons, ie vis lors, & à l'inſtãt le Soleil tout à plain, voire deux Soleils tout enſemble. Car ie veis le Soleil de la terre, le Roy de ce monde ſenſible, & vous SIRE, qui eſtes le Soleil dés François, & le Roy de ceſte Monarchie. Soleil non ſeulement qui me recreoit, mais qui diſſipoit mes tenebres. Soleil qui m'animoit & me remettoit en vigueur. Soleil qui me faiſoit florir & fructifier à meſme inſtant. Soleil mon Orient, & mon Midy, & duquel ie prie à Dieu, que ie ne voye iamais l'Occident. Ie dy ce Soleil, ſous lequel ie me retrouſſois de plaiſir, comme faict le pouſſin, qui ſe pouldre ſoubs

les rayons d'vn Soleil de la Primeuere.

Ce fut lors SIRE, qu'ouurant voſtre bouche, vous me diſtes en la preſence de pluſieurs Princes, Seigneurs, & Gentils-hommes qui vous aſſiſtoient, QVE I'AVOIS TOVSIOVRS ESTE HOMME DE BIEN, ET QVE IE LE FVSSE ENCORE D'AVANTAGE. Que penſez vous SIRE, que me pleurent ces paroles, & combien elles me furent aduantageuſes & honorables? Ie viuois lors par les aureilles comme on eſcrit qu'aux Indes il y en a qui ne viuent que d'odeurs, qu'ils tirent par le nez. Ie me reſſouuins lors, de ceſt Orme de Nocera, qui couppé par le feſte, & courbé comme mort, ſous vn vent proſpere, ſoudain ſe releua, & eſpanit des fleurs, arguments certains de ſa ſeconde vie. Ce n'eſtoient point ſimples paroles, que ce que i'entendois, mes arreſts hautement & honorablement prononcez par voſtre bouche ſur la conteſtation de mon innocence. C'eſtoient arreſts prononcez de la viue voix d'vn Prince, & d'vn Prince auſſi grand entre les Princes, & les Rois, qu'eſt vn Soleil entre les eſtoilles. Arreſts

prononcez non en robbe rouge, pleine de ſeuerité, mais en robe de candeur, & de verité, arreſts iuſtes & droicturiers, & arreſts contre leſquels il n'y a homme qui viue, qui puiſſe propoſer erreur, ou requeſte ciuile. O que i'ay de regret de ne les pouuoir eſcrire en lettres d'or, pour les enchaſſer ſelõ leur merite. Mais ſi ce papier peut deuenir vne bronze, ie deſire, voire ie le coniure, qu'il les teſmoigne à la poſterité. Du moins, mon cœur ſera l'airin qui les conſeruera tant que ie viue. Ie iure à voſtre Maieſté, SIRE, que tout ce que i'auois ſouffert ne m'eſtoit plus rien, quand i'eus ouy vne abſolution ſi honorable, & ſi veritable. Ie pẽſois voir ces gracieuſes pluyes d'eſté, qui apres vne grande ardeur tõbent ſus le ſoir, & dõnẽt vn amoureux refraiſchiſſement à la terre. Car mon deſplaiſir ſe tourna en plaiſir, & mon ennuy en lieſſe, quand voſtre bouche de verité, me pronõça vne ſi honorable declaratiõ de mes mœurs & de ma vie. Ce qui me fait reſſouuenir d'vn arreſt ſemblable que le Roy Charles VI. voſtre predeceſſeur, prononça en faueur de Meſſire Iuuenal

des

des Vrſins, lors Preuoſt des Marchands, & depuis Aduocat du Roy, & Chancelier de Frãce. Car il declara haut & clair de ſa bouche, *Que ſon Preuoſt eſtoit preud'hõme.* C'a eſté autresfois vn honnorable arreſt à Scipion Naſica, d'eſtre iugé par le Senat Romain, le plus hõme de bien de ſon temps: comme Phodius fut iugé le plus heureux, & Socrates le plus ſage, par la voix de l'oracle. Mais ces oracles eſtoient fallacieux. Oracles, non tant oracles que menſonges. C'eſtoiẽt oracles plus pleins de vanité, que d'honorable verité. Ou le voſtre, ne porte rien que iuſte & veritable. Ie vous diray SIRE, que la choſe qui fait grandemẽt eſtimer voſtre arreſt, c'eſt le grand & ſingulier iugement dont vous eſtes pourueu, & dont entre vos peuples vous eſtes grandemẽt eſtimé. Paſſienus cẽ grãd orateur Romain, diſoit qu'il aymoit le iugemẽt d'Auguſte, & les preſens de Claude: mais qu'il preferoit le iugemẽt d'Auguſte, pource que ſon iugement portoit vn preſent auec ſoy: & la reputation de ſon iugemẽt, eſtoit auſſi grande que ſon tiltre. Car il n'eſtoit pas plus Empereur

que Prince iudicieux. Auſſi le bon iugement de voſtre Maieſté, n'eſt pas reputé moins grand que voſtre Empire. Et ce qu'vne fois vous auez approuué & prononcé, eſt tenu & reputé pour bien iugé. Vne choſe luy a donné fort grand poix & authorité : c'eſt que s'il y auoit perſonne qui euſt intereſt à ma condãnation, c'eſtoit vous : d'autant qu'il n'y auoit que vous d'intereſſé, il n'y auoit que vous de partie. Et toutesfois victorieux de vous, victorieux du temps, victorieux de voſtre heureuſe fortune, qui ne fut onques vaincue que de vous, vous m'auez abſoult au lieu de me condamner, vous m'auez loüé au lieu de me blaſmer, vous m'auez aymé au lieu de me hayr.

Voyla certes bien des merueilles qui ſe rencontrent en vous. Voila comme vn eſſein des vertus qui ſortent de vous. Ie me ſouuiens d'auoir leu quelquefois que regnant l'Empereur Tibere, auec du blanc d'œuf, & de la chaux viue, on refaiſoit les pieces de criſtal, & les verres rompus. Et ie voy que ſoubs voſtre Empire, & par voſtre main, ma pauure

fragilité que ie voyois par pieces, a esté refaicte de vostre main & resoudee auec le blanc de vostre candeur, & de la viue chaux de vostre bonté. Car vous m'auez esté vn vray Agatocles. Et comme ce grand Prince s'addonnoit quelques-fois aux mechaniques, & à tourner vn pot ou faire quelque chose de singulier : ainsi vostre Majesté mettant la main sur mon argille, a tourné voire retourné ma fortune, & d'vn prisonnier, elle en a faict vn homme libre, d vn exilé, vn citoien, & d'vn homme accusé elle l'a iustifié par sa bouche. Mais c'est trop dict, il faut que ie finisse. Le simulacher d'Angeronia à Rome, qui estoit la Deesse d'angoisse, auoit la bouche close pour ne dire mot.

Voyla donc la Puissance SIRE, voyla la Clemẽce que Dieu vous a dõnee, cõme il les donne en appennage aux bons Roys, qui sont les nourrissons & chers enfans de sa diuinité. Ie les ay experimentees toutes deux, pource que par la puissance, vo⁹ m'auez atterré & par la clemence vous m'auez releué. En cela vous auez monstré l'action d'vne ame

benigne, voire d'vne ame diuine. Car la main qui m'auoit bleſſé m'a guary, la hache qui m'auoit nauré, a conſolidé ma plaie. Maintenant que ie n'ay que les vœux qui ſont mon ſacrifice du matin & du veſpre, ie les emploie tres-ardemment, & tres-volontairement pour voſtre Majeſté. Et ſi la vapeur de cet encens peut penetrer iuſques au throſne de Dieu, & qu'elle luy ſoit aggreable: ie prie & ſupplie ſa diuinité, qu'il vueille conſeruer en vous ceſte puiſſance, & ceſte clemence tout enſemble. Ie le prie qu'il les vueille augmenter & amplifier au double, d'autant que l'augmentation de la Puiſſance, ſera l'accroiſſement de voſtre Eſtat; & celle de la Clemẽce, ſera le bien de vos ſubjects. Et pour ce que les Princes ſont mortels, (comme diſoit vn Payen) & leurs Couronnes immortelles; ie prie Dieu qu'il allonge ſi long, le fil de voſtre vie, accompagné touſiours des graces de la Royne voſtre compagne fidelle, que voſtre mortalité ſoit vne eſpee d'immortalité. Que voſtre vie tire à cent cinquante ans, comme celle d'Arganto-

nius Roy des Tarteſſes, ou bien à trois cens ans, comme celle des Rois Arcades, ou pluſtoſt à ſix cens ans, comme celle de ces Monarques, dont parle Xenophon. Que vous ne ſortiez point de ceſte vie, comme Apelles, que voſtre œuure ne ſoit acheué, & que le riche tableau de voſtre Eſtat ne ſoit parfaict, & accõpli en toutes ſes parties. Autrefois l'auõs no⁹ prié pour vos predeceſſeurs, auiourd'huy nous le prions & reprions pour vous. Nous ne luy demandons ni paix, ni richeſſes, ni hõneurs, ni aſſeurãce, mais ce qui contient tout cela, qui eſt voſtre ſalut. Nous ne le chargeons de nouueau ſoing, quand il y a ſi long tẽps qu'il a ſoin de vous, & que vos proſperitez ſont les teſmoignages de ſes graces. Nous le prions que vous ayez touſiours vn eſprit capable du droict diuin & humain: vn eſprit ſuffiſant à porter le faix de ce grand Royaume, prouide de l'vtilité de vos ſujects, conſtant en aduerſité, & touſiours moderé en voſtre proſperité. Bref que vous ſoyez vn Prince digne de la Couronne de France, digne de la maiſon de Bourbon, digne de

tant de grands Rois vos deuanciers: digne du ſang de monſeigneur S. Louys, qui a eſté viuant, vn exemplaire à tous Princes, de bien gouuerner vn Eſtat Chreſtien. Et quand apres vn long terme il plaira à Dieu d'ordonner de vous, que voſtre Royaume paſſe à vne longue & glorieuſe poſterité. Que Mõſeigneur le Daulphin vous ſuccede, & vous ſuccedant, qu'il regne long temps, reluiſant en vertus, excellent en puiſſance, & heureux en obeyſſance. Et quand vous ſerez paſſé à vne meilleure vie, que les eſprits de vos ſubiects ſoiẽt les temples de voſtre eternité: & qu'auec loüanges & ſouuenances perpetuelles, ils honorent voſtre heureuſe memoire, & celebrent les choſes dont la Couronne de France vous eſt infiniment obligee.

FIN.

Extraict du Priuilege du Roy.

PAr grace & priuilege du Roy, il eſt permis à REGNAVLD CHAVDIERE, marchant Libraire, en l'Vniuerſité de Paris, d'imprimer ou faire imprimer, & expoſer en vente ce preſent liure intitulé REMERCIMENT AV ROY, PAR LOVYS D'ORLEANS. Et ſont faictes deffences par ledit Seigneur à tous libraires, & imprimeurs & autres de ce Royaume en imprimer, vẽdre ny debiter, ſinon de ceux qu'aura imprimez ou faict imprimer ledict Chaudiere, ou de ſon conſentement: & ſont faictes pareilles deffences aux eſtrangers d'en apporter, vendre ne debiter en ceſtuy noſtre Royaume, ſans le conſentement dudict ſuppliant; ny les contrefaire en aucune maniere que ce ſoit, iuſques apres le temps & terme de dix ans finis & accomplis apres la premiere impreſſion à peine de vingt liures tournois d'amende pour chacun exemplaire, de laquelle moitié nous appartiendra, & l'autre audit ſuppliant, & auſſi à peine de confiſcation deſdicts exemplaires trouuez imprimez ou vendus au preiudice de ces preſentes, nonobſtant oppoſitions ou appellations quelconques, pour leſquelles & ſans preiudice d'icelles, ne voulons eſtre differé. Clameur de Haro priſe

à corps, chartes Normande, & priuilege du païs auquel auons derogé & derogeõs. Voulant en outre ledict Seigneur que ce present extrait soit tenu pour deuëment signifié à tous qu'il appartiendra, comme plus amplement est declaré par ses lettres, sur ce donnees à Paris le 14. iour d'Octobre l'an de grace, 1604. Et de nostre regne le 16.

Par le Roy en son Conseil.

Signé BRIGARD.